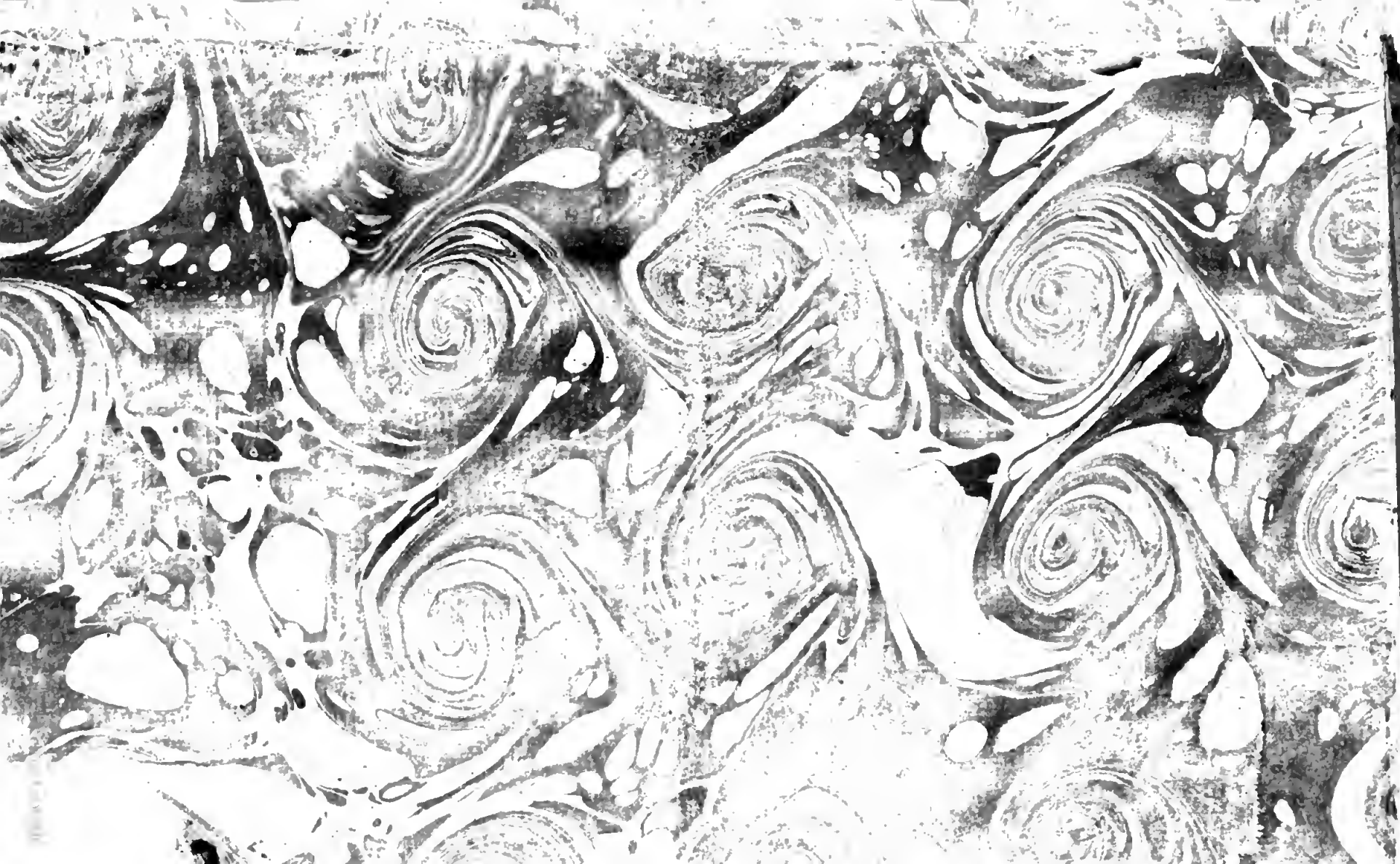
6
24-A
35

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu



38.3.2.
Z3
E
150
2B
E
49
6-24.A.35

# VOYAGE
# EN SICILE
# ET A MALTHE.

*TOME SECOND.*

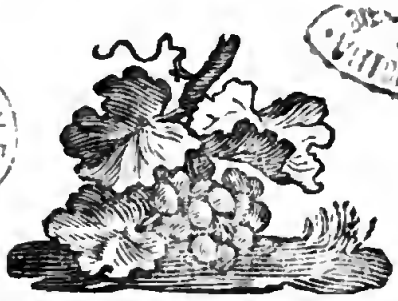
# VOYAGE
# EN SICILE
# ET A MALTHE,

*Traduit de l'Anglois de M.* BRYDONE, F. R. S.

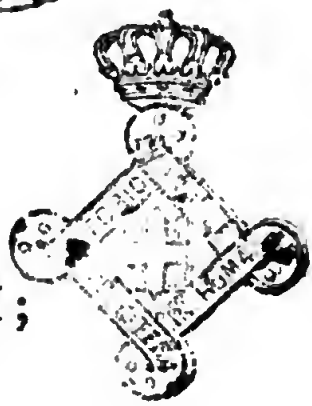
PAR M. DEMEUNIER.

*TOME SECOND.*

BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA



BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA



A AMSTERDAM;
*& se trouve*
*A PARIS,*
Chez { PISSOT, Libraire, Quai des Auguſtins.
PANCKOUCKE, Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

1775.

# VOYAGE
# EN SICILE
# ET A MALTHE.

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

## LETTRE XVII.

*Traverſée de Malthe à Agrigente ; Iſle de Gozzo ; Côte de Sicile ; Aloës d'Amérique ; Ville d'Agrigente.*

A Agrigente, le 11 Juin 1770.

Nous ſommes partis du port de Malthe ſur un ſparonaro que nous avons loué pour nous tranſporter en cette Ville.

NOUS avons côtoyé l'Iſle & nous ſommes allés examiner le port ſeptentrional, ſes fortifications & le Lazaret. Tous ces ouvrages ſont très-grands & ils ſemblent plutôt avoir été faits par un peuple riche & puiſſant, que par un ſi petit Etat. Les mortiers taillés dans le roc ſont une invention terrible. Il y en a environ cinquante, près des différentes criques & autres lieux de débarquemens de l'Iſle; ils ſont tournés vers l'endroit où il eſt plus probable que les bateaux entreprendront d'aborder. L'embouchure de quelques-unes de ces machines a environ ſix pieds de large; & on dit qu'elles vomiſſent cent cantaros de boulets ou de pierres. Un cantaro pèſe environ cent livres; de ſorte que ſi cette exploſion porte, elle doit faire un épouvantable ravage parmi des bateaux qui voudroient débarquer.

MALTHE n'eſt pas éloignée de

Gozzo de plus de quatre ou cinq milles; & la petite iſle de Commino gît entre les deux. Les côtes de ces trois Iſles ſont ſtériles & nuës, mais couvertes de tours, de redoutes & de fortifications de différente eſpèce.

COMME Gozzo paſſe pour être la célèbre iſle de Calypſo, vous imaginez bien que nous nous attendions à y trouver quelque beauté naturelle; mais nous avons été trompés. Elle eſt ſingulièrement dégénérée depuis le tems où cette Déeſſe l'habitoit; ou bien l'Archevêque de Cambrai & Homère l'ont beaucoup flattée dans leur deſcription. Nous cherchâmes la grotte de Calypſo le long de la côte; mais nous ne pûmes rien découvrir qui y reſſemblât. Nous n'avons vu ni ces prairies verdoyantes perpétuellement couvertes de fleurs, ni ces grands arbres toujours fleuris, dont la tête ſe perdoit dans les nuës, & qui couvroient de leurs

ombrages les bains ſacrés de la Déeſſe & de ſes Nymphes. Nous avons apperçu quelques Nymphes ; mais comme Calypſo & Eucharis n'étoient pas du nombre, nous avons fait peu d'attention à elles ; je ne craignois point que mon Thélémaque fût ſéduit ; il auroit fallu en effet une imagination auſſi exaltée que celle de Dom Quichotte, pour opérer un pareil enchantement.

LORSQUE nous vîmes que nos eſpérances étoient fruſtrées, nous ordonnâmes à nos matelots de gagner le large, & nous dîmes adieu à l'iſle de Calypſo, en concluant ou que les deux Auteurs dont j'ai parlé, ne l'ont pas peinte d'après nature, ou que cette terre & ſes habitans ont beaucoup changé. Nous fûmes bientôt à la merci des flots, & la nuit ſurvenant, nos marins entonnèrent leur chanſon du ſoir en l'honneur de la Vierge, & ra-

mèrent en cadence. Elle parut avoir accepté leurs hommages ; car nous eûmes un tems très-agréable. Nous nous enveloppâmes dans nos manteaux & nous dormîmes assez bien sur les matelats que nous nous étions procurés à Malthe. Quelque tems après le premier crépuscule du jour, nous ne vîmes plus aucune Isle, & nous n'apperçûmes qu'une partie du mont Etna qui fumoit au-dessus des eaux. Le vent étoit bon ; & à dix heures, nous découvrîmes la côte de Sicile.

En considérant la petitesse de notre bateau & l'étendue de cette traversée, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer la hardiesse des Malthois, qui dans toutes les saisons de l'année, se hazardent à aller en Sicile sur ces bâtimens si sujets à chavirer. Il est cependant rare qu'il arrive des accidens ; ils connoissent si bien le tems, qu'ils prédisent presque toujours d'une

manière certaine, une tempête plusieurs heures avant qu'elle ſurvienne. Les marins regardent ce paſſage comme un des plus orageux & des plus périlleux de la Méditerranée. Il eſt appellé *le canal de Malthe*, & les vaiſſeaux du Levant le redoutent beaucoup; mais à cette ſaiſon de l'année, il n'y a point de danger.

NOUS arrivâmes ſur la côte de Sicile un peu avant le coucher du ſoleil; nous débarquâmes vis-à-vis Raguſa, près des ruines de la petite Hybla. Il y a dans l'Iſle trois Villes de ce nom, diſtinguées par les épithetes de *grande*, *moyenne* & *petite*. La premiere eſt ſituée près de l'Etna, la ſeconde près d'Auguſta, & la derniere à côté de Raguſa. Nous trouvâmes dans celle-ci une très-belle grève de ſable; & pendant que nos domeſtiques apprêtoient notre ſouper, nous nous amuſâmes à prendre un bain & à ramaſſer des coquillages

dont il y a un grand nombre d'eſpèces différentes. Nous eſpérions trouver le Nautile de Sicile qui eſt ſi connu ; mais nous ne pûmes pas en venir à bout. Cependant nous raſſemblâmes quelques autres coquilles très-jolies, quoique moins belles que celles qui viennent des Indes.

APRÈS ſouper, nous nous remîmes en mer. Le vent étoit auſſi favorable que nous pouvions le deſirer ; & le lendemain à midi, nous gagnâmes le célèbre port d'Agrigente.

LE Capitaine du port nous reçut poliment, & il s'offrit de nous accompagner à la Ville, ſituée ſur le ſommet d'une montagne à quatre milles de diſtance du havre & à environ onze cents pieds au-deſſus du niveau de la mer. Le chemin eſt bordé de chaque côté par une rangée d'aloës d'Amérique extrêmement gros. Les tiges de

cette belle plante ont ordinairement 20 à 30 pieds de haut : quelques-unes en ont davantage, & elles ſont couvertes, depuis le bas juſqu'au ſommet, de fleurs qui ſe terminent en pointe régulière & forment une jolie pyramide. Cette plante eſt regardée dans les pays du Nord, comme une des plus grandes curioſités du règne végétal ; & nous fûmes charmés de la voir dans toute ſa perfection & beaucoup plus grande que je ne l'avois encore trouvée auparavant.

ON croit vulgairement dans notre patrie, qu'elle ne fleurit que tous les cent ans. Je fus ſurpris d'apprendre qu'elle ſe charge ici de fleurs au plus tard la ſixieme année, & le plus ſouvent la cinquieme. Comme toute la nourriture de la plante ſe porte dans la tige & dans les fleurs, les feuilles commencent à tomber, dès que la fleur eſt entière ; & un grand nombre de

jeunes plantes germent autour de la racine de l'ancienne. On arrache celles-ci & on en fait de nouvelles plantations pour ſervir de haies ou d'avenues dans les maiſons de campagne.

LA ville d'Agrigente appellée à-préſent *Girgenti*, eſt très-irréguliere & très-vilaine : quoique vue de pluſieurs milles en mer, elle préſente une belle apparence ; elle eſt alors preſqu'auſſi brillante que Gênes. Comme elle eſt ſituée ſur le penchant de la montagne, les maiſons ne ſe cachent pas les unes les autres, & on découvre toutes les parties de la Ville.

EN y arrivant, nous reconnûmes que l'intérieur ne répondoit pas à ce joli coup d'œil. Les maiſons ſont petites, laides ; les rues ſales, tortueuſes & étroites. Elle contient aujourd'hui près de 20000 habitans : ſa population eſt fort diminuée, puiſqu'on

dit qu'autrefois elle n'en avoit pas moins de 800, 000, & qu'après Syracuſe, c'étoit la plus grande Ville de la Sicile.

LE chanoine Spoto, pour qui M. Hamilton nous a donné une lettre, & que nous avons connu à Naples, nous a reçus d'une maniere très-amicale. Il a voulu que nous logeaſſions chez lui; & nous ſommes à-préſent dans ſa maiſon. Adieu; je vous écrirai dans peu.

# LETTRE XVIII.

*Antiquités d'Agrigente ; Temples de Vénus, de la Concorde, d'Hercule, de Jupiter Olympien, &c. ; Célèbre Tableau de Zeuxis ; Statue d'Apollon ; Catacombes & Sépulchres ; Montagne d'Agrigente.*

A Agrigente, le 12 Juin 1770.

NOUS venons d'examiner les antiquités d'Agrigente qui ſont peut-être les plus conſidérables de toute la Sicile.

LES ruines de l'ancienne Ville ſont à environ un mille de la moderne. Ainſi que celles de Syracuſe, elles ſont pour la plupart converties en champs de bled, en vignobles & en vergers ; mais les reſtes des temples ſont infiniment plus brillans que ceux de Sy-

racuſe. Il y en a quatre en droite ligne près du rempart méridional de la Ville : le premier s'appelloit *le temple de Vénus*, dont il ſubſiſte encore preſqu'une moitié ; le ſecond eſt celui de la concorde qui peut être regardé comme entier, puiſqu'aucune de ſes colonnes n'eſt tombée. Il eſt exactement des mêmes dimenſions & de la même architecture que celui de Vénus qui probablement lui a ſervi de modèle. D'après l'inſcription ſuivante, trouvée ſur un grand morceau de marbre, il paroît qu'il fut conſtruit aux frais des Lilibitaniens, probablement après qu'ils eurent été vaincus par la ville d'Agrigente :

CONCORDIÆ AGRIGENTINORUM SACRUM,
RESPUBLICA LILIBITANORUM,
DEDICANTIBUS M. ATTERIO CANDIDO
PROCOS. ET L. CORNELIO MARCELLO, Q. P. R. P. R.

CES temples ſont ſoutenus de chaque

côté par 13 groſſes colonnes doriques cannelées, & par 6 autres placées aux deux extrémités. Les baſes, les chapitaux & les entablemens ſont encore en entier; & comme l'architecture en eſt parfaitement ſimple, ſans rien d'affecté ou de recherché, l'enſemble frappe au premier coup d'œil & eſt fort agréable. Les colonnes ſont pourtant plus courtes qu'elles ne le ſont ordinairement d'après la proportion établie pour l'ordre dorique, & elles ne ſont certainement pas auſſi élégantes que quelques-unes des anciens temples qu'on voit aux environs de Rome & en d'autres Villes d'Italie.

LE troiſieme temple eſt celui d'Hercule, qui tombe auſſi en ruines; mais il paroît avoir été beaucoup plus vaſte que les deux premiers. Nous meſurâmes quelques-unes de ſes colonnes briſées, & elles paroiſſoient avoir

près de ſept pieds de diamètre. C'eſt ici qu'étoit la fameuſe ſtatue d'Hercule ſi célébrée par Cicéron, & que les habitans d'Agrigente défendirent avec tant de bravoure contre Verrès qui entreprit de s'en emparer. Vous trouverez toute cette hiſtoire dans ſes diſcours contre cet infâme Préteur.

IL y avoit auſſi dans ce temple un fameux tableau de Zeuxis. Hercule étoit repréſenté dans ſon berceau, tuant les deux ſerpens. L'artiſte avoit peint ſur le viſage d'Alcmène & d'Amphitrion qui entroient alors dans la chambre, toutes les marques de la terreur & de l'étonnement. Pline dit que Zeuxis regardoit ce morceau comme ineſtimable, & que ne voulant pas abſolument y mettre un prix, il en fit préſent à la ville d'Agrigente pour le placer dans le temple d'Hercule. Ces deux chefs-d'œuvre ſe ſont perdus:

nous y penſâmes avec regret en marchant ſur ces ruines vénérables.

PRÈS de ce temple, on trouve les reſtes de celui de Jupiter Olympien que les Auteurs Siciliens diſent avoir été le plus grand du monde Payen, & qui eſt encore d'une étendue énorme. Il eſt appellé maintenant *il tempio de' Giganti*, ou le temple des Géants, parce qu'ils ne peuvent pas concevoir que de ſi groſſes maſſes de rocher aient pu être placées dans un édifice par les mains des hommes ordinaires. Les fragmens des colonnes ſont encore prodigieux, & ils nous donnent une grande idée de ce bâtiment. On dit qu'il a ſubſiſté juſqu'en 1100; mais à-préſent il tombe entièrement en ruines. Nos *Cicerons* nous ont aſſuré qu'il avoit les mêmes dimenſions que l'égliſe de S. Pierre de Rome; mais ils ſe ſont ſûrement trompés. Cette

égliſe eſt beaucoup plus vaſte que tous les temples des Payens.

ON voit les ruines de pluſieurs autres temples & d'autres grands bâtimens; mais ceux dont je viens de vous parler ſont les plus remarquables. On vous montre cependant ceux de Vulcain, de Proſerpine, de Caſtor & Pollux, & un de Junon qui a été très-beau. Celui-ci étoit enrichi d'un des plus fameux morceaux de peinture de l'antiquité, & dont la plupart des Anciens ont parlé avec enthouſiaſme. Zeuxis étoit né pour ſurpaſſer tout ce qu'on avoit fait avant lui & pour être un modèle de perfection. Il engagea, dit-on, les plus belles femmes d'Agrigenté à paroître nuës devant lui. Il en choiſit cinq pour ſes modèles; & raſſemblant toutes les perfections de ces beautés en une ſeule, il en compoſa ſa Vénus. Cet ouvrage

ouvrage fut toujours regardé comme ſon chef-d'œuvre ; mais malheureuſement il fut entièrement conſumé dans l'incendie, lorſque les Carthaginois prirent Agrigente. La plupart des citoyens ſe retirèrent dans ce temple comme en un lieu de ſûreté ; & dès qu'ils virent que les portes étoient attaquées par leurs ennemis, ils convinrent tous d'y mettre le feu, aimant mieux périr au milieu des flammes, que de ſe ſoumettre à la puiſſance des vainqueurs. La poſtérité a plus regretté la perte de ce tableau que la deſtruction du temple & la mort de ces braves citoyens.

UNE ſtatue d'Apollon ne rendoit pas moins célèbre le temple d'Eſculape, dont on voit encore aujourd'hui les ruines. Elle fut priſe par les Carthaginois, quand ils brûlèrent le temple de Junon. Les conquérans l'emportèrent dans leur patrie, dont elle

fit long-tems l'ornement ; mais Scipion, lors de la deſtruction de Carthage, la rendit enfin à Agrigente. Quelques Auteurs Siciliens diſent, mais ſans aucun fondement, à ce qu'il me paroît, qu'elle fut enſuite transférée à Rome, & qu'elle y exiſte encore admirée de tous les connoiſſeurs, ſous le nom d'*Apollon du Belvedere ;* cette ſtatue eſt effectivement l'ouvrage le plus parfait que l'induſtrie humaine ait jamais produit.

JE vous ennuyerois fort ſi je vous donnois une deſcription détaillée de toutes les antiquités qu'on trouve ici. La plus grande partie n'apprennent rien ou que très-peu de choſe. La plupart des anciennes murailles de la Ville étoient taillées dans le roc : les catacombes & les ſépulcres ſont tous très-vaſtes ; l'un de ceux-ci eſt digne d'une attention particuliere, parce que Polybe qui en fait mention, dit qu'il étoit

vis-à-vis du temple d'Hercule, & qu'il fut frappé de la foudre, même de ſon tems. Il eſt preſque entier & répond parfaitement à la deſcription qu'il en donne ; mais les inſcriptions en ſont ſi effacées que nous n'avons pas pu y rien lire.

JE parle du monument de Teron, Roi d'Agrigente, un des premiers tyrans de la Sicile. On peut juger de ſon antiquité, puiſque Diodore, Polybe & les derniers des anciens Hiſtoriens aſſurent que Teron a vécu avant Hérodote & Pindare qui lui adreſſa deux de ſes odes olympiques. Ce monument doit avoir plus de deux mille ans ; il a la forme pyramidale, & c'eſt une des formes d'édifices les plus durables.

LES ruines célèbres d'Agrigente & toute la montagne ſur leſquelles on les trouve, ſont une immenſe concrétion

de coquillages de mer, réunis & cimentés par une eſpèce de ſable ou de gravier, & auſſi durs aujourd'hui que le marbre lui-même. Cette pierre eſt blanche avant d'être expoſée à l'air; mais en dedans des temples & des autres édifices, elle eſt devenue d'un brun très-foncé. J'en emporterai quelques morceaux pour les montrer aux curieux. Il y a de ces coquillages juſqu'au ſommet de la montagne, au moins à quatorze ou quinze cents pieds au-deſſus du niveau de la mer. Ils ſont des eſpèces les plus communes des pétoncles, des huîtres, &c.

JE vous laiſſe, ainſi qu'aux Phyſiciens de nos amis, le ſoin de deviner par quels moyens ces coquillages ont été élevés à une ſi grande hauteur & joints ſi intimément avec toute la ſubſtance du rocher. Notre vieux globe a probablement ſouffert beaucoup de convulſions dont il n'eſt pas fait mention

dans l'hiſtoire. Vous avez entendu parler des vaſtes couches d'os qu'on a découvertes derniérement à Iſtrie & à Oſſero ; une partie de ces couches ſe prolonge ſous des rochers de marbre qui ont plus de quarante pieds d'épaiſſeur ; & l'on n'a pas encore pu déterminer quelle eſt leur étendue. On a trouvé quelque choſe de ſemblable dans la Dalmatie, ſur les Iſles de l'Archipel, & depuis peu, à ce que j'apprends, ſur le rocher de Gibraltar. Le déluge de l'Ecriture ſainte ſuffit à peine pour rendre compte de tous ces phénomènes qu'on rencontre dans preſque toutes les parties du monde. Mais je ſuis interrompu par des viſites ; c'eſt une heureuſe circonſtance pour vous & pour moi ; car j'allois être extrêmement philoſophe, & par conſéquent extrêmement ennuyeux. Adieu.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

# LETTRE XIX.

*Luxe des anciens Habitans d'Agrigente ; leur Hoſpitalité ; Anecdote ; leur Bonté & leur reconnoiſſance pour leurs chevaux ; Agrigente long-tems ſoumiſe aux Tyrans ; Phalaris ; Anecdote ſur ce tyran ; Melanippe & Cariton ; leur amitié ; Mort de Phalaris.*

J'AI été interrompu dans ma dernière lettre par un des gens de l'Evêque qui nous a invité demain à un grand dîner au port ; de ſorte que nous ſaurons ſi le luxe d'Agrigente mérite la réputation qu'il avoit chez les Anciens. D'après les politeſſes & l'attention qu'on a pour nous, nous avons lieu de croire qu'elle n'a point dégénéré ſur l'article de l'hoſpitalité,

vertu qui rendit cette Ville autrefois ſi célèbre.

PLATON viſitant la Sicile fut ſi frappé du luxe des maiſons & des tables d'Agrigente, qu'il fit cette remarque. Ils bâtiſſent, diſoit-il, comme s'ils ne devoient jamais mourir, & ils mangent comme s'ils n'avoient qu'une heure à vivre. Elien que je tiens devant moi nous a conſervé ces paroles (*a*).

POUR mieux faire connoître cette Ville, il raconte une hiſtoire qui montre que les mœurs de la jeune nobleſſe des Anciens & de celle d'aujourd'hui ſont beaucoup plus reſſemblantes qu'on auroit lieu de l'attendre.

(*a*) » Agrigentinos ita ædificare ac ſi perpetuò » victuri, ita convivari ac ſi poſtridie morituri fo» rent «.

DES jeunes-gens de la première distinction se trouvèrent si yvres après un grand repas, qu'à force de chanceler & de tomber les uns sur les autres, ils imaginèrent qu'ils étoient en pleine mer, assaillis par une tempête, & ils commencèrent à se croire dans le danger le plus prochain de périr. Enfin ils décidèrent que la seule manière de sauver leur vie étoit d'alléger le vaisseau, & d'un commun accord, ils jettèrent par les fenêtres les meubles les plus riches des appartemens, au grand contentement de la populace, & ils ne cessèrent leur extravagance que lorsque la maison fut entièrement nüë. Cet édifice, en mémoire de cette folie, fut appellé dans la suite, *le trireme* ou le vaisseau.

IL ajoute que c'étoit un des principaux palais de la Ville. On m'a dit qu'il y a à Dublin plusieurs de ces

*triremes*, & qu'il n'eſt pas rare d'y voir des exemples de cette frénéſie, que les habitans appellent *jetter la maiſon par les fenêtres.*

LES anciens Auteurs qui reprochent aux habitans d'Agrigente le vice de l'yvrognerie, louent en même-tems leur hoſpitalité; & effectivement on voit que cette vertu & ce vice marchent ordinairement enſemble dans l'antiquité comme aujourd'hui. Les Suiſſes, les Ecoſſois, les Irlandois, qui ſont à-préſent les peuples de l'Europe les plus adonnés à l'yvrognerie, ſont auſſi les plus hoſpitaliers. Dans les pays ſobres, au contraire, tels que l'Eſpagne, le Portugal & l'Italie, cette vertu eſt très-peu connue, & même on n'y en connoît gueres d'autre que la ſobriété. Il faut probablement en chercher la cauſe dans la ſévérité du gouvernement & la crainte de l'Inquiſition. Lorſque chacun tremble de laiſſer

échapper ſes véritables ſentimens, il ſeroit dangereux de ſe mettre dans un état où le cœur s'ouvre de lui-même. Mais quand les eſprits ne ſont point aſſervis par la tyrannie, les peuples n'appréhendent point de dévoiler leurs penſées les plus ſecrettes.

CE ne ſont pourtant pas là les ſeules raiſons de ce fait. Je ſuis perſuadé que les vertus morales & les vices dépendent très-ſouvent de cauſes naturelles. La ſituation très-élevée de cette Ville, où l'air eſt d'une légéreté & d'une froideur extraordinaires, a peut-être rendu les habitans de cette Ville plus adonnés au vin que leurs voiſins qui ſont dans les vallées.

ON peut en dire autant des trois nations dont je viens de parler; la plus grande partie de ces pays eſt ſituée parmi des collines & des montagnes où le climat rend les liqueurs fortes

beaucoup plus néceſſaires, ou moins nuiſibles que dans les lieux bas. Il n'eſt pas ſurprenant que cette coutume qui a commencé probablement ſur les montagnes où l'air eſt ſi vif, ſe ſoit étendue peu-à-peu dans les vallées, & qu'enfin elle y ſoit devenue preſque épidémique.

FAZELLO, après s'être moqué de l'yvrognerie des habitans d'Agrigente, ajoute qu'il n'y avoit pas en Sicile une Cité qui fût auſſi recommandable par ſon hoſpitalité. Il dit que pluſieurs Nobles avoient des domeſtiques placés aux portes de la Ville pour inviter à venir chez eux tous les étrangers qui arrivoient. Empedocle faiſoit vraiſemblablement alluſion à cet uſage, lorſqu'il s'écrie que les portes d'Agrigente annonçoient à chaque étranger qu'il étoit le bien venu. Nous pouvons aſſurer par expérience que les habitans de cet endroit conſervent en-

core cette antique vertu ſi peu connue dans les pays polis. Demain nous aurons occaſion de juger ſi elle eſt accompagnée du défaut qui marche ordinairement avec elle.

ON eſt vraiment étonné de la deſcription que nous font les anciens Auteurs de la magnificence d'Agrigente; mais les monumens qui ſubſiſtent encore, l'atteſtent d'une manière encore plus forte que ce qu'on trouve dans leurs ouvrages. Diodore dit que les grands vaſes où l'on mettoit de l'eau, étoient ordinairement d'argent, & que les litières & les voitures étoient le plus ſouvent d'yvoire & richement ornées. Il fait mention du grand vivier rempli de poiſſons & d'oiſeaux aquatiques, & où les habitans alloient ſe pourvoir quand ils vouloient donner un grand repas; mais il ajoute que dès le ſiècle d'Auguſte, on le laiſſoit tomber en ruines, parce qu'il en auroit

trop coûté pour l'entretenir. Il n'en reſte pas aujourd'hui le moindre veſtige ; cependant on voit encore une ſource d'eau ſinguliere qui jette une eſpèce d'huile flottant ſur ſa ſurface, & dont les pauvres font uſage pour pluſieurs maladies. On croit que cette fontaine indique la place de ce célèbre étang que Pline & Solin diſent avoir été fortement impregné de cette huile.

DIODORE parlant des richeſſes d'Agrigente, rapporte le nom d'un de ſes citoyens, qui revenant victorieux des jeux olympiques, entra dans la Ville ſuivi de trois cents chars traînés chacun par quatre chevaux blancs richement caparaçonnés, & il rapporte pluſieurs autres exemples de leur profuſion & de leur luxe.

IL dit que leurs chevaux étoient fort eſtimés dans toute la Grèce par leur

beauté & leur agilité. Pluſieurs des anciens Auteurs donnent des éloges à leur race,

» Arduus inde Agragas oſtentat maxima longe
» Mœnia, magnanimum quondam generator equorum «.

dit Virgile au 3^e. Livre de l'Enéïde; & Pline nous apprend qu'on rendoit les honneurs funéraires à ceux qui avoient été ſouvent victorieux dans les jeux, & même que pour éterniſer leur mémoire, on leur élevoit de ſuperbes monumens. Timée confirme ce fait; il dit avoir vu à Agrigente pluſieurs pyramides en forme de ſépulcres qu'on leur avoit érigés, & il ajoute que lorſque ces animaux étoient devenus vieux & incapables de ſervir davantage, on en prenoit très-grand ſoin le reſte de leur vie, & qu'on leur fourniſſoit toutes les commodités poſſibles. Je deſirerois que nos compatriotes imitaſſent en ce point la reconnoiſſance & la bonté des Sici-

liens. Notre nation peut être juſtement accuſée de cruauté & d'ingratitude dans la manière dont elle traite les chevaux, ces quadrupedes qui ſont de tous les plus dignes de notre attention. Il eſt vraiment douloureux de voir ſur la plupart de nos grands chemins des chevaux, autrefois les meilleurs du monde & la gloire de ceux qui les poſſédoient, livrés ſur la fin de leur vie, à la tyrannie & à la brutalité des plus cruels oppreſſeurs, entre les mains deſquels ils ſouffrent la derniere miſère, juſqu'à ce qu'ils ſuccombent enfin ſous le poids des travaux qu'on leur impoſe. Les ſouffrances de ces malheureux animaux m'ont toujonrs paru la circonſtance la plus incommode des voyages qu'on fait en Angleterre, & qui d'ailleurs ſont ſi agréables. On m'appelle pour aller voir quelques antiques; mais je finirai cette lettre ce ſoir, parce que la poſte part demain matin pour l'Italie.

LE 13 au ſoir. Nous avons examiné beaucoup d'anciennes murailles & de voûtes qui tombent entièrement en ruines. Les habitans leur donnent des noms & ils prétendent vous dire ce qu'elles étoient autrefois ; mais comme elles n'ont pas aujourd'hui la moindre reſſemblance avec ces objets, il eſt impoſſible de les croire & il ſeroit inutile de vous en entretenir. Il eſt vrai que nous avons vu quelque choſe qui nous a bien récompenſés des peines que nous avons priſes. C'eſt une chaſſe de ſanglier ſculptée en haut-relief ſur du marbre blanc ; ce morceau vaut au moins tous ceux du même genre que j'ai vus en Italie, s'il ne leur eſt pas ſupérieur. Il eſt compoſé de quatre différentes parties qui repréſentent l'hiſtoire & les effets de cette chaſſe remarquable.

LA premiere contient les préparatifs de la chaſſe : il y a deux chaſſeurs portant

portant chacun une lance, & ſous le bras gauche un petit coutelas d'une forme très-ſingulière. Les chiens reſſemblent exactement à ceux que nous appellons *baſſets*. Les chevaux ſont pleins d'ardeur & de feu ; ce qui prouve peut-être mieux l'excellence de leur race, que tous les témoignages des Auteurs ; car l'Artiſte qui les a deſſinés, étoit certainement accoutumé à voir de très-beaux chevaux.

LA ſeconde piéce repréſente la chaſſe ; la troiſieme la mort du Roi qui tombe de cheval, & la quatrieme le déſeſpoir de la Reine & de ſa cour, en apprenant cette nouvelle. On voit la Reine évanouie entre les bras de ſes femmes qui fondent toutes en larmes.

CES morceaux ſont très-bien exécutés, & je les mets au rang des plus beaux reſtes d'antiquité que j'aie ja-

mais vus. On les conſerve dans la grande égliſe, qui eſt célèbre dans toute la Sicile par un écho ſingulier, à-peu-près du même genre que la gallerie de ſaint Paul, mais dont il eſt beaucoup plus difficile de rendre raiſon.

SI un homme ſe place à la porte occidentale, & un autre ſur la corniche, dans le point le plus éloigné de l'égliſe, exactement derrière le grand autel, ils pourront, en parlant très-bas, avoir une converſation où chacun d'eux entendra l'autre très-diſtinctement.

CE phénomène n'a été connu pendant long-tems que de peu de perſonnes. Comme il y a pluſieurs confeſſionaux près du grand autel, les perſonnes qui ſavoient le ſecret, avoient coutume de ſe placer à la porte de la cathédrale, & elles entendoient clai-

rement tout ce qui ſe diſoit entre le confeſſeur & ſon pénitent. Vous imaginez bien qu'elles ne manquoient pas d'en faire uſage dans l'occaſion. On découvroit les intrigues les plus cachées; les femmes d'Agrigente avoient beau changer d'amant ou de confeſſeur ; tout ſe dévoiloit comme à l'ordinaire. Enfin on en trouva la cauſe : on enleva les confeſſionaux ; on prit d'autres précautions pour empêcher la révélation des ſaints myſtères ; & les parties offenſées ſe pardonnèrent mutuellement.

AGRIGENTE fut long-tems ſoumiſe, ainſi que Syracuſe, au joug des tyrans. Fazzelo parle de leur cruauté. Je n'ai pas envie de répéter ce qu'il a dit; j'y trouve cependant une hiſtoire très-curieuſe : quoiqu'elle ſoit connue, comme elle eſt courte, je vous la rappellerai.

L'ORFÉVRE Perillo voulant faire ſa cour au tyran Phalaris, lui donna en préſent un taureau d'airain admirablement travaillé. Il étoit creux en dedans & conſtruit de manière que la voix d'un homme qui y étoit renfermé, reſſembloit exactement au mugiſſement d'un bœuf. L'artiſte indiqua au tyran les grands effets que ce châtiment produiroit, ſi l'on mettoit quelques criminels dans le taureau d'airain & qu'on fît du feu deſſous.

PHALARIS frappé de cette horrible idée & curieux peut-être de voir l'expérience de ce qu'on lui propoſoit, dit à l'orfévre qu'il étoit la ſeule perſonne qui pût animer le taureau ; qu'il devoit avoir étudié le ſon de voix qu'il falloit employer pour le faire mugir de la manière la plus parfaite, & qu'il ſeroit injuſte de le priver de l'honneur de ſon invention. Il ordonna enſuite qu'on y enfermât l'orfévre & qu'on

allumât un grand feu autour du taureau, qui ſur le champ ſe mit à mugir au grand étonnement de tout Agrigente que ce ſpectacle amuſoit. *Cicéron* dit qu'il fut emporté à Carthage lors de la priſe d'Agrigente, & que Scipion le renvoya en Sicile après la deſtruction de la métropole des ennemis des Romains.

FAZZELLO raconte une autre hiſtoire qui fait plus d'honneur à Phalaris. Deux amis, Melanippe & Cariton, avoient conſpiré ſa mort. Cariton eſpérant ſauver ſon ami des dangers de ce projet, voulut l'exécuter ſeul. Au moment où il tentoit de poignarder le tyran, il fut ſaiſi par les gardes, & on le livra ſur le champ aux plus affeuſes tortures pour lui faire révéler ſes complices. Il les ſupporta avec tout le courage imaginable. Melanippe informé de la ſituation de ſon ami, courut vers le tyran & l'aſſura

qu'il étoit ſeul criminel ; que Cariton n'avoit agi qu'à ſon inſtigation. Il lui demanda de ſouffrir lui-même les ſupplices déſtinés à ſon ami. Phalaris frappé de tant d'héroïſme, leur pardonna à tous deux.

MALGRÉ cette action généreuſe, c'étoit aſſurément un tyran barbare. Fazzello raconte auſſi ſa mort : je finirai ma lettre par ce trait ; car je ſuis exceſſivement fatigué, & je crois que vous êtes dans le même cas. Zenon le Philoſophe étant allé à Agrigente & ayant été admis à la préſence du tyran, il lui conſeilla pour ſon bonheur, ainſi que pour celui de ſes ſujets, de réſigner ſa puiſſance & de mener une vie privée. Phalaris ne goûta pas ces idées philoſophiques ; & ſoupçonnant Zenon de conſpirer contre lui avec quelques-uns des habitans de la Ville, il le fit appliquer à la queſtion en préſence des citoyens d'Agrigente.

ZENON ſe mit alors à leur reprocher la foibleſſe & la puſillanimité qu'ils faiſoient paroître, en ſe ſoumettant à un ſi abominable tyran, & il excita tellement leur courage, qu'en peu de tems ils terraſſèrent les gardes & lapidèrent Phalaris. Je vous aſſure que je ſuis charmé que ſa mort n'ait pas été plus longue—. Je ne vous écrirai plus de lettres ſi étendues à l'avenir; car elles ſont au moins auſſi incommodes pour moi que pour vous. Nous ferons voile ce matin ou demain pour Trapani, d'où je vous donnerai de mes nouvelles. Nous allons examiner un grand nombre de vieilles murailles; mais je ne vous ennuyerai pas du détail de ce que nous aurons vu.

# LETTRE XX.

*Environs d'Agrigente ; Féte ; Hoſpitalité des Habitans d'Agrigente ; leur Caractère ; l'Evéque ; Départ pour Trapani ; Tempéte ; Retour à Agrigente ; Voyage par terre à Palerme ; Richeſſe & beauté du pays ; Pauvreté & oppreſſion des Payſans.*

Le 16 Juin 1770.

JE prends la plume, mon cher Beckford, pour vous écrire, quand je n'ai pas autre choſe à faire. Nous ſommes à-préſent ſur le ſommet d'une très-haute montagne ſituée à mi-chemin entre Agrigente & Palerme. Notre expédition par mer à Trapani a manqué, & nous avons réſolu de ne plus nous hazarder ſur cet élément ; nous nous croyons très-heureux de n'y pas

être expoſés, quoique nous ſoyons dans le plus pauvre & le plus miſérable de tous les villages. Nous avons voyagé tout le ſoir ſur nos mules, & nous y ſommes arrivés à environ dix heures, accablés de ſommeil & de fatigue. Nous avons du thé, remède qui ne manque jamais de nous ſoulager; & je ſuis à-préſent auſſi frais que lorſque nous nous ſommes mis en marche. Il n'a pas produit un ſi bon effet ſur nos compagnons; ils ſe ſont jettés ſur de la vieille paille dans un coin; & en dépit des poules affamées qui vont chercher leur pâture deſſous eux, ils ſont déja endormis.

JE profiterai de ce tems-là pour vous faire un abrégé de ce qui nous eſt arrivé depuis ma derniere lettre.

NOUS avons fait quelques petites excurſions aux environs d'Agrigente. Le pays eſt agréable; il produit du

bled, du vin, de l'huile dans la plus grande abondance : les champs ſont couverts en même-tems de beaucoup de fruits très-beaux & de différente eſpèce, d'oranges, de limons, de grenades, d'amandes, de piſtaches, &c. Ces productions nous cauſoient preſqu'autant de plaiſir que le ſpectacle des ruines ſur leſquelles elles croiſſent.

// NOUS avons dîné chez l'Evêque, & nous ſommes très-convaincus que les anciens habitans d'Agrigente ne connoiſſoient pas mieux le véritable luxe de la table que ceux d'aujourd'hui, auxquels ils ont tranſmis une grande partie de leurs vertus ſociales & de leurs vices. Je leur demande pardon d'appeller ces défauts des vices ; je voudrois employer un nom moins fort, dans la crainte qu'on ne m'accuſât de reconnoître mal l'hoſpitalité qu'ils ont exercée à notre égard.

NOUS étions tous à table, & on y a ſervi plus de cent plats : ils étoient tous apprêtés de la manière la plus délicate & la plus diſpendieuſe ; & nous avons vu que l'ancien proverbe Romain, *ſiculus coquus & ſicula menſa*, ſe vérifioit encore aujourd'hui. Il n'y manquoit rien de tout ce qui pouvoit exciter ou flatter le goût, & enfin cauſer un appétit factice & le ſatisfaire. Quelques-uns des mets ſi recommandés par les Epicuriens de l'ancienne Rome, faiſoient partie du feſtin, & en particulier la *morena* dont parlent ſi ſouvent leurs Auteurs. C'eſt une eſpèce d'anguille qu'on ne trouve que dans cette partie de la Méditerranée & qu'on envoie dans toutes les cours de l'Europe. Elle n'eſt pas auſſi graſſe & auſſi fade que les autres poiſſons de ce nom ; de ſorte qu'on peut en manger beaucoup : ſa chair blanche comme la neige eſt très-délicate. Ils

ont inventé un rafinement de luxe qui eſt ſingulier. En traitant d'une manière ſingulière leurs volailles, ils en groſſiſſent conſidérablement les foies & ils leur donnent une excellente ſaveur. C'eſt un mets incomparable; mais pour ſe le procurer, on emploie des moyens ſi cruels, que je ne veux pas vous les apprendre. Vous en parleriez peut-être ſans aucune mauvaiſe intention à vos amis; ceux-ci les révéleroient à d'autres, juſqu'à ce qu'enfin on en fît l'expérience; & toute la race des volailles auroit raiſon de me maudire. Contentez-vous de ſavoir qu'elle occaſionne une mort lente & très-douloureuſe au pauvre animal. Je ſais que cela ſeul ſuffit pour vous empêcher d'en goûter jamais.

LA campagne étoit fort riante; les Agrigentins ne démentent point leur ancien caractère; car la plupart

étoient yvres avant que de ſortir de table, & en les voyant chanceler, je commençais à craindre que la ſcène des *triremes* ne ſe renouvellât. Ils nous prièrent de leur faire du punch, liqueur dont ils avoient ſouvent entendu parler, mais qu'ils n'avoient jamais vue. On nous apporta ſur le champ les ingrédiens néceſſaires, & nous réuſſîmes ſi bien, qu'ils le préférèrent à tous les vins qu'on avoit ſervis en grand nombre. Ils en burent tant, que je m'attendois à les voir tomber par terre. Ils l'appelloient *pontio ;* ils barbouilloient d'un ton de voix fort haut, des éloges en ſon honneur, & ils diſoient, en faiſant alluſion à Ponce Pilate, que Pontio étoit un bien meilleur homme qu'ils ne l'avoient cru. Un d'entr'eux, un Chanoine reſpectable, fut très-malade ; & pendant qu'il vomiſſoit, il tourna vers moi des yeux mourants, & en bran-

lant la téte, il me dit avec un ſoupir : » Ah ! Seigneur Capitaine, je ſavois » bien que Pontio étoit un grand traî- » tre ». Un autre qui l'entendoit, s'é- cria, » un moment, Seigneur Cha- » noine, ne dites rien contre Ponce » Pilate ; ſouvenez-vous que ſans lui, » vous ne ſeriez pas chanoine & ſon » Excellence ne ſeroit pas évêque : » n'oubliez pas ainſi vos amis «.

QUE penſez-vous de ces révérends Peres de l'Egliſe ? Leur mérite ne conſiſte plus dans le jeûne & la prière ; ils diſent qu'ils ont arrangé leur *Credo* à la moderne & qu'il eſt beaucoup plus ſimple que celui de S. Athanaſe. L'un de ces Prêtres m'apprit que ſi nous voulions reſter quelque tems avec eux, ils nous perſuaderoient bientôt qu'ils étoient les êtres les plus heureux de la terre. Nous avons ôté de ce ſyſtême, dit-il, tout ce qui eſt ſombre &

mélancolique, & nous croyons que de tous les chemins, celui du ciel doit être le plus agréable & le plus riant. Si cela n'eſt pas; Dieu aura pitié de nous. Je lui répondis que ſi c'étoit un péché de rire, comme l'enſeignoient quelques Caſuiſtes, ils ſeroient les plus grands de tous les pécheurs. Nous tâchons au moins, continua-t-il, d'être heureux ici bas; & je crois qu'on ne peut pas mieux ſe préparer au bonheur de l'autre monde. L'abſtinence des plaiſirs innocens & permis nous paroît un grand péché, & nous l'évitons avec le plus grand ſoin : aucun de nous ne ſera damné pour cette prévarication. Il finit en rapportant deux vers qui leur ſervent de maximes favorites, dont voici le ſens :

» Dieu eſt ſatisfait quand l'homme eſt content;
» Jouir, c'eſt obéir «.

CE n'eſt pas la premiere fois que j'ai rencontré cet eſprit de licence par-

mi le clergé de l'égliſe de Rome. Pour montrer aux Etrangers, qu'il y a dans leur culte bien des points qu'ils ne regardent pas comme ſérieux, ils tombent trop ſouvent dans l'autre extrémité.

NOUS avons été très-contens de l'Evêque; il eſt fort reſpecté, & à juſte titre : cependant ſa préſence, loin de diminuer ne fit qu'accroître la bonne humeur de la compagnie. Il prenoit part à tous les bons mots; il nous amuſoit par ſes réparties ſaillantes & oublioit entièrement ſa dignité épiſcopale; mais on m'a aſſuré qu'il ſavoit bien la reprendre, lorſque cela étoit néceſſaire. Il nous plaça près de lui à table & il nous fit toute ſorte de politeſſe. Sa maiſon eſt une des premieres de l'Iſle, & il eſt frere du Prince de.... C'eſt un petit homme honnête & d'une ſociété agréable: il n'a pas encore 40 ans; & comme ſon ſiege

eſt

eſt le plus riche du royaume, c'eſt une choſe très-extraordinaire que de l'en voir pourvû dans un âge ſi peu avancé. Il eſt fort inſtruit dans la littérature, & il a lu avec fruit les ouvrages anciens & modernes; il a d'ailleurs autant d'eſprit que d'érudition. Nous trouvâmes chez lui pluſieurs francs-maçons qui furent très-charmés de reconnoître que nous étions leurs confreres. Ils nous preſſèrent beaucoup de paſſer quelques jours de plus avec eux, & ils nous ont offert des lettres pour Palerme, ainſi que pour toutes les autres Villes que nous voudrions viſiter. Mais les chaleurs augmentent avec tant de violence, qu'en prolongeant notre expédition, nous craignons d'être ſurpris par les vents de Siroc qu'on dit ſouffler des déſerts brûlans de l'Afrique, & qui ont quelquefois des ſuites fâcheuſes pour ceux qui voyagent en Sicile.

JE m'apperçois que j'ai omis pluſieurs particularités de notre dîner ; j'aurois dû vous dire que c'étoit une fête annuelle que donne à l'Evêque la Nobleſſe d'Agrigente. Le repas fut ſervi dans une vaſte grange à moitié remplie de bled, ſur la côte de la mer ; on avoit choiſi cet endroit pour éviter la chaleur. Ils obſervent une méthode qui nous parut ſinguliere, mais qui eſt beaucoup meilleure que la nôtre. Une grande partie des fruits fut miſe ſur la table avec le ſecond ſervice. Il y avoit entr'autres des fraiſes ; les Siciliens furent très-ſurpris de nous les voir manger avec de la crême & du ſucre. Le deſſert conſiſtoit en fruits de toute eſpèce & en un beaucoup plus grand nombre de glaces ; elles étoient ſi bien faites, en forme de pêches, de figues, d'oranges, de noix, &c, qu'un homme qui n'auroit pas été accoutumé à en voir, ſe feroit aiſément

trompé, comme cela eſt arrivé quelquefois.

SUR les ſix heures, nous prîmes congé de nos aimables amis d'Agrigente & nous nous embarquâmes à bord de notre Sparonaro dans le nouveau port. Ce havre a été conſtruit depuis peu à très-grands frais ; cette Ville a toujours été un des premiers ports de l'Iſle pour l'exportation des grains. L'Evêque & ſa compagnie vinrent ſe promener dans un grand bateau ; & comme ils voguèrent autour de nous, nous eûmes occaſion de leur faire une ſeconde fois nos adieux. La ſoirée fut très-belle ; & nous fîmes pluſieurs milles en longeant la côte ; nous dépaſſâmes pluſieurs pointes ou petits promontoires qui ſont très-pittoreſques ; la plupart étoient couvertes de grands aloës en pleine fleur. Je comptai plus de deux cents de ces plantes majeſtueuſes en un ſeul endroit ;

j'imagine que ce coup d'œil ne ſe retrouve nulle part. Je voudrois vous cacher ce qui nous arriva après le coucher du ſoleil ; mais la vie eſt remplie de bien des traverſes ; & puiſque notre voyage nous cauſoit tant de plaiſirs, nous devions nous attendre à quelques inconvéniens. Nous avons eſſuyé une tempête ; ce malheur donnera du relief à notre expédition de mer & on en lira notre Journal avec plus de plaiſir. Elle n'a pas été à la vérité auſſi forte que celle qui eſt décrite par Virgile, & dont la lecture a donné, à ce qu'on dit, le mal de mer à quelques perſonnes ; mais elle ne l'a été que trop pour notre petit bâtiment. Nous tâchâmes de nous réfugier dans une crique, & nous n'en pûmes pas trouver. Le vent ſouffla avec beaucoup d'impétuoſité ; & nous reconnûmes qu'il étoit dangereux d'avancer plus loin ; mais comme la nuit étoit ſombre & ténébreuſe, nous crai-

gnîmes de ne pouvoir pas regagner le port d'Agrigente. Il n'y en avoit point d'autres à pluſieurs milles de nous ; & c'étoit la ſeule reſſource qui nous reſtoit. Nous virâmes de bord ; & après avoir pris beaucoup de peine pour ne pas échouer contre les rochers & les briſans, nous découvrîmes, environ deux heures après, le fanal : il nous ſervit de direction ; & entre une & deux heures du matin, nous entrâmes ſains & ſaufs dans le havre. Nous nous couchâmes ſur nos matelats ; & l'expérience nous ayant appris qu'il étoit faux qu'il ne pouvoit pas y avoir de gros tems ſur la Méditerranée en cette ſaiſon, nous réſolûmes unanimement de ne plus voyager ſur des ſparonaros, & nous envoyâmes ſur le champ louer des mules pour gagner les montagnes de Palerme. La tempête dura tout le jour & fut très-violente ; nous n'eûmes qu'à cinq heures des mules,

des guides & des gardes; nous partîmes alors à-peu-près dans le même ordre & dans le même équipage que lorſque nous quittâmes Meſſine, il y a environ trois ſemaines. Nos gardes n'ont pas manqué de nous effrayer tout le long du chemin; ils nous montroient à chaque mille l'endroit où un homme avoit été volé, & plus loin, le chemin où un autre avoit été aſſaſſiné. Si la moitié de ces hiſtoires ſont vraies, c'eſt ſûrement la route la plus dangereuſe du monde; mais j'ai cru qu'ils en avoient inventé la plupart pour ſe donner un air d'importance & obtenir de nous une plus grande ſomme d'argent. Il faut convenir que pluſieurs potences dreſſées ſur le chemin nous apprenoient qu'il y avoit beaucoup de ſcélérats. Chaque petit Baron a le pouvoir de vie & de mort dans ſon propre domaine. Le frere de notre Evêque fit arrêter dernièrement vingt-quatre bandits dé-

ſeſpérés qui firent beaucoup de réſiſtance : il y eut pluſieurs hommes tués de part & d'autre. Quelques-uns d'entr'eux étoient ſous la protection & au ſervice de la Nobleſſe ; mais ils furent tous pendus. Ce châtiment n'en a pas impoſé au reſte. Nos gardes marchoient toujours le fuſil armé dans les endroits ſuſpects & ils examinoient avec attention de tous côtés ; mais nous ne vîmes rien qui pût nous allarmer, ſi l'on en excepte les chemins qui ſont quelquefois plus mauvais que ceux que j'ai rencontrés ſur les Alpes. Après avoir fait environ vingt milles, nous arrivâmes à une miſérable maiſon où il n'y avoit rien qu'un peu de paille pour nos mules : cependant nous vînmes à bout d'allumer du feu ; nous fîmes du thé ; & ayant eu ſoin d'apporter du pain d'Agrigente, nous ſoupâmes de bon appétit. Une pierre ronde au milieu d'un champ nous ſervit de table ; & comme la lune

brilloit, nous n'eûmes pas beſoin d'autre lumière. Vous imaginez bien que nous y reſtâmes auſſi peu de tems qu'il nous fut poſſible : la maiſon étoit trop dégoûtante pour y entrer ; & l'écurie étoit remplie de pauvres malheureux couchés ſur la terre. Je n'ai jamais vu en aucun pays un ſi mauvais cabaret, ſi toutefois on peut lui donner ce nom. Nous nous remîmes en marche, & nous entrâmes bientôt dans les bois, où nous entendîmes le concert des roſſignols qui nous dédommagèrent des déſagrémens que nous venions d'eſſuyer. Le jour parut peu de tems après ; & nous apperçûmes le pays le plus joli & le plus pittoreſque du monde. La fertilité des plaines eſt vraiment étonnante, ſurtout quand on fait attention qu'elles ne ſont ni encloſes ni marnées, & qu'on ne les cultive preſque pas. Cette Iſle étoit appellée avec raiſon *le grenier de l'empire Romain.* Si elle étoit bien

cultivée, on y recueilleroit plus de bled qu'en aucune contrée de la terre. Pline dit qu'elle produiſoit ordinairement au centuple de la ſemence ; & Diodore qui étoit originaire de la Sicile & qui écrivoit ſur les lieux, aſſure qu'il y croiſſoit ſans labourage du bled & autre grain. Homère avance le même fait dans l'Odyſſée. » Les Cyclopes, » gens ſuperbes, qui ne reconnoiſſent » point de loix, & qui ſe confiant à la » Providence des Dieux, ne plantent ni » ne ſement, mais ſe nourriſſent des » fruits que la terre produit ſans être » cultivée. Le froment, l'orge & le vin » croiſſent chez eux en abondance : les » pluies de Jupiter groſſiſſent ces fruits » qui mûriſſent dans leur ſaiſon «.

LA plupart des montagnes ſemblent avoir été formées par un feu ſouterrein ; pluſieurs conſervent encore leur forme conique & leur cratere ; mais ils ne ſont pas auſſi réguliers que ceux de l'Et-

na, parce qu'ils ſont probablement beaucoup plus anciens. J'ai obſervé pluſieurs morceaux de lave ſur le chemin & dans les lits des torrens, & des fragmens de la pierre appellée *tuffa*; ce ſont certainement des productions d'un volcan qui me paroît avoir donné naiſſance à une partie de cette Iſle, ainſi que des Lipari qui en ſont voiſines. Nous paſſâmes près de quelques carrières d'une eſpèce de talc & d'un groſſier albâtre; on fait avec ce dernier une ſorte de ſtuc ſemblable à celui de Paris. Nous regrettâmes beaucoup de n'avoir pas vu la fameuſe ſaline d'Agrigente qu'on trouve en terre à environ quatre ou cinq milles de cette Ville. Le ſel y a cette propriété remarquable, différente de tous les autres, qu'il ſe fond ſur le champ au feu, & que dans l'eau, il ſe briſe & ſe caſſe, dit-on, ſans jamais ſe diſſoudre. Pline, Ariſtote & d'autres Naturaliſtes anciens & modernes en parlent. Faz-

zello que j'ai apporté avec moi pour le lire en route, dit qu'il en a fait ſouvent l'expérience. Il ajoute, ſur l'autorité des Anciens, que la Sicile avoit autrefois des mines de ce ſel qui étoit ſi pur & ſi ſolide, que les ſtatuaires & les ſculpteurs le préféroient au marbre & qu'ils en faiſoient différens ouvrages.

LES pauvres gens du village nous ont vus dehors & ils nous ont entourés avec des regards qui annonçoient l'infortune. Ils nous ont comblés de bénédictions & ils s'en ſont retournés dans leurs malheureuſes cabanes. Combien nous devenons vils & mépriſables ſous le joug de la ſervitude! On ne conçoit réellement pas qu'un gouvernement, quel qu'il ſoit, puiſſe rendre indigent & mépriſable un pays qui produit preſque ſans culture tout ce qui eſt néceſſaire aux beſoins de luxe & de premiere néceſſité.

MAIS hélas ! la pauvreté & l'infortune ont toujours ſuivi la domination des Eſpagnols dans cet hémiſphère & dans l'autre. J'eſpère qu'il y aura un enfer pour ces barbares Conquérans, & que les Siciliens & les Mexicains auront la conſolation de les y tourmenter. Ils ſe vantent que le ſoleil ne ſe couche jamais ſur leurs domaines ; mais ils oublient que depuis que leur Etat eſt devenu ſi étendu, ils ne lui offrent rien dans ſa courſe que des champs ſtériles, des déſerts en friche & des moines : tels ſont les fruits de leurs conquêtes ſi vantées : ils devroient plutôt rougir d'être éclairés par le ſoleil. D'autres nations diront ſeulement qu'il ne ſe couche jamais ſur leurs forfaits. La vue de ces pauvres gens m'a rempli d'indignation. Ce village eſt environné du plus beau pays du monde ; & cependant on n'y trouve ni pain ni vin ; & les habitans ſemblent exténués par la faim. Précieuſe liberté ! tu fais

ſeule le bonheur de l'homme ; tu donnes du prix à tous les biens ; & ſans toi les plus riches dons de la nature ſe changent en malédictions. Maudit ſoit le premier qui trompant le premier vœu de la nature, réduiſit les ſociétés en eſclavage ! A-préſent que j'ai de l'humeur, je pourrois faire des imprécations juſqu'au ſoir, ſi cela étoit utile à ces infortunés ; mais je craindrois de me jetter dans des déclamations bien oiſeuſes & de me livrer à une colère qui ne finiroit pas. Je finis donc, parce que j'ai beaucoup d'autres choſes à vous dire ; d'ailleurs je m'endors de fatigue. Je ſouhaite que la lecture de cette lettre ne produiſe pas le même effet ; je compte pourtant que ſi cela arrive, ce chapitre des imprécations vous réveillera. Nous avons ordonné que nos mules ſoient prêtes pour cinq heures, & nous ſerons en marche toute la nuit ;

les chaleurs ſont trop grandes pour voyager pendant le jour. Adieu.

## LETTRE XXI.

*Suite du voyage à Palerme ; Contraſte entre la Sicile & la Suiſſe ; Auberges, &c.*

A Palerme, le 19 Juin 1770.

NOUS venons d'arriver à la grande Capitale de la Sicile, qui nous paroît plus belle & plus élégante que Naples : elle n'eſt pas à la vérité auſſi vaſte ; mais la régularité, l'uniformité & la propreté de ſes rues & de ſes bâtimens la rendent beaucoup plus agréable ; elle eſt remplie de monde, & les habitans ſemblent être riches & fort gais. Mais j'oubliois qu'il vous reſte cinquante milles de chemin à faire ſur des rochers & des préci-

pices, & je ne vois pas pourquoi vous jouiriez tout d'un coup des douceurs & des plaiſirs de Palerme, ſans partager en aucune manière les fatigues du voyage. Je tâcherai pourtant de vous conduire le plus rapidement qu'il me ſera poſſible.

NOUS vous avons laiſſé, je crois, dans un petit village au ſommet d'une haute montagne. Nous vous traiterions fort mal, ſi nous ne vous en tirions pas promptement; car j'avoue que je ne me ſuis jamais trouvé en un pays ſi miſérable: nous y dormîmes aſſez bien en dépit des puces, des punaiſes & des poulets qui faiſoient tous leurs efforts pour nous en empêcher. Nos deux guides vinrent nous éveiller avant cinq heures, en nous parlant des vols & des aſſaſſinats commis ſur la route par où nous allions paſſer. Nous fûmes bientôt rangés en ordre de bataille & nous nous mîmes en mar-

che, ſuivis de tous les hommes, femmes & enfans du village. Nous gagnâmes les bois & nous tâchâmes d'oublier les objets de miſère qui venoient de nous attriſter. Le pays devenoit plus riche & plus beau, à meſure que nous avancions. Quoique les montagnes ſoient très-élevées ( celle que nous venions de quitter avoit près de quatre cents pieds de haut, & le mercure y étoit a 26 pouces 2 lignes ) elles ſont couvertes juſqu'au ſommet des meilleurs pâturages. L'herbe des vallées eſt déja brulée par la chaleur; de ſorte que tous les troupeaux paiſſent dès à-préſent ſur les montagnes. On apperçoit la ſéparation graduelle de la chaleur & du froid, en jettant un coup d'œil ſur le pays. Les vallées, ainſi que le pied de la montagne juſqu'à une hauteur conſidérable, ſont d'une couleur brune & jaunâtre; la ſurface du terrein commence enſuite à prendre une nuance de verd qui

qui devient plus foncé peu-à-peu & qui couvre toutes les régions ſupérieures ; cependant l'herbe & le bled ne ſont pas ſi abondans au ſommet qu'au milieu. Nous fûmes ſurpris de la richeſſe étonnante des récoltes, qui ſont fort ſupérieures à celles de l'Angleterre & de la Hollande, où le ſol fertile en lui-même eſt parfaitement cultivé. Ici, au contraire, les laboureurs dans l'indigence peuvent à peine tracer un ſillon, & ils moiſſonnent d'un air chagrin leurs champs couverts de bled. Ils ne peuvent pas en profiter ; ſouvent le grain ſe gâte entièrement, parce que l'exportation eſt défendue à tous ceux qui n'ont pas le moyen de payer au Roi des droits exhorbitans. Quel contraſte entre cette Iſle & le pays ingrat & reſſerré de la Suiſſe ! Les redoutables effets de l'oppreſſion ne peuvent ſe trouver nulle part dans une oppoſition plus frappante avec le bonheur de la liberté.

La Suiſſe, cette excroiſſance de l'Europe, où la nature ſemble avoir rejetté ſes humeurs froides & ſtagnantes, remplie de lacs, de marais & de bois, eſt environnée de rochers énormes & de montagnes éternelles de glace, remparts ſacrés de la liberté. Elle jouit de tous les biens, quoique tous les biens ſemblent lui avoir été réfuſés : la Sicile, au contraire, favoriſée de tous les dons de la nature, gémit dans la pauvreté la plus abjecte, & ſes habitans hâves & défaits meurent de faim au milieu de l'abondance. C'eſt la liberté ſeule qui opère ce prodige. Les montagnes s'abbaiſſent & les lacs ſe deſſèchent ſous ſes mains, & ces rochers, ces marais & ces bois deviennent autant de ſources de richeſſe & de plaiſir. Le contentement & la ſimplicité, depuis long-tems exilés de la plupart des Royaumes de la terre, ſemblent s'être refugiés chez les Suiſſes.

APRÈS avoir marché juſqu'à minuit, nous arrivâmes à un autre miſérable village, où nous dormîmes quelques heures ſur la paille, & nous nous remîmes en route à la pointe du jour. Nous eûmes le plaiſir de voir le ſoleil ſe lever du ſommet d'une très-haute montagne, & nous fûmes ravis de l'aſpect du Strombolo & de toutes les iſles Lipari qui étoient fort éloignées de nous. En deſcendant de cette montagne, nous nous trouvâmes aux bords de la mer; & quoique cette route fût plus longue de quelques milles, nous la prîmes cependant de préférence à celle de l'intérieur du pays. Nous mîmes bientôt pied à terre pour nous baigner; vous ne pouvez pas vous imaginer combien cet exercice procure de délaſſement: nous en avions grand beſoin après la fatigue d'un pareil voyage; car il y avoit trois jours que nous ne nous étions deshabillés. Votre ami Fullarton qui n'a

que dix-ſept ans, recouvra ſes forces dans un inſtant & fut tout prêt à ſe remettre en route. Nous fîmes du thé au-deſſous d'un figuier & nous déjeûnâmes. Les environs de Palerme ſont très-beaux. Toutes les allées ſont plantées d'arbres fruitiers & de gros aloës d'Amérique, qui ſont en pleine fleur. Nous paſſâmes près de la Ville vers un endroit où les membres d'un grand nombre de criminels étoient ſuſpendus à des crochets; on avoit fait quelques exécutions depuis peu; & ces cadavres découpés offroient un ſpectacle hideux. Nous avons appris en arrivant, qu'un Prêtre & trois autres coquins avoient été arrêtés après un combat opiniâtre dans lequel pluſieurs hommes furent tués des deux côtés. Le Prêtre ne voulant pas ſe rendre aux ſatellites, ſe plongea un poignard dans le ſein & mourut ſur le champ; les autres ont été mis en priſon & punis de mort.

COMME il n'y a qu'une auberge à Palerme, nous ſommes obligés de payer ce que le propriétaire nous a demandé, & nous lui donnons cinq ducats par jour. Nous ſommes aſſez mal logés; à proprement parler, c'eſt la ſeule hôtellerie que nous ayons encore vue en Sicile. Elle eſt tenue par une Françoiſe babillarde & incommode que nous ne pouvons pas chaſſer de nos chambres; & elle n'y vient jamais ſans nous parler de tel Prince ou Duc qui ſe ſont trouvés parfaitement heureux d'être logés dans ſa maiſon. Elle nous fait entendre qu'ils étoient paſſionnément amoureux d'elle, & elle ſemble prendre beaucoup de peine pour nous inſpirer les mêmes ſentimens. J'ai déja été obligé de lui dire que nous étions une eſpèce d'hommes qui vivions retirés & que nous n'aimions pas la compagnie; je vois qu'elle nous en eſtime moins; & comme j'ai paſſé ce matin dans la cuiſine

ſans lui parler, elle s'eſt écriée : » Ah » mon Dieu ! comme ces Anglois ſont » ſauvages «. Je crois que nous devons faire un peu plus d'attention à elle ; ſans quoi, elle ſe vengera en nous faiſant payer plus cher ; mais elle eſt extraordinairement graſſe & auſſi laide que le diable. Elle ſe plâtre les joues d'une manière dégoûtante : ſon portrait eſt dans la chambre où je vous écris, ainſi que celui de ſon mari, qui, pour le dire en paſſant, eſt un imbécille. Il eſt peint tenant une tabatière ouverte dans une main, une taſſe de café dans l'autre, & diſant en même-tems des douceurs à Madame. J'ai remarqué cette triple occupation qui me ſembloit ſignifier quelque choſe de particulier. J'en ai parlé à la femme, qui m'a dit que l'idée lui appartenoit ; que ſon mari aimoit paſſionnément le tabac & le café, & que cependant il la préféroit à ces deux plaiſirs. Je n'ai pas pu m'empêcher d'applaudir à la

naïveté de cette penſée. Madame eſt peinte avec un énorme bouquet ſur la gorge & une orange dans la main droite, ſigne emblématique de ſa douceur & de ſa pureté ; elle ajouta qu'elle avoit preſſé ſon peintre de la tirer » *avec le* » *ſourire ſur le viſage* « ; que comme il n'avoit pas aſſez d'eſprit pour rendre ſon ſourire naturel, elle avoit été obligée d'en prendre un » qui n'étoit pas » tout-à-fait auſſi joli que le naturel, » mais qui vaudroit toujours mieux » que de paroître triſte «. Je lui répondis qu'elle avoit raiſon & qu'il lui ſeyoit parfaitement bien, » parce que » les Dames graſſes ſont toujours de » bonne-humeur «. Je vis cependant qu'il falloit lui faire des excuſes ſur la dernière partie de mon compliment, qui me faiſoit perdre dans ſon eſprit l'eſtime que j'avois gagnée par la première. Il eſt vrai, dit-elle aſſez piquée, que je ſuis un peu en embonpoint, mais je ne ſuis pas ſi graſſe. Je lui

demandai pardon de ne pas connoître toute la fineſſe de la langue Françoiſe, & je l'aſſurai qu'*embonpoint* étoit le terme que je voulois employer. Elle reçut mon apologie & nous nous reconciliâmes. Elle me fit une révérence, & me dit, » oui, Monſieur, » pour parler comme il faut, il faut » dire *en embonpoint*; on ne dit pas » *graſſe* «. Je lui jurai en la ſaluant juſqu'à terre, que ce mot ſeroit à jamais rayé de mon Vocabulaire. Elle me quitta avec un gracieux ſourire, & elle me fit une révérence beaucoup plus profonde que la première, en ajoutant, » je ſavois bien que Monſieur » étoit un homme comme il faut «; & elle s'en alla en ſautillant ſur la pointe des pieds, pour me faire voir combien je m'étois trompé. Cette femme m'a rappellé une obſervation qui s'eſt toujours vérifiée : Les François changent peu de mœurs & de manières en ſe mêlant avec les autres

Nations, perſuadés qu'ils ſont ſeuls dignes d'être imités. Quoiqu'elle ſoit ici depuis vingt ans, elle eſt toujours auſſi Françoiſe que ſi elle n'étoit jamais ſortie de Paris; & elle regarde toutes les Dames de Palerme avec le plus grand mépris, parce qu'elles n'ont jamais vu cette Capitale & qu'elles n'ont point entendu la muſique ſublime de ſon divin Opéra. Elle eſt d'ailleurs un abrégé merveilleux de toutes les femmes de France, dont la paſſion univerſelle a toujours été le deſir de plaire & de paroître jeunes; & je crois réellement qu'elles conſerveroient toujours ces prétentions, quand même elles vivroient juſqu'à mille ans. Quiconque obſerve dans les aſſemblées publiques, leurs têtes de mort enduites d'un maſque épais de vernis, ſera aiſément convaincu de cette vérité. Dès que nos vieilles Ladys Angloiſes ont au contraire atteint l'âge de ſoixante ans, elles ſe piquent

d'en avoir quatre-vingt, & elles paroiſſent auſſi vaines alors du nombre de leurs années, qu'elles l'étoient de leur jeuneſſe. J'en connois pluſieurs qui ne ſont pas moins contentes, & j'oſerois preſque dire, moins recherchées avec leurs rides qu'elles l'ont jamais été avec leur teint fleuri. Une vieille femme de bonne-humeur qui ne rougit point du nombre de ſes années, eſt auſſi reſpectable & auſſi digne d'eſtime qu'une petite-Maitreſſe flétrie, qui remplit ſes rides de vernis, & veut à quatre-vingt ans paſſer pour en avoir vingt-quatre, eſt ridicule & mépriſable. Adieu.

# LETTRE XXII.

*Ville de Palerme ; Marino ; Lieux où ſe tiennent les converſations ; Dames Siciliennes ; Réflexions.*

A Palerme, le 23 Juin 1770.

JAI beaucoup de choſes à vous écrire ſur cette Ville ; nous y goûtons chaque jour de nouveaux plaiſirs & nous la quitterons avec bien du regret. Nos lettres de recommandation nous ont procuré de très-agréables connoiſſances, & on nous comble de politeſſe. Mais j'entreprendrai de vous donner d'abord quelque idée de la Ville & je vous parlerai enſuite des habitans. C'eſt une des plus régulières que j'aie vues, & elle eſt bâtie ſur un plan que toutes les grandes Villes devroient ſuivre. Les deux rues principales s'entrecoupent exactement au centre de la Cité où

elles forment une jolie place régulière, appellée l'*Ottanpla*, ornée de très-beaux bâtimens uniformes. Du milieu de cette place, on découvre toutes les rues & les quatre grandes portes de la Ville qui les terminent; la ſymmétrie de cet enſemble produit un effet charmant. Dans un mois d'ici, elles doivent toutes être magnifiquement illuminées & elles formeront ſûrement alors le plus beau coup d'œil du monde. La Ville n'a pas plus d'un mille de diamètre, & les quatre portes ſont éloignées chacune d'environ un demi-mille; ce ſont de très-bons morceaux d'architecture richement décorés; & en particulier la *Porta-Nova* & la *Porta-Felice*, leſquelles terminent la rue appellée *le Corſo*, qui ſe prolonge au Sud-Oueſt & au Nord-Eſt. Les rues plus petites ſont ordinairement parallèles aux grandes; de ſorte qu'après quelques momens de marche, on eſt toujours ſûr d'arriver a

une des rues principales. La *Porta-Felice*, qui eſt la plus belle, débouche dans le *Marino*, promenade délicieuſe qui fait un des grands plaiſirs de la Nobleſſe de Palerme. Il eſt borné d'un côté par la muraille de la Ville, & de l'autre par la mer, d'où il vient toujours une briſe agréable à cette ſaiſon brûlante. On a érigé depuis peu au centre du Marino, une eſpèce de temple, où va ſe placer une orcheſtre de Muſiciens pendant les mois d'été; & comme on eſt obligé alors de changer la nuit en jour, le concert ne commence que quand minuit ſonne; ce qui eſt le ſignal de la ſymphonie. La promenade eſt remplie de voitures & de gens à pied; & afin de mieux favoriſer les intrigues amoureuſes, il eſt expreſſément défendu à qui que ce ſoit de porter de la lumière. Tous les flambeaux s'éteignent à la *Porta-Felice*, où les domeſtiques attendent le retour de leurs Maîtres; & toute l'aſſemblée

reſte une heure ou deux dans les ténèbres, à moins que les chaſtes cornes de la lune, s'y gliſſant par intervalle, ne viennent les diſſiper. Le concert finit ſur les deux heures du matin; & alors chaque mari va retrouver ſa femme chez lui. Cette inſtitution eſt admirable & ne produit jamais de ſcandale; un époux ne refuſe point à ſa moitié la permiſſion d'aller au Marino; & les Dames, de leur côté, ſont ſi circonſpectes, qu'elles prennent très-ſouvent des maſques.

LES *Converſazioni*, dont il y a un grand nombre tous les ſoirs, tiennent le premier rang parmi leurs autres amuſemens. Il y en a une générale, entretenue par une ſouſcription de la Nobleſſe; elle commence chaque jour au coucher du ſoleil, & dure juſqu'à minuit, quand le Marino commence. Cette aſſemblée mérite mieux le nom de *converſation* qu'aucune de celles que

j'ai vues. On y vient réellement pour converſer, au lieu qu'on va dans celles d'Italie pour jouer aux cartes & prendre des glaces. Celle-ci occupe pluſieurs appartemens tous éclairés par des bougies & qu'on a ſoin d'entretenir frais ; & c'eſt réellement une inſtitution très-ſage & très-agréable. On trouve d'ailleurs beaucoup de *converſations* particulières ; & ce qui vous ſurprendra fort, elles ſe tiennent toujours dans la chambre des femmes en couche. Dans cet heureux climat, l'accouchement eſt regardé comme une partie de plaiſir. Nous n'avons appris cette circonſtance qu'hier. Le duc de Verdura, qui nous fait les honneurs de la Ville avec beaucoup d'attention & de politeſſe, vint nous avertir que nous avions à rendre une viſite indiſpenſable. » La princeſſe Paterno, dit-il, » eſt accouchée hier au ſoir ; & vous » devez aller lui préſenter vos reſpects » aujourd'hui «. Je crus d'abord qu'il

badinoit ; mais il m'aſſura qu'il parloit ſérieuſement, & que nous commettrions une grande impoliteſſe, ſi nous négligions de remplir ce devoir de ſociété. Nous n'y avons pas manqué, & nous avons trouvé la Princeſſe aſſiſe ſur ſon lit dans un deshabillé élégant, & environnée d'un grand nombre de ſes amis. Elle parloit comme à l'ordinaire & ne paroiſſoit point incommodée. Cette *converſation* ſe réitère tous les ſoirs pendant la convaleſcence qui dure communément onze ou douze jours. Cet uſage eſt univerſel ; & comme les femmes ſont ici très-prolifiques, il y a ſouvent trois ou quatre de ces aſſemblées dans le même tems ; peut-être que le Marino ne contribue pas peu à les multiplier.

LES Dames de Sicile ſe marient à treize ou quatorze ans, & elles ſont ſouvent grand-meres avant d'en avoir trente. Le comte Statela nous a préſentés

ſentés il y a peu de jours à la Princeſſe Partana ſa couſine, qui, à ce qu'il nous avoit dit, a pluſieurs enfans, & entr'autres une jolie fille de quinze ans. Nous parlâmes une demi-heure à la Princeſſe, très-perſuadés que c'étoit ſa fille ; & nous ne fûmes détrompés que lorſque la jeune perſonne entra, & même alors il étoit difficile de dire qui des deux étoit la plus jeune & la plus belle. Cette Dame a eu douze enfans, & elle conſerve toujours la fleur de la jeuneſſe. Elle m'a aſſuré que jamais elle n'a joui d'une ſanté plus parfaite que lorſqu'elle étoit en couche ; que pendant la groſſeſſe, elle eſt ſouvent indiſpoſée, mais que dès l'inſtant où elle a mis ſon enfant au monde, elle ſe trouve entièrement guérie & plus en état que jamais de jouir de la compagnie de ſes amis. Je lui témoignai l'étonnement que me cauſoit ce ſingulier effet du climat & l'heureuſe

conſtitution des femmes en Sicile ; mais elle fut bien plus ſurpriſe elle-même, lorſque je lui dis que pluſieurs de nos jolies femmes mouroient en couche, & que les accouchemens heureux étoient toujours accompagnés de douleurs cruelles. Elle déplora le ſort de nos Dames & remercia le ciel d'être née en Sicile.

JE laiſſe aux Naturaliſtes le ſoin d'expliquer ce phénomène ; mais cette faveur eſt sûrement une des premières dont jouit ce climat, qui n'eſt plus ſujet à la malédiction portée contre notre mere Eve. Je ne ſais pas comment les femmes ont ici mérité cette abſolution ; car elles deſcendent d'Eve auſſi directement que les nôtres, & elles conſervent pour le fruit défendu un appétit auſſi vif que par-tout ailleurs. Il eſt un peu dur que cet anathême ſe faſſe ſentir davantage en Suiſſe & en Angleterre, où les femmes ſont les plus

chaſtes de l'Europe. C'eſt probablement le climat qui produit ces effets. Dans les pays froids, & ſur-tout dans les pays de montagnes, les accouchemens ſont difficiles & dangereux, parce que l'air y durcit & reſſerre les fibres; ils ſe font plus aiſément dans les contrées chaudes & baſſes, où la température de l'air amollit & relâche toute l'organiſation du corps. En quelques endroits de la Suiſſe, & entr'autres ſur les Alpes, la moitié des femmes meurent en couche; pluſieurs deſcendent dans les pays bas quelques ſemaines avant d'accoucher, & au tems de la criſe, elles ſe trouvent ſoulagées. On conçoit aiſément quel changement doit produire ſur toute la machine une colonne d'air de deux ou trois mille pieds de plus qu'à l'ordinaire, qui vient la comprimer; & ſi le mouvement des muſcles ſe fait par la preſſion de l'atmoſphère, comme quelques Auteurs l'ont prétendu, com-

bien ce nouveau poids doit-il ajouter à leur action ! Cependant ſi cette ſuppoſition eſt vraie, notre force auroit dû diminuer d'un tiers ſur le ſommet de l Etna, puiſque nous avions traverſé un tiers de la région de l'air ; mais nous ne nous ſommes pas trouvés dans ce cas. J'ai ſouvent penſé que les Médecins ne font pas aſſez d'attention à ces réflexions bien ſimples, & que des hommes habiles pourroient en tirer un grand parti pour guérir plusieurs maladies ; ils envoient leurs valétudinaires à tel degré de latitude ſans s'embarraſſer jamais du degré de hauteur où ſe trouve ce lieu par rapport à l'atmoſphère : ainſi ils ordonnent aux perſonnes attaquées des mêmes maladies, d'aller à Aix & à Marſeille, quoique l'air de ces deux Villes ſoit eſſentiellement différent. Marſeille eſt au niveau de la mer, & Aix, ainſi que je l'ai meſuré moi-même, eſt à près de 60 pieds au-deſſus de ſa ſur-

face. Je ſuis perſuadé qu'un habile Médecin pourroit faire de grandes découvertes dans un pays comme la Suiſſe & ſur une montagne pareille à l'Etna, où il eſt aiſé en tout tems de décharger le corps humain d'un poids de pluſieurs milliers de livres. Ces découvertes ne ſe borneroient pas même à changer la quantité d'air qui comprime la machine ; on pourroit varier encore la qualité de celui que nous reſpirons ; ſur le côté de l'Etna & ſur une très-haute montagne, il y en a un plus-grand nombre d'eſpèces diverſes, que dans un eſpace de 50 degrés de latitude. Pardonnez-moi cette digreſſion ; la ſeule excuſe que je puiſſe vous faire, eſt de promettre que mes Lettres n'en contiendront plus de ſemblable.

# LETTRE XXIII.

*Le Viceroi ; ſa Table. Nobleſſe ; Tempérance de la Nobleſſe. Galanterie ; jeunes Femmes ; leur Education.*

A Palerme, le 26 Juin 1770.

NOTRE attachement pour Palerme s'accroît de jour en jour, & nous voyons approcher avec regret le tems où nous ſerons obligés de le quitter. Nous y connoiſſons pluſieurs perſonnes d'un caractère aimable & ſenſible. Les Siciliens paroiſſent être francs & ſincères, & leur politeſſe ne conſiſte pas en ſimagrées & en charlatanerie, comme celle de quelques Nations du Continent. Le Viceroi eſt le modèle de l'hoſpitalité, & le reſte des Nobles imite ſon exemple. C'eſt un homme de mérite ; & je crois qu'il eſt auſſi aimé & auſſi eſtimé que peut l'être le

Viceroi d'un Monarque abſolu. Il a voyagé en Angleterre dans ſa jeuneſſe, & il aime toujours paſſionnément pluſieurs de nos Auteurs qu'il connoît à merveille; il parle aſſez bien notre Langue & il encourage ſes ſujets à l'apprendre. Il eſt par rapport à la Cour de Naples, ce qu'eſt le Lord-Lieutenant d'Irlande, relativement à celle d'Angleterre, avec cette différence qu'il eſt abſolu comme ſon Maître, & qu'il tient ſon Parlement (car il en a un) dans la plus parfaite dépendance. Les Patriotes, dont le corps eſt très-nombreux, n'ont jamais pu rien gagner ni obtenir une place ou une penſion pour ceux de leurs amis qui ſont dans le beſoin. Si le Lord Townshend avoit le pouvoir du Marquis de Fogliano, je crois que vos querelles d'Irlande dont nous entendons parler juſqu'ici, ſeroient bientôt terminées. Malgré ſa grande autorité, il eſt extrêmement affable & très-fa-

milier, & il rend ſa maiſon agréable à tout le monde. Nous allons fort ſouvent dans ſes aſſemblées & nous avons dîné pluſieurs fois avec lui; ſa table eſt ſervie d'une manière élégante & magnifique; elle eſt plus brillante que celle du Roi de Naples qui mange ſur de la vaiſſelle qui a plus de 300 ans & qui eſt noire & rouillée. Un jour que nous étions à ſon grand-couvert, j'ai entendu quelqu'un qui demandoit ſi on ne l'avoit pas tirée des ruines d'Herculanum. Celle du Viceroi eſt très-belle & le reſte du feſtin y répond; mais nous n'avons encore rien vu qui ſoit comparable au luxe du repas que nous fîmes à Agrigente dans le grenier. La cuiſine Sicilienne eſt un mêlange de l'Eſpagnole & de la Françoiſe; & l'ail garde toujours ſon rang & ſa dignité au centre de la table, environné d'un cortège nombreux de fricaſſées, de fricandeaux, de ragoûts, de *pets-de-loup*, comme un grave Eſ-

pagnol au milieu de quelques petits Marquis ſémillans. Les repas des autres Nobles chez qui nous avons eu occaſion de manger, ſont auſſi très-ſomptueux en deſſerts & en glaces; on y en trouve un beaucoup plus grand nombre que je n'en ai jamais vu en aucun autre pays. Ils ſont extrêmement tempérés ſur l'article du vin. Nous leur avons appris à boire à la ſanté des Dames & à trinquer avec leurs ennemis; cette pratique ſociale les animoit ſi fort qu'ils buvoient plus qu'à l'ordinaire, & ils nous ont ſouvent reproché de les avoir enyvrés. Ils ont beaucoup de frugalité dans leurs repas journaliers; & d'après la ſobriété que nous avons remarquée dans cette Ville, nous ſommes perſuadés de plus en plus que la ſituation élevée d'Agrigente eſt une des principales cauſes de l'yvrognerie de ſes habitans.

LES Siciliens ont toujours paſſé pour être très-amoureux, & ce n'eſt pas ſans raiſon. Tout le peuple ſe pique de poëſie; les payſans eux-mêmes compoſent des vers, & un homme fait mal ſa cour à ſa maîtreſſe, quand il n'eſt pas en état de célébrer ſes louanges. On croit communément que la Poéſie paſtorale a pris naiſſance dans cette Iſle; & Théocrite qu'on ne ceſſe de copier, eſt le modèle de cette partie de la littérature. En Muſique, ainſi qu'en Poéſie, les petites pièces amoureuſes ſont ordinairement appellées *Siciliane*: les amans ont coutume d'en jouer tous les ſoirs ſous les fenêtres de leurs maitreſſes, pour exprimer la délicateſſe de leur paſſion; mais les ſérénades ne ſont plus à-préſent ſi à la mode que lorſqu'ils avoient des liaiſons intimes avec l'Eſpagne. Un de leurs Auteurs dit qu'alors un homme ne paſſoit pas pour galant, s'il n'avoit

pas gagné un rhume, & qu'il étoit ſûr de ne pas voir couronner ſon amour, s'il ne faiſoit pas ſes déclarations d'une voix rauque. Les Dames ne ſont pas maintenant ſi rigides; elles daignent quelquefois écouter un homme qui leur parle d'un ton clair, & elles n'exigent plus ces exploits prodigieux de chevalerie qui étoient jadis néceſſaires pour en triompher. L'attaque d'un taureau furieux, ou d'un farouche ſanglier, étoit le plus beau compliment qu'un amant pût adreſſer à ſa maitreſſe; & en tuant ces animaux, il amolliſſoit plus le cœur de ſa belle, que par tous les ſoupirs amoureux qu'il auroit pu pouſſer. Un de leurs Poëtes a tourné ces uſages en ridicule d'une manière comique. Il dit que la petite flèche d'or de Cupidon eſt changée en une lance maſſive qui perce le tendre cœur de la Dame en même-tems que la peau dure du taureau. Ces coutumes gothiques ne règnent

plus qu'en Eſpagne ; & les aimables Siciliens ont repris leur antique douceur. A vous dire le vrai, la galanterie eſt à-peu-près ici ſur le même pied qu'en Italie ; les ſigisbés ſont très-communs, quoiqu'ils n'y ſoient pas auſſi nombreux que ſur le Continent. L'infidélité conjugale ne paſſe plus pour un péché mortel ; & les confeſſeurs trouvent des méthodes aiſées & aſſez plaiſantes pour les faire expier. Les maris ſont contens ; & comme les bons Généraux, ils ſe conſolent de la perte d'une place par la priſe d'une autre. Cependant la licence des femmes n'eſt pas portée auſſi loin qu'en Italie. Nous avons vu des familles heureuſes, des maris & des femmes qui s'aimoient véritablement & qui prenoient plaiſir à s'occuper mutuellement de l'éducation de leurs enfans. Je pourrois en citer beaucoup ; tels que le duc de Verdura, le prince Partana, le comte Buſumi & pluſieurs

autres qui vivent dans l'union la plus intime. Il eſt rare de voir ce ſpectacle ſur le Continent; mais la manière dont on élève ici les jeunes perſonnes paroît plus propre à faire des mariages heureux, que celle qu'on ſuit en France & en Italie. Les demoiſelles ne ſont point enfermées dans un couvent juſqu'au jour de leurs nôces; elles vivent la plupart chez leur mere, où elles reçoivent leur éducation, & elles ſont tous les jours en ſociété avec leurs amis & leurs parens. Par ce que j'ai pu voir, je crois qu'on leur accorde autant de liberté que parmi nous. Nous appercevons ſouvent dans les grandes aſſemblées, une cotterie de jeunes-gens des deux ſexes, retirée dans un coin & s'amuſant à des jeux, ſans que les meres en conçoivent la moindre inquiétude; nous nous mêlons quelquefois dans leurs petites parties & nous les trouvons

extrêmement amuſantes. En général, ils ſont vifs & animés, & ils ont un certain nombre de jeux d'eſprit, qui dans tous les pays, me paroiſſent prouver que les jeunes perſonnes des deux ſexes ſe voient très-familièrement. Tous ces amuſemens ſont inſipides, s'ils ne ſont pas aſſaiſonnés d'un peu de cet agent ſubtil & inviſible qui rend tout plus intéreſſant dans une ſociété compoſée de perſonnes des deux ſexes. Je n'ai jamais vu aucun de ces jeux en Italie, en Eſpagne & en Portugal; j'en ai apperçu rarement en France: mais il y en a un nombre infini en Suiſſe, où l'on jouit de toute la liberté & de toute la familiarité poſſibles.

# LETTRE XXIV.

*Bagaria ; Palais du Prince Palagonia.*

A Palerme, le 28 Juin 1770.

Il y a deux petits cantons, l'un à l'Eſt, & l'autre à l'Oueſt de Palerme, où les principaux Nobles ont leurs maiſons de campagne. Nous les avons viſités tous les deux & nous y avons trouvé pluſieurs jolis châteaux. Le premier eſt appellé *la Bagaria*, & le ſecond *Il colle*. Nous revenons de *la Bagaria*, & je me hâte de vous informer des choſes ridicules que nous y avons vues ; mais peut-être ne m'en remercirez-vous pas.

Le palais du Prince de*** eſt, je crois, le plus beau & le plus magnifique de tous ; mais il eſt bien

loin d'être le plus extraordinaire. Si j'en faiſois la deſcription, je vous parlerois de choſes communes à tous les autres pays ; & je ne vous entretiendrai que d'un autre château qui, ſur tout le globe, eſt aſſurément le ſeul de ſon eſpèce. Il appartient au prince de Palagonia, homme d'une fortune immenſe, qui a paſſé toute ſa vie à enfanter des monſtres & des chimères infiniment plus ridicules & plus bizarres que tous ceux qui ſont jamais ſortis de l'imagination des Romanciers ou des Auteurs qui ont compoſé les aventures des Chevaliers errans.

LA multitude prodigieuſe de ſtatues qui environnent ſa maiſon, ſemblent être de loin une petite armée rangée en bataille pour ſa défenſe ; mais lorſqu'on en approche & qu'on voit la figure de chacune, on croit être tranſporté dans un pays d'illuſion & d'enchantement. Parmi ce grouppe immenſe,

immenſe, il n'y a pas une ſeule pièce qui repréſente un objet exiſtant dans la nature ; & l'on n'eſt pas moins étonné du déſordre de l'imagination folle qui en inventa la forme, que de ſa fécondité merveilleuſe. Je ferois un volume, ſi je vous décrivois en entier cette ſcène d'extravagance. Il a mis des têtes d'hommes ſur le corps de différens animaux, & des têtes de toute ſorte d'animaux ſur des corps humains. Quelquefois il a fait une ſeule figure de cinq ou ſix animaux qui n'ont point de modèle dans la nature. On voit une tête de lion ſur le col d'une oie, avec le corps d'un lézard, les jambes d'une chèvre & la queue d'un renard ; ſur le dos de ce monſtre il en place un autre encore plus hideux, qui a cinq ou ſix têtes & un grand nombre de cornes. Il a raſſemblé toutes les cornes du monde ; & ſon grand plaiſir eſt de les voir toutes élevées ſur la même tête. Sa femme eſt prête d'ac-

coucher ; & pluſieurs perſonnes de Palerme nous ont aſſuré qu'il deſire ſincérement qu'elle mette au jour un monſtre. Sa folie eſt d'une étrange ſorte, & il eſt ſurprenant qu'il ne ſoit pas enfermé depuis quelques années ; mais il eſt très-doux ; & en ſatisfaiſant ſes caprices inſenſés, il ne trouble qui que ce ſoit. Il donne, au contraire, du pain à un grand nombre de ſtatuaires & autres ouvriers qu'il récompenſe ſuivant que leur imagination ſe rapproche plus ou moins de la ſienne, c'eſt-à-dire, ſuivant qu'ils produiſent des monſtres plus ou moins affreux. Il ſeroit ennuyeux & fatigant de vous détailler en particulier toutes ces abſurdités. Les ſtatues qui embelliſſent ou plutôt qui défigurent la grande avenue & bordent la cour du palais, montent déja à 600 : on peut cependant dire avec vérité qu'il n'a point transgreſſé le ſecond commandement du décalogue ; car il n'y a pas une de ces

ſtatues qui reſſemble aux objets qu'on voit dans les cieux, ſur la terre & ſous les eaux. Son pere étoit un homme d'eſprit ; & les décorations qu'il avoit faites étoient d'un très-bon goût. Le fils les a miſes en pièces pour faire place à ces nouveaux chef-d'œuvres, & elles ſont toutes entaſſées dans un coin.

LE dedans de ce château enchanté répond exactement au dehors : on retrouve par-tout la folie & la bizarrerie du Maître ; & de quelque côté qu'on ſe tourne, on apperçoit des figures originales. Quelques-uns des appartemens ſont très-vaſtes & magnifiques : on y voit des plafonds en grandes voûtes, qui au lieu de plâtre ou de ſtuc, ſont entièrement recouverts de larges miroirs joints enſemble très-exactement. Chacun de ces miroirs faiſant un petit angle avec ſon voiſin, ils produiſent l'effet d'un multiplliandre ; de ſorte que ſi trois ou

quatre perſonnes ſe promènent au-deſſous, il paroît toujours y en avoir trois ou quatre cents qui marchent dans la voûte. Toutes les portes ſont auſſi couvertes de petits morceaux de glaces taillées ſur les formes les plus ridicules & entremêlées d'une grande quantité de cryſtaux & de verres de différentes couleurs. Les chambranles, les fenêtres & les encoignures ſont garnis de pyramides & de colonnes; de teyères, chandeliers, coupes, taſſes, ſaucières, cimentés enſemble. L'une de ces colonnes a pour baſe un grand pot de chambre de porcelaine, & un cercle de jolis petits pots de fleurs pour ſon chapiteau. Le fût, qui a plus de quatre pieds de long, eſt compoſé entièrement de cafetières de différentes grandeurs, & qui diminuent par degrés depuis la baſe juſqu'au chapiteau. Vous ne pouvez pas imaginer quelle eſt la quantité de porcelaine qu'on a employée pour former ces

colonnes : il n'y en a pas moins de quarante faites de cette manière & ſur cet étrange modèle.

LA plupart des chambres ſont parées de tables de marbre de différentes couleurs, qui reſſemblent à autant de tombeaux. Quelques-unes ſont richement ornées de lapis-lazuli, de porphyre & d'autres pierres précieuſes; leur beau poli eſt maintenant paſſé, & elles reſſemblent à du marbre ordinaire. En place de ces jolies tables, il en a mis en quelques endroits d'autres de ſa propre invention, qui ne ſont pas ſans mérite. Ce ſont de très-belles écailles de tortues mêlées avec de la nacre de perle, de l'yvoire & divers métaux.

LES fenêtres de ce château de Fée ſont compoſées d'un grand nombre de verres de toute ſorte de couleurs, de bleu, de rouge, de verd, de jaune,

de pourpre & de violet, mêlés ſans ordre & ſans régularité ; de façon que pour voir le ciel & la terre ſous la couleur qu'on deſire, il n'y a qu'à les regarder à travers le panneau correſpondant de la fenêtre.

L'HORLOGE eſt enfermée dans le corps d'une ſtatue, les yeux de la figure ſe meuvent avec le pendule, & elles montrent alternativement le blanc & le noir ; ce qui produit un effet hideux.

LA chambre à coucher & le cabinet de toilette reſſemblent à deux appartemens de l'arche de Noë ; le Prince y a placé toutes ſortes d'animaux, même les plus vils : des crapauds, des grenouilles, des ſerpens, des lézards, des ſcorpions, tous travaillés en marbre de différentes couleurs. Il y a auſſi pluſieurs buſtes qui ne ſont pas moins ſingulièrement imaginés. Quelques-

uns ont un très-beau profil d'un côté, & de l'autre, ce n'eſt qu'un ſquelette. Ici, vous voyez une nourrice qui tient dans ſes bras une figure dont le dos eſt exactement celui d'un enfant, & qui a le viſage ridé d'une vieille femme de quatre-vingt-dix ans.

ON peut s'amuſer pendant quelques momens de ces folies; mais on eſt bientôt pénétré d'indignation & de mépris contre le propriétaire & l'inventeur de tant de monſtres. J'avoue que j'en ai bientôt été fatigué, quoiqu'il y eut des objets ſi bizarrement conçus, que le cynique le plus rigide pardonneroit bien d'en rire un peu.

LES buſtes de famille ſont très-beaux; ils ont été exécutés d'après quelques anciens portraits, & ils forment une ſuite reſpectable. Il les a habillés de la tête aux pieds de nou-

veaux habits de marbre élégant ; ce qui produit l'effet le plus ridicule que vous puiſſiez imaginer. Leurs ſouliers ſont tous de marbre noir ; les bas ſont ordinairement en rouge ; les habits ſont de diverſes couleurs, bleus, verds, &c. avec un riche galon de jaune antique. Les perruques des hommes & les coëffures des femmes ſont de marbre blanc, ainſi que leurs chemiſes qui ont de grandes manchettes flottantes d'albâtre. Les murs de la maiſon ſont couverts de pluſieurs jolis bas-reliefs de marbre blanc d'un bon goût ; comme il n'a pas pu les enlever ni les altérer, il n'a fait qu'y ajouter d'immenſes cadres : chaque cadre conſiſte en quatre larges tables de marbre.

L'INVENTEUR & le propriétaire de cette collection curieuſe eſt un petit homme maigre que la biſe fait friſſonner, & qui paroît craindre toutes les perſonnes qui lui parlent ; mais ce qui

me ſurprit beaucoup, je l'entendis raiſonner aſſez bien ſur pluſieurs articles. C'eſt un des plus riches habitans de l'Iſle ; & on croit que ſes monſtres & ſes chimères ne lui ont pas coûté moins de 460000 livres tournois. Il auroit pu faire preuve de folie à meilleur marché. Cependant il nourrit beaucoup de pauvres gens qu'il traite en bon Maître.

SON hôtel de Palerme eſt à-peu-près dans le même goût que ſa maiſon de campagne ; ſes voitures ſont couvertes de grandes plaques d'airain ; de façon qu'elles ſont, je crois, à l'épreuve des coups de fuſil.

LE Gouvernement a penſé ſérieuſement à abolir ce régiment de monſtres qu'il a placés autour de ſon château ;. mais comme ce pauvre viſionnaire eſt humain & qu'il ne fait de

mal à perſonne, on n'a pas encore exécuté ce projet qui sûrement le réduiroit au tombeau. On dit que ce ſpectacle a été pernicieux à pluſieurs femmes groſſes, & que quelques-unes ſont accouchées de monſtres vivans. Les femmes ſe plaignent de ne pouvoir plus ſe promener au *Bagaria*, ſans que des figures hideuſes ne viennent troubler leur imagination quelque tems après; & leurs maris, de leur côté, ne ſont pas contens du grand nombre de cornes qu'on y voit. Adieu; je vous écrirai par le premier courier, parce que cette Capitale me fournit beaucoup de choſes intéreſſantes à vous mander.

# LETTRE XXV.

*Vent de Siroc ; Couvent de Capucins ; leur Caveau ; Manière d'y conſerver les morts ; Adreſſe d'un valet Sicilien.*

A Palerme, le 30 Juin 1770.

Ce qu'on dit ici du vent de Siroc ou de Sud-Eſt, eſt vraiment étonnant. Le thermomètre eſt à 79 degrés, & nous nous plaignons aujourd'hui de la chaleur ; mais on nous a aſſuré que ſi nous reſtions dans ce pays juſqu'à la fin du mois prochain, nous regarderions alors comme très-rafraîchiſſant & très-agréable, ce tems que nous ne pouvons ſupporter ; & que ſi nous avions une fois ſenti l'ardeur du Siroc, tous les autres tems nous paroîtroient modérés. Je demandai à quel degré le thermomètre montoit ordinairement pendant qu'il règne ;

mais je fus fort ſurpris d'apprendre qu'il n'y a pas ici un ſeul de ces inſtrumens : nos amis perſiſtèrent à nous dire que ſa chaleur étoit incroyable, & que ceux qui avoient demeuré pluſieurs années en Eſpagne & à Malthe, n'en avoient jamais éprouvé d'auſſi incommode. On n'a pas encore expliqué pourquoi ce vent eſt plus chaud à Palerme que dans toutes les autres parties de la Sicile. On a écrit pluſieurs Traités ſur cette matière ſingulière ; & il n'y en a aucun de ſatisfaiſant. Comme nous ſéjournerons encore long-tems ici, il eſt poſſible que nous trouvions une occaſion favorable de vous en faire une deſcription.

LES habitans de Palerme ont commencé il y a quelques ſemaines à faire des préparatifs pour la fête de ſainte Roſalie ; & nos amis nous engagent à ne pas les quitter avant qu'elle ſoit finie ; mais nous craignons que ce

projet ne ſoit impraticable. La ſaiſon chaude s'approche ; & l'époque que nous avions fixée pour notre retour à Naples, eſt déja paſſée. Il eſt vrai que Naples ne vaut pas la Sicile ; & ſans les compatriotes que nous y avons laiſſés, nous ferions un ſéjour plus long dans cette Iſle. Quoique la ſociété ſoit ici meilleure que celle de Naples, cependant il y a dans le caractère, l'eſprit & l'amitié de nos Anglois, une certaine confiance, un je ne ſais quoi que je n'ai jamais trouvé ſur le Continent, ſi l'on en excepte la Suiſſe. Vous traiterez cette aſſertion de préjugé ou de ce qu'il vous plaira ; mais je crois que le fait eſt vrai. Ce ſentiment qui fait le charme de la ſociété & qui peut ſeul la rendre ſupportable, eſt cauſé par quelque choſe d'analogue & de ſympathique dans nos manières de voir & de ſentir, ainſi que deux inſtrumens qui ſont à l'uniſſon, éprouvent les mêmes vibrations, lorſqu'on les tou-

che l'un ou l'autre. La ſociété eſt un concert ; ſi les inſtrumens ne ſont pas d'accord, il n'y aura jamais d'harmonie ; & pour continuer la métaphore, cette harmonie doit être relevée & ſoutenue par des diſſonances ; mais lorſque les diſſonances prédominent, ce qui arrive ſouvent entre la trempe d'ame d'un Anglois & d'un Italien, la muſique eſt aſſurément très-mauvaiſe. Avec combien de plaiſir nous paſſerions l'hiver en Sicile, ſi nous avions quelques perſonnes de notre ſociété particulière ! mais nous regrettons ſouvent les familles de M. Hamilton & de M. Walter, & nous deſirons de regagner le Continent. C'eſt ſur-tout à M. Hamilton que nous ſommes redevables des agrémens dont nous jouiſſons ici ; nous ne pouvions être mieux introduits que par ſes lettres de recommandation, & nous voyons par le zèle & la cordialité avec leſquels on les reçoit toujours, qu'on

à plus encore d'attachement & d'affection pour l'homme que de déférence & de reſpect pour le Miniſtre.

NOUS ſommes allés voir ce matin un célèbre couvent de Capucins qui eſt à environ un mille hors de la Ville; il ne s'y trouve rien de bien remarquable, ſi ce n'eſt un caveau très-curieux. C'eſt un vaſte appartement ſouterrein, partagé en larges galleries commodes, dans les murailles deſquelles on a fabriqué de chaque côté un grand nombre de niches, comme ſi on les avoit deſtinées à y raſſembler des ſtatues. Elles ſont toutes remplies de corps morts, dreſſés ſur leurs jambes & attachés par le dos à l'intérieur de la niche. Il y en a environ trois cents; ils ſont revêtus des habits qu'ils portoient ordinairement, & ils forment une aſſemblée très-vénérable. La peau & les muſcles préparés d'une certaine manière, ſont devenus auſſi ſecs &

auſſi durs qu'un morceau de *ſtock-fish*; & quoique pluſieurs y ſoient placés depuis plus de 250 ans, cependant il n'y a point encore de ſquelettes. Les muſcles paroiſſent ſeulement un peu plus retirés que dans d'autres, probablement parce que ces perſonnes étoient plus exténuées lors de leur mort.

LES habitans de Palerme viennent rendre ici des viſites journalières à leurs amis défunts, & ils rappellent avec un mêlange de plaiſir & de douleur, les incidens de leur vie paſſée. Ils s'y familiariſent avec la mort & ils examinent d'avance la ſociété qu'ils voudroient avoir dans l'autre monde. Il eſt très-commun de les voir choiſir leur niche & eſſayer ſi leur corps peut y entrer, afin qu'il n'y ait point de changement à faire lorſqu'ils en auront beſoin; & quelquefois par manière de pénitence volontaire, ils s'accoutument à s'y tenir

nir debout pendant quelques heures.

LES cadavres des Princes & des Nobles de diſtinction ſont dépoſés dans de très-belles caiſſes dont quelques-unes ſont richement décorées ; elles ne ſont point conſtruites comme nos bières ; mais leur largeur eſt pourtant la même, & elles ont environ un pied & demi à deux pieds de profondeur. Les clefs ſont entre les mains des plus proches parens du mort, & toute la famille y vient quelquefois verſer des larmes ſur ſon tombeau.

JE ne ſais point ſi une telle manière de diſpoſer des morts n'eſt pas meilleure que la nôtre ; mais ces viſites peuvent fournir des leçons admirables d'humanité ; & je vous aſſure que ce ne ſont pas des objets auſſi hideux que vous l'imagineriez. On dit que les corps con-

ſervent, pluſieurs ſiècles après leur mort, la forme de viſage qu'ils avoient lorſqu'ils étoient en vie; & dès qu'on eſt revenu des premieres impreſſions que font naître ces figures, on ne regarde plus ce caveau que comme une vaſte gallerie de portraits originaux, faits après la mort, par le peintre le plus fidèle. Il faut convenir que les couleurs ſont un peu fanées & que le pinceau n'a pas été flatteur; mais il n'importe; c'eſt le pinceau de la vérité, & non celui d'un mercénaire qui ne veut que plaire & gagner de l'argent. Ces Catacombes pourroient procurer des avantages conſidérables à la ſociété; & ces orateurs muets pourroient faire à l'orgueil & à la vanité les ſermons les plus patéthiques. Lorſqu'un homme commence à s'enorgueillir & à prendre un air de fierté, on devroit l'envoyer ſur le champ converſer avec ſes amis de la gallerie; & ſi leurs argumens ne

changent pas ſa façon de penſer, il faudroit l'abandonner comme incorrigible.

ON nous montra à Bologne le ſquelette d'une célèbre beauté qui mourut dans un âge où elle excitoit l'admiration univerſelle. Afin d'expier ſa vanité, elle légua ſon cadavre comme un monument capable de corriger celle des autres. Se rappellant au lit de la mort les adorations qu'on avoit prodiguées à ſes charmes, & le changement fatal qu'ils alloient ſubir, elle ordonna que ſon corps ſeroit découpé & ſes os expoſés aux yeux de toutes les jeunes perſonnes qui ſeroient vaines de leur figure. Cependant ſi elle avoit été conſervée dans cette gallerie morale, la leçon auroit encore été plus frappante; car ces traits qui avoient excité ſon orgueil, ſubſiſteroient toujours, mais dépouillés de leur puiſſance & de leur beauté.

QUELQUES-UNS des Capucins couchent toutes les nuits dans ces galleries, & ils prétendent avoir des viſions & des révélations merveilleuſes auxquelles très-peu de perſonnes daignent ajouter foi.

AUCUNE femme morte ou vivante n'eſt jamais admiſe dans ce couvent; & cette interdiction eſt gravée en gros caractères ſur la porte. Les pauvres Capucins ont grand beſoin de toutes ces précautions; comme ils n'ont point d'occupation avec peu de reſſources dans leur eſprit, ils ſuccomberoient aiſément aux moindres tentations.

DÈS que nous eûmes quitté le couvent des Capucins, notre voiture ſe briſa. Nous étions encore fort éloignés de la Ville; & comme la promenade à pied eſt deshonorante à Palerme, ainſi qu'à Naples, nous manquâmes, par cet accident, de perdre l'honneur de notre

rang. Cependant Philippe, notre valet Sicilien, eut ſoin de faire tant de bruit dans les environs, que notre dignité n'en ſouffrit pas beaucoup. Il ſe tenoit à peu de diſtance devant nous, en peſtant & jurant tout le long du chemin, contre les maudites voitures pourries du pays. Il crioit à haute voix, qu'il n'y avoit rien de ſi infâme dans le monde, que de voir à Palerme, la Capitale de toute la Sicile, des *Signori* comme nous obligés de marcher à pied, & que la Ville ne ſe laveroit jamais de cette tache. Il demandoit à toutes les perſonnes qu'il rencontroit, ſi on ne pouvoit point avoir de carroſſe ou d'autre voiture pour de l'argent. A peine étions-nous arrivés au milieu de la rue, que pluſieurs gentilshommes de notre connoiſſance nous offrirent la leur; ils prenoient beaucoup de part à l'affront que nous avions eſſuyé, & ils étoient fort ſurpris de ce que nous n'avions pas mieux aimé

envoyer un domeſtique chercher une autre voiture & attendre ſon retour expoſés à la chaleur brûlante du ſoleil.

CE n'eſt pas la ſeule fois que l'eſprit fertile de Philippe nous a été utile en pareilles occaſions. Nous fûmes mécontens il y a quelques jours de notre cocher, & nous le renvoyâmes. Il ne nous en avoit pas encore procuré un autre, & malheureuſement nous avions promis d'aller à une grande aſſemblée. Que faire? Si nous avions encore marché à pied, nous aurions été deshonorés pour jamais. Cependant on ne pouvoit point trouver de voiture; & notre ancien cocher n'auroit pas voulu nous ſervir encore une nuit. Philippe étoit triſte & juroit; mais quand il vit que nous étions contraints de nous mettre en route ſur nos jambes, il ſe trouva dans un plus grand embarras; & je crois réellement que ſi nous avions

été découverts, il nous auroit quittés le lendemain. Son imagination chercha donc comment il pourroit conſerver l'honneur de ſon maître & ſa place. Il héſita d'abord à prendre le flambeau ; mais il ne voulut jamais l'allumer. » Quoi, dit-il, penſez-vous » que je m'intéreſſe aſſez peu à ce qui » vous regarde, pour vous expoſer, » dans l'état où vous êtes, aux yeux » de toute la Ville ? Non, non, Meſ- » ſieurs, ſi vous voulez vous desho- » norer, vous ne me forcerez pas » du moins à y contribuer. Souvenez- » vous que ſi l'on vous voit à pied, » perſonne ne croira que vous avez un » carroſſe, & aviſez-vous, après cela, de » fréquenter bonne compagnie. Je lui » répondis : fort bien, Philippe, faites » comme il vous plaira ; mais il faut » que nous allions à la converſation «. Il hauſſa les épaules, en diſant, » *Dia-* » *bolo, che faremo ! andiamo dunque*

» *Signori, andiamo* «. Il ſe mit à marcher, & nous le ſuivîmes.

PHILIPPE avoit étudié la Topographie de la Ville; il nous conduiſit à travers des paſſages peu fréquentés, & il évita ſoigneuſement la grande rue. Enfin nous arrivâmes à une petite entrée qui conduiſoit aux appartemens de l'aſſemblée & où les voitures s'arrêtent ordinairement. Nous nous gliſſâmes doucement à l'aide des ténèbres. Philippe ſautant dans une boutique, alluma ſon flambeau dans un inſtant; il revint devant nous, en criant, » *piazza per gli Signori forreſtieri* «; & à l'inſtant, tout le monde nous fit place. Dès que nous fûmes entrés dans les ſalles, il nous demanda à ſi haute voix à quelle heure reviendroit le carroſſe, que déconcertés par l'envie de rire & la ſupercherie à laquelle nous avions pris part, aucun

de nous n'eut la force de répondre. Philippe nous ſuivit & il répéta la queſtion ſi ſouvent, que nous fûmes obligés de lui dire, *à mezza notte.* A minuit, il vint nous avertir que le carroſſe étoit prêt. Nous étions curieux de voir comment il ſe tireroit de ce nouveau pas; car il étoit bien plus difficile de ſortir que d'entrer ſans être apperçu; mais ſon génie triompha de nouveau. Dès que nous fûmes dans le veſtibule, il courut à la porte & appella *Antonio* de toutes ſes forces. Antoine ne répondoit pas; & malheureuſement nous étions à côté d'un grand nombre de gentilshommes & de Dames qui s'en alloient en même-tems. Ils eurent l'honnêteté de nous inviter comme étrangers à monter les premiers en voiture, & ils refuſèrent abſolument de paſſer devant nous. Philippe étoit cruellement embarraſſé. Il courut tout de ſuite à la rue & revint tout hors d'haleine en maudiſſant An-

toine. » Ce coquin, dit-il, n'eſt ja-
» mais dans le rang, & vous de-
» vriez le renvoyer. Il prétend qu'il
» n'a pas pu faire avancer ſon carroſſe
» juſqu'à la porte, à cauſe du grand
» nombre de voitures, & il vous at-
» tend à cinquante pas au-deſſous. *Sue*
» *Excellenze* feront bien, ajouta-t-il,
» d'aller à pied juſques-là; autrement
» vous ſerez obligés d'attendre une
» demi-heure «. Nous prîmes congé de la compagnie & nous partîmes. Philippe marchoit devant nous avec ſon flambeau, juſqu'à ce qu'il eut preſque paſſé les voitures; & alors l'éteignant à terre, comme ſi cela lui fût arrivé par hazard, il entra dans une ruelle étroite & nous attendit. Quand nous l'eûmes joint, il nous dit à l'oreille de le ſuivre. Il nous reconduiſit par le même labyrinthe par lequel il nous avoit amenés, & il nous ſauva ainſi d'un opprobre éternel. Cependant il nous aſſura que déſormais

il ne ſe hazarderoit plus à perdre ſa place.

QUE penſez-vous d'une Nation où dominent des préjugés comme ceux-ci? Il en eſt à-peu-près ainſi dans toute l'Italie. Un noble Italien rougit de ſe ſervir de ſes jambes plus que de toute autre choſe; il croit que ſa dignité augmente par le repos de ſes membres, & qu'un homme ne peut point être reſpectable, s'il ne ſe fait pas bercer la moitié de ſa vie ſur un ſopha ou dans une voiture. En un mot on eſt obligé d'être indolent & efféminé pour ne pas être mépriſé & ridicule. Que peut-on attendre d'une pareille Nation? Ces peuples qui ſont confus de paroître hommes, feront-ils jamais de grandes choſes? J'avoue que je ne comprends pas comment cela eſt poſſible. Croirez-vous que de tous les hommes que j'ai vus en Italie, j'en ai trouvé à peine une demi-douzaine

qui euſſent eu aſſez de courage pour ſubjuguer ce vil & ignominieux préjugé. Le prince Campo-Franco qui vit en cette Ville, eſt fort au-deſſus de ces foibleſſes. C'eſt un homme ſenſé qui rit des folies de ſon pays & qui a pour l'opinion le mépris dont elle eſt digne. Il m'a dit, en parlant ſur cette matiere, » que penſeroient les anciens » Romains, ſi on leur permettoit de » jetter un coup d'œil ſur leurs deſ- » cendans ? J'aimerois à voir Caſſius » & Brutus paſſer un peu de tems » parmi nous. Combien on les hue- » roit comme des gens du vulgaire ! » Je ſuis ſûr qu'ils ſeroient fort preſ- » ſés de retourner dans le ſéjour des » ombres «.

ADIEU. Nous obſervons depuis quelques ſoirs une comète ; & parce que nous ſommes les premières perſonnes ici qui l'ayons apperçue, on nous regarde comme de très-ſavans

Aſtronomes. Je vous en parlerai plus au long dans la Lettre ſuivante. Nous avons quitté notre déteſtable auberge & nous avons fait nos derniers adieux à notre hôteſſe Françoiſe. Le comte Bushemi, jeune homme très-aimable, a bien voulu nous procurer ſur les bords de la mer, un logement qui eſt un des plus agréables & des plus frais de Palerme.

## LETTRE XXVI.

*Deſcription d'une Comète; Réflexions.*

A Palerme, le 2 Juillet 1770.

NOTRE comète ne paroît plus; nous l'obſervâmes le 24 pour la premiere fois : elle n'avoit point de queue; mais elle étoit environnée d'une lueur foible & mal terminée qui la faiſoit reſſembler à une étoile brillant à travers un léger nuage. Il eſt probable que cet

effet eſt cauſé par un atmoſphère qui eſt autour du corps de la comète ; ce qui occaſionne une réfraction dans les rayons de lumière & nous empêche de les recevoir auſſi diſtinctement que ceux qui viennent des corps qui n'ont point d'atmoſphère. Notre opinion ſe confirma de plus en plus, il y a deux jours, lorſque nous eûmes le bonheur d'appercevoir la comète à l'inſtant où elle paſſoit tout près d'une petite étoile fixe ; la lumière de l'étoile étoit conſidérablement obſcurcie, & nous y remarquâmes d'ailleurs un changement ſenſible de place, dès que ſes rayons tombèrent dans l'atmoſphère de la comète. La réfraction qu'ils avoient éprouvée, en étoit ſans doute la cauſe. Nous avons entrepris de tracer la ligne que décrivoit la comète dans ſa courſe ; mais comme nous n'avons pas pu trouver de globe céleſte, il n'a pas été poſſible de le faire avec quelque degré de préciſion. Elle avoit ſa di-

rection au Nord & elle marchoit d'une vîteſſe ſurprenante. Nous ne l'obſervâmes pas ſi exactement les deux ou trois premieres nuits qu'elle parut ; mais le 30, à cinq minutes après minuit, elle étoit à notre zénith : nous ſommes ici à 38 d. 10 m. de latitude & au 13 d. de longitude du méridien de Londres ; & hier, premier Juillet, elle paſſoit à huit heures quarante minutes, à environ 4 degrés à l'Eſt de l'étoile polaire ; de ſorte qu'en moins de vingt-quatre heures, elle a décrit dans le ciel un grand arc de plus de cinquante degrés ; ce qui ſuppoſe une vîteſſe inconcevable. En la ſuppoſant à la diſtance du ſoleil, elle feroit le tour de la terre en moins d'une ſemaine ; elle parcoureroit, par conſéquent, plus de ſoixante millions de milles par jour, vîteſſe que l'eſprit de l'homme ne peut comprendre. Comme elle continue à s'accroître, combien plus prodigieuſe doit-elle être encore, lorſque

la comète approche plus près du corps du ſoleil ! La nuit derniere, on la voyoit clairement changer de place dans l'eſpace de quelques minutes, ſur-tout lorſqu'elle paſſoit près de quelqu'une des étoiles fixes. Nous tâchâmes de découvrir ſi elle avoit une parallaxe qu'on pût obſerver ; mais l'étonnante rapidité de ſon mouvement nous en empêcha ; car quoiqu'elle ſe trouvât à l'horiſon près de quelques étoiles fixes, elle s'en éloignoit tellement vers le Nord, avant d'avoir atteint le méridien, que s'il y avoit quelque parallaxe, elle nous échappoit entièrement. Je deſire beaucoup de voir vos obſervations ſur cette comète & celles qui ont été faites en d'autres pays éloignés ; d'après ces réſultats, nous pourrons probablement connoître ſa diſtance de la terre. Je ſuis porté à croire qu'elle n'étoit pas fort grande, quoique nous n'ayons point obſervé de parallaxe, puiſqu'on s'appercevoit ſi aiſément

aiſément de ſon mouvement. Nous ne pûmes pas nous procurer des inſtrumens pour meſurer ſa diſtance apparente de quelques-unes des étoiles fixes ; de ſorte que les ſeules de nos obſervations dont on puiſſe tirer quelque profit, ſont celles du tems de ſon paſſage à l'étoile polaire dans la nuit dernière, & celle de la diſtance de cette étoile & du tems de ſon arrivée à notre zénith le 30 ; nous fîmes cette dernière obſervation en appliquant l'œil au bout d'un bâton droit, ſuſpendu perpendiculairement par un fil. La comète n'étoit pas exactement au point du zénith, mais à environ ſix ou ſept minutes au Nord, ſuivant ce que nous avons pu en juger. Il étoit alors préciſément minuit cinq minutes. Hier au ſoir, elle fut viſible preſque immédiatement après le coucher du ſoleil, long-tems avant que les étoiles fixes parûſſent. Elle eſt à-préſent plongée dans les

rayons du ſoleil, & elle s'eſt certainement fort approchée de ſon diſque. Si elle revient dans les régions viſibles, on la reverra probablement d'ici à quelques jours; mais j'avoue que je doute beaucoup de ce retour, ſi c'eſt réellement par la force attractive du ſoleil qu'elle eſt à-préſent emportée vers lui avec un vîteſſe ſi étonnante. C'eſt la troiſieme comète de cette eſpèce dont j'ai eu occaſion d'épier le retour, & je n'ai jamais eu le bonheur de les revoir après qu'elles ont eu dépaſſé le ſoleil. Celles qui ont un retour paroiſſent alors beaucoup plus lumineuſes qu'avant d'approcher de cet aſtre. L'aſtronomie des comètes eſt remplie de très-grandes difficultés, & même en apparence, de quelques abſurdités. Il eſt fort difficile de concevoir comment ces corps immenſes, attirés vers le ſoleil avec tant de vîteſſe qu'ils parcourent un million de

milles par heure, s'en éloignent avec la même vîteſſe & par la force du même mouvement produit par ſon attraction, dès qu'ils ſont preſque venus à le toucher. Je me ſouviens que la démonſtration de ce fait eſt très-ingénieuſe; mais je ſouhaite qu'il n'y entre point de ſophiſme. Sans doute dans les corps qui parcourent des courbes autour d'un centre fixe, le mouvement centrifuge augmente en proportion de l'accroiſſement du mouvement centripète; & il n'eſt pas aiſé de voir comment ce mouvement qui n'eſt produit que par le ſecond, le ſurmonte à la fin lors même qu'il a acquis ſa plus grande énergie. C'eſt le ſeul exemple que je connoiſſe, où l'effet augmente régulièrement avec la cauſe, & la ſurmonte lorſqu'elle agit avec le plus de vigueur. Par quelle puiſſance cette comète que le ſoleil attiroit d'une manière ſi rapide, s'en éloi-

gne-t-elle avec la même rapidité ? Nos Philoſophes diront peut-être que c'eſt par l'action même de cette attraction qui a produit une nouvelle puiſſance ſupérieure à elle-même, ſavoir la force centrifuge. On répondra ſans doute un jour à toutes ces objections ; & je ne m'aviſerai pas d'attaquer un ſyſtême auſſi glorieux que celui de l'attraction. On regarde comme démontrée la loi qui doit être ſuivie par les corps céleſtes qui décrivent des aires égaux dans des tems égaux ; & il ſemble par-là que les forces centripète & centrifuge ſe ſurmontent tour à tour.

CEPENDANT il eſt toujours difficile de concevoir que la gravité l'emporte ſur la force centrifuge, lors même que ſon action eſt plus petite, quand la comète eſt à ſa plus grande diſtance du ſoleil, & que la force centrifuge ſurmonte toujours la gravité,

alors que ſon action eſt la plus forte, c'eſt-à-dire, quand la comète eſt au point le plus proche du ſoleil.

UN obſervateur commun croira plutôt que le ſoleil, comme un corps électrique, après qu'il a une fois couvert les objets qu'il attiroit de ſes effluences ou de ſon atmoſphère, perd peu-à-peu ſon attraction, & enfin les repouſſe, & que la force d'attraction ſemblable à celle que nous obſervons dans l'électricité, ne reparoît pas avant que les effluences émanées du corps attirant ne ſoient diſſipées; alors l'attraction recommence, & ainſi alternativement. Il paroît un peu contraire à la raiſon de dire qu'un corps parcourant pluſieurs milliers de milles en s'éloignant d'un autre corps, ſoit toujours fortement attiré par celui ci, & que c'eſt même en vertu de cette attraction qu'il s'écarte. On pourroit demander ce

qu'il arriveroit de plus, ſi au contraire il étoit repouſſé.

SI le ſyſtême de l'électricité, de l'attraction & de la répulſion avoit été connu dans le dernier ſiècle, je ſuis perſuadé que le profond génie de Newton en auroit profité, & que peut-être il auroit expliqué d'une manière plus ſatisfaiſante quelques-uns des grands phénomènes de la nature. Suivant ce que je puis me rappeller, nous ne connoiſſons point de corps, qui poſſédant à un certain degré la force d'attraction, ne ſoit pas auſſi doué en certaines circonſtances de la puiſſance de la répulſion. L'aimant, la tourmaline, l'ambre, le verre & toutes les autres ſubſtances électriques ſont des preuves de cette aſſertion. En raiſonnant par analogie, pourquoi ne ſuppoſeroit-on pas que le ſoleil qui a une ſi grande force d'attraction, en a

auſſi une de répulſion ? Les Newtoniens paroiſſent avouer qu'il eſt doué de cette puiſſance & que même elle eſt prodigieuſe ; car ils aſſurent qu'il repouſſe les rayons de lumière avec tant de vigueur, qu'ils parcourent plus de 80 millions de milles en ſept minutes. Or pourquoi borner cette répulſion aux ſeuls rayons de lumière, puiſqu'ils ſont matériels ? D'autres corps rapprochés du corps de cet aſtre, ne peuvent-ils pas être affectés de la même manière ? Il eſt vrai qu'on pourra objecter que le mouvement des rayons de lumière repouſſera ces nouvelles matières avec violence, & que la force qui les détache du ſoleil, empêcheroit efficacement tout autre corps d'en approcher ; l'on ſait que c'eſt l'effet ordinaire d'un courant rapide, quel qu'il ſoit. Mais examinons plus en détail l'influence de ces rayons de lumière ſur les comètes. Les queues de ces

corps ſont probablement leurs atmoſphères rendus extrêmement électriques, ou par la vîteſſe de leur mouvement, ou par leur proximité du ſoleil. De tous les corps que nous connoiſſons, il n'y en a point qui ſoient dans un état d'électricité auſſi continuel & auſſi fort que les régions les plus élevées de notre atmoſphère. Je ſuis convaincu depuis long-tems de cette vérité; car en faiſant monter en l'air, ſeulement à la hauteur de 12 ou 1300 pieds, un cerf-volant ſurmonté d'un fil d'archal, il produira du feu dans tous les tems, ainſi que je l'ai vérifié par de fréquentes expériences. J'ai été quelquefois témoin de ce fait lorſque le tems étoit parfaitement clair & qu'il n'y avoit pas un nuage dans l'atmoſphère; d'autres fois, lorſqu'il étoit ſombre & brumeux, & tel qu'on ne pouvoit pas faire des opérations d'électricité, puiſque cela

arrive à une ſi petite hauteur, & que cet effet devient plus fort, à meſure que le cerf-volant avance, ( car j'ai obſervé qu'une petite bouffée de vent élevant tout-à-coup le cerf-volant d'environ 100 pieds, il faiſoit jaillir un feu deux fois plus grand ) on peut juger combien l'air eſt électrique dans les régions fort élevées. On peut le remarquer ſouvent en conſidérant la violence avec laquelle les nuages s'agitent, les météores formés au-deſſus de la région des nuages, & en particulier l'aurore boréale, dont la couleur & l'apparence reſſemblent à la matière qui forme la queue des comètes.

OR un corps auſſi vaſte que notre atmoſphère, fort électrique, approchant de quelqu'autre corps, doit toujours être attiré ou repouſſé fortement, ſuivant la qualité poſitive ou

négative du corps qui l'approche. Excuſez-moi ſi je parle ici le langage des Phyſiciens.

ON a toujours obſervé que les queues des comètes ſuivent le corps des comètes, tant qu'elles ſont éloignées du ſoleil, ainſi qu'on auroit lieu de l'attendre d'un fluide très-léger, attaché à un corps ſolide & peſant; mais dès que la comète approche du ſoleil, la queue change de direction & va au côté de la comète qui lui eſt oppoſé. Elle ne ſuit plus la comète; elle continue ſon mouvement de côté & oppoſe toute ſa longueur au milieu par lequel elle paſſe, plutôt que d'approcher en aucune manière du ſoleil. On remarque cependant qu'elle tend encore à ſuivre le corps de la comète & que cette tendance eſt arrêtée par quelque force ſupérieure; car on voit toujours que la queue ſe plie un peu

vers le côté d'où s'éloigne la comète. Ceci prouve peut-être qu'elle ne ſe meut pas dans un vuide abſolu.

LORSQUE la comète a atteint ſon périhélie, la queue eſt ordinairement fort allongée; ce qui provient peut-être de la raréfaction produite par la chaleur, ou de l'accroiſſement de la répulſion du ſoleil, ou de celle de ſon atmoſphère. Elle ſe projette toujours dans la direction exactement oppoſée à celle de cet aſtre; & quand la comète rentre dans les régions de l'eſpace, la queue, au lieu de la ſuivre, comme elle faiſoit à ſon approche, eſt projettée fort en avant & laiſſe toujours le corps de la comète entr'elle & le ſoleil, juſqu'à ce que ſa longueur diminue par degrés, à meſure que la diſtance augmente, la force de répulſion devenant probablement de plus en plus foible.

ON a auſſi remarqué que la queue eſt ordinairement d'autant plus longue que la comète eſt plus près du ſoleil. Celle de mil ſix cent quatre-vingt formoit une traînée qui auroit preſque touché du ſoleil à la terre. Si le ſoleil avoit attiré ce corps, ne l'auroit-il pas fait tomber ſur ſon diſque, lorſque la comète n'étoit pas éloignée de lui du quart de ſon diamètre ? Elle fut au contraire jettée dans le côté oppoſé du ciel, avec une vîteſſe beaucoup plus grande que ſa vîteſſe naturelle. Quelle cauſe pourroit produire cet effet, ſi ce n'eſt la puiſſance répulſive du ſoleil ou de ſon atmoſphère ?

IL ne paroît pas d'abord moins abſurde de dire que la queue de la comète eſt, pendant tout ce tems, attirée fortement par le ſoleil, quoiqu'elle ſoit chaſſée dans une direction qui lui

eſt oppoſée, que d'affirmer la même choſe de la comète. Il eſt vrai que cette répulſion ſemble commencer à affecter beaucoup plutôt la queue que le corps de la comète qui eſt toujours ſuppoſée avoir dépaſſé le ſoleil, avant qu'elle commence à s'en écarter, ce qui n'arrive pas à la queue. La force répulſive, s'il y en a une, eſt donc dans une proportion beaucoup moins grande que la force d'attraction, & probablement elle ne peut que contrebalancer la dernière, lorſque ces corps ſont dans leurs périhélies, & les rejetter aſſez de côté pour les empêcher de tomber ſur le diſque du ſoleil. La force projectile qu'ils ont acquiſe, les porteroit alors dans l'eſpace des cieux ; mais la répulſion diminuant probablement à meſure qu'ils s'éloignent de l'atmoſphère du ſoleil, l'attraction en reprend la place & retarde leur mouvement d'une manière règu-

lière, juſqu'à ce qu'ils arrivent à leur aphélie; & alors ils commencent de nouveau à retourner vers cet aſtre.

JE ne ſais pas ſi vous goûterez tout ceci. Notre comète m'a engagé dans une digreſſion à laquelle je penſois peu, & je crois que j'aurois mieux fait de l'envoyer tout d'un coup dans le ſoleil & de m'en débarraſſer. Je penſe que ce ſera un jour ſon ſort; car comme elle n'a point de queue, il n'y a par conſéquent point de répulſion apparente. Si elle étoit repouſſée, ſon atmoſphère ſeroit entraînée comme les autres, vers une direction oppoſée à celle du ſoleil; je ne vois donc pas pour elle de moyen poſſible de s'échapper.

CES comètes ſont ſûrement des corps d'une nature très-différente de celles qui ont des queues & auxquelles elles

paroiſſent moins reſſembler qu'aux planètes ; & ce qui prouve combien nous avons encore fait peu de progrès dans la connoiſſance du ciel, c'eſt qu'on ne les a pas encore diſtinguées par divers noms.

LES comètes ſont la troiſieme eſpèce de corps qu'on a découverts dans notre ſyſtême planétaire, qui paroiſſent tous différer eſſentiellement l'un de l'autre ; chacun d'eux eſt probablement réglé par ſes propres loix & deſtiné à des uſages particuliers. Combien la poſtérité ſera étonnée de notre ignorance, & de voir que le genre humain a exiſté des milliers d'années ſans connoître la moitié des grands corps de la nature !

JE ne doute pas que dans les ſiècles futurs, le nombre des comètes, la forme de leurs orbites & les tems de leurs révolutions ne ſoient démon-

trés auſſi cláirement que ceux des planètes. Notre compatriote, le D. Halley, a commencé le premier ce grand ouvrage qui eſt encore dans l'enfance. La place de ces comètes qui ont des atmoſphères épaiſſes & point de queues, ſera probablement déterminée, & on ne les confondra plus avec des corps auxquels ils ne reſſemblent point.

LES comètes à queues n'ont gueres été viſibles que lorſqu'elles s'éloignent du ſoleil ; c'eſt cet aſtre qui les allume & leur donne un aſpect menaçant. Au contraire, on n'a preſque jamais obſervé celles qui n'ont point de queues, que quand elles en approchent. Je ne ſais pas même ſi on a remarqué le contraire une ſeule fois. Je ne me ſouviens d'aucune dont le retour ait été fixé avec quelque degré de préciſion. Je me rappelle cependant qu'on parla il y a quelques années d'une petite qui avoit été découverte à l'aide d'un téleſcope,

après

après qu'elle eut dépaſſé le ſoleil, & qu'on ne revit plus à l'œil nud. Il eſt aiſé de faire cette aſſertion, & perſonne ne peut la contredire; mais il n'eſt point du tout probable que la comète fût beaucoup moins lumineuſe après avoir dépaſſé le ſoleil qu'avant qu'elle en approchât. Je vous avouerai que lorſque j'entends dire que le retour des comètes a échappé aux yeux des Aſtronomes les plus éclairés, je ſuis porté à croire qu'elles n'en ont aucun & qu'elles ſont abſorbées par le diſque du ſoleil; & en effet leur mouvement violent vers lui ſemble l'indiquer. J'ai ſouvent deſiré qu'on vérifiât cette idée, parce qu'elle rendroit compte en quelque manière du problême ſuivant, qu'on a regardé comme inexplicable. Pourquoi la groſſeur & la lumière du ſoleil ne paroiſſent-elles pas diminuer, quoique chaque jour il perde de ſa ſubſtance en éclairant l'Univers? Cette conſom-

mation doit être immenſe ; & s'il n'y a pas dans la nature quelque magaſin caché qui y fourniſſe, les planètes auroient dû s'en éloigner davantage par la diminution conſidérable qui ſe ſeroit faite dans la force qui les attire. En ſuppoſant que le monde n'exiſte que depuis ſix mille ans, elles ſe ſeroient mûes plus lentement ; & par conſéquent la longueur de notre année auroit fort augmenté. Tout cela ne ſemble pas être arrivé : le diamètre du ſoleil eſt toujours le même ; il ne paroît pas qu'il ait diminué & que nous ſoyons plus éloignés de lui qu'autrefois. Sa lumière, ſa chaleur & ſon attraction ne ſemblent pas avoir changé ; & le mouvement des planètes autour de lui ſe fait dans le même tems ; d'où il ſuit qu'il a toujours la même quantité de matière. Comment donc cette perte ſe répare-t-elle ? N'attire-t-il pas des régions immenſes de l'eſpace des corps que nous n'apperce-

vons jamais ? On a découvert plusieurs fois à l'aide des téleſcopes, des comètes qui s'avançoient vers lui & qu'on ne voyoit point à l'œil. Le grand nombre de taches noires du ſoleil ſemblent indiquer qu'il élabore toujours une certaine quantité de matière obſcure & qui n'eſt pas encore aſſez rafinée & aſſez purifiée pour lancer des rayons de lumière comme le reſte de ſon corps. Il me paroît difficile de concevoir qu'une matière quelconque puiſſe reſter long-tems ſur le corps du ſoleil ſans devenir lumineuſe ; ainſi nous voyons ſouvent ces taches diſparoître, c'eſt-à-dire que la matière dont elles ſont compoſées eſt alors parfaitement fondue, & qu'elle a acquis le même degré de chaleur & de lumière que le reſte de l'aſtre. Dans nos verreries & nos fournaiſes très-chaudes, pluſieurs ſortes de matières acquièrent la même couleur & la même apparence que la matière en

fuſion & lancent des rayons de lumière ſemblables. On peut juger de ce qui doit arriver dans le ſoleil, d'après le calcul de Newton, qui a trouvé qu'un corps placé à pluſieurs milliers de milles de cet aſtre, acquéroit un degré de chaleur vingt milles fois plus grand que celui d'un fer rouge. On a cru ordinairement que Newton avoit dit que la grande comète avoit réellement ce degré de chaleur; mais on ſe trompe: ce célèbre Philoſophe aſſure ſeulement qu'elle auroit pu l'acquérir. Si nous conſidérons la grandeur énorme de ce corps & le peu de tems de ſon périhélie, la choſe paroîtra impoſſible; & il me ſemble difficile de concevoir qu'un corps qui ne ſeroit que de la groſſeur de notre terre, puiſſe être réduit en fuſion ſur la ſurface du ſoleil, ſi ce n'eſt après un eſpace de tems très-conſidérable: on ſait cependant que ſes taches ſont ſouvent beaucoup plus grandes.

PUISQUE tous les Philoſophes ſuppoſent donc que les rayons de lumière ſont réellement des particules de matière qui ſortent du corps du ſoleil, il faut abſolument qu'il recouvre d'ailleurs une nouvelle matière; autrement il devroit s'épuiſer.

JE voudrois que les Aſtronomes obſervaſſent ſi les taches du ſoleil ne ſont pas augmentées après l'apparition des comètes, & ſi ces taches ne diſparoiſſent pas peu-à-peu, comme un corps qui ſe fond graduellement dans une fournaiſe. Il y a une autre réflexion qui ſe préſente naturellement à l'eſprit. Que devient cette prodigieuſe quantité de matière après qu'elle eſt réduite en lumière? Se réunit-elle de nouveau au corps ſolide, ou eſt-elle pour jamais perdue & diſſipée après qu'elle eſt arrivée du ſoleil à l'objet qu'elle éclaire? Il eſt un peu ſurprenant que toute cette matière,

qui pénètre & remplit l'Univers, ſemble anéantie dans un inſtant, dès que nous ſommes privés de la lumière du ſoleil. En un mot la théorie de la lumière, telle qu'on l'enſeigne ordinairement, eſt accompagnée de beaucoup de difficultés ; & je ne crois pas qu'il y ait dans les ſciences naturelles un problême dont la ſolution ſoit moins ſatisfaiſante. Si l'on ſuppoſe que chaque rayon eſt une traînée de particules de matière que darde le corps lumineux, comment imaginer que ces traînées ſe croiſent & s'entrecoupent de dix millions de manières différentes, ſans ſe cauſer la moindre confuſion dans leur marche ? Si la nuit eſt claire, nous appercevons diſtinctement une étoile particuliere que nous regardons, quoique les rayons qui viennent de cette étoile à notre œil, ſoient traverſés dans l'eſpace de pluſieurs millions de milles avant d'arriver à nous, par des millions de traînées des rayons

qui partent de tous les autres ſoleils ou étoiles de l'Univers. Formons un raiſonnement par analogie, & ſuppoſons qu'on s'efforce de croiſer, par exemple, deux courans d'eau ou d'air qui ſont les matières les plus pures & les plus fluides que nous connoiſſions, on verra que cela eſt impoſſible : ils s'interrompront mutuellement ; & le plus fort entraînera le plus foible dans ſa direction. Mais une traînée de lumière heurtée par dix millions d'autres qui ſe meuvent avec tant de viteſſe qu'elles font des millions de milles dans une minute, n'eſt point affectée de cette impreſſion ni dérangée dans ſa courſe, & elle arrive à nous avec la même préciſion & la même régularité que ſi elle n'avoit été touchée par rien. D'ailleurs en ſuppoſant que la lumière conſiſte en particules de matière qui parcourent dans ſept minutes l'eſpace qui eſt entre le ſoleil &

la terre, comment arrive-t-il qu'avec cette vîteſſe prodigieuſe, elle ne produiſe pas quelque bouleverſement ? Elle ne communique point de mouvement aux corps qui s'offrent à ſon paſſage, & elle n'en écarte aucun par percuſſion. Si nous n'avions jamais entendu parler de cette découverte & qu'on nous dît pour la premiere fois, qu'un courant de matière aſſez large pour couvrir la moitié de notre globe, s'y précipite, en faiſant dix millions de milles dans une minute, nous imaginerions que la terre doit être à l'inſtant miſe en pièces, ou entraînée dans l'eſpace avec une vîteſſe incroyable. On objectera ſans doute, que l'extrême petiteſſe des particules de lumière les empêche de produire cet effet ; mais comme ces particules ſont en très-grande quantité & jointes l'une à l'autre, qu'elles couvrent la ſurface de tous les corps qu'on

leur oppoſe, & qu'elles rempliſſent entièrement l'eſpace qui eſt entre le ſoleil & notre planète, il ſeroit facile de répondre à cette objection. Les particules d'air & d'eau ſont auſſi extrêmement petites; & lorſqu'elles ſont en petite quantité, elles ne produiſent preſque point d'effet remarquable; mais ſi on accroît leur nombre, & qu'on leur donne ſeulement la millionième partie de la vîteſſe qu'on attribue à un rayon de lumière, il n'y aura point ſur la terre de force capable de leur réſiſter.

ADIEU. Je me ſuis jetté par inadvertence dans les abymes de la Philoſophie, & je vois qu'il eſt bien difficile d'en ſortir. Je vous demande pardon & vous promets d'être à l'avenir plus circonſpect. Quel que ſoit le rang de cette comète dans l'Univers, elle a été un feu follet pour moi, puiſqu'elle m'a détourné de mon chemin

pour m'égarer dans un labyrinthe où je me ſuis perdu cinquante fois.

JE ne me ſouviens pas ſi vous êtes un Newtonien rigide ou relâché ; ſi vous êtes des premiers, je me rétracte, de crainte d'accident. Je ſais que c'eſt ici un point très-délicat, & j'ai vu pluſieurs Philoſophes, bons Chrétiens d'ailleurs, qui ſouffrent plus patiemment qu'on révoque en doute la Divinité de Jeſus-Chriſt que celle de Newton, & qui regardent un Carteſien & un Sectateur de Ptolomée comme une eſpèce d'incrédules pire qu'un Athée.

JE me rappelle d'avoir vu, étant au collége, un Hérétique qui ne croyoit pas à la gravitation, converti tout-à-coup pour avoir été berné ſur une couverture, & un autre qui nioit les loix des forces centripètes ou centrifuges, ramené à l'orthodoxie par une pierre

qu'on lui lança avec une fronde en manière de démonſtration.

CES argumens ſont puiſſants, & il eſt difficile d'y répondre. J'implore votre miſéricorde; je ſuis hors de votre portée, & je vous pardonne ſi vous vous contentez de ſatisfaire votre vengeance ſur cette Lettre.

## LETTRE XXVII.

*Cathédrale de Palerme; Egliſe des Jéſuites; Cathédrale de Mont-Réale; l'Archevéque de cette Ville; Préparatifs pour une Fête; Superſtition des Habitans.*

A Palerme, le 6 Juillet 1770.

PLUSIEURS égliſes de cette Ville ſont d'une richeſſe & d'une magnificence extraordinaires. La Cathédrale eſt un vieux bâtiment gothique fort

vaſte ; il eſt ſoutenu en dedans par 80 colonnes de granit oriental ; on y voit un très-grand nombre de chapelles dont quelques-unes renferment beaucoup de métaux & de pierres précieuſes ; la principale eſt celle de ſainte Roſalie, la patrone de Palerme, pour laquelle on a plus de vénération que pour les Perſonnes de la Trinité. Les Reliques de la Sainte ſont conſervées dans une grande boîte d'argent très-bien travaillée & enrichie de diamans ; elles font pluſieurs miracles & on les garde comme le tréſor le plus précieux de la Ville. Elles paſſent pour avoir la vertu d'écarter la peſte, & elles ont ſouvent préſervé les habitans de cette fatale épidémie. La Sainte acquit tant de réputation en empêchant la peſte de Meſſine de venir juſqu'à eux, que par reconnoiſſance, ils lui ont érigé un très-beau monument. Sainte Agathe en a fait autant pour Catane ; mais cette dernière Ville n'a

pas été ſi généreuſe envers ſa protectrice. Les autres richeſſes de cette égliſe conſiſtent en quelques os de S. Pierre & un bras de S. Jean-Baptiſte. On voit auſſi une mâchoire d'une efficacité prodigieuſe, & quelques autres oſſemens moins célèbres. Les tombeaux de pluſieurs Rois Normands de la Sicile ſont du porphyre le plus fin; il y en a quelques-uns qui ont près de ſept cents ans d'antiquité, & qui cependant ſont d'un aſſez bon goût. Vis-à-vis ces monumens, il y a un Tabernacle qui eſt fait en entier de lapis-lazuli; il a environ quinze pieds de haut, & il eſt très-bien décoré. On a fait à ſainte Roſalie des préſens magnifiques; le plus conſidérable eſt, je penſe, une croix de très-gros brillans que lui a donnée le Roi d'Eſpagne.

LA ſacriſtie eſt auſſi très-riche. Elle a quelques ornemens chamarrés de

perles orientales, qui ont près de quatre cents ans, & paroiſſent auſſi frais que s'ils avoient été faits hier.

L'ÉGLISE des Jéſuites égale en magnificence toutes celles que j'ai vues en Italie. On appercoit dans tous leurs ouvrages le génie de ces peres, & on n'eſt jamais en peine de les reconnoître.

L'ÉGLISE du Palais eſt incruſtée par-tout d'ancienne moſaïque, & la voûte eſt de même travail. Mais je ne finirois pas, ſi je vous parlois de toutes les égliſes; il y en a plus de trois cents. Celle de Mont-Réale, à environ cinq milles de diſtance de cette Ville, eſt la premiere de l'Iſle après la Cathédrale de Palerme; elle eſt à-peu-près de la même grandeur; elle eſt également incruſtée de moſaïque; ce qui a coûté des ſommes immenſes. Il y a auſſi pluſieurs monu-

mens de porphyre & de marbre des premiers Rois de la Sicile. Cette Cathédrale fut bâtie par Guillaume le Bon, dont la mémoire eſt encore en vénération chez les Siciliens.

L'ARCHEVÊQUE de Mont-Réale eſt déja regardé comme un Saint; il prend ſur ſes revenus qui ſont très-conſidérables, ce qu'il lui faut pour ſon habillement & ſa nourriture la plus frugale, & il emploie tout le reſte en œuvres pies ou à des dépenſes utiles au Public. Sa vertu paroît être portée trop loin, & il ſe refuſe les plus légers plaiſirs de la vie; tels, par exemple, que de coucher ſur un lit; il dort chaque nuit ſur de la paille. Vous imaginez bien qu'il eſt adoré par le peuple qui ſe raſſemble en foule pour recevoir ſa bénédiction; & on dit ici qu'elle a plus d'efficacité que celle du Pape. On ne ſe trompe pas; car il ne voit jamais un malheu-

reux ſans le ſoulager. Il ne ſe repoſe pas ſur les dons ſpirituels de ſa bénédiction ; il l'accompagne toujours de quelque choſe de ſolide & de temporel. Les habitans de la ville & des environs de Mont-Réale doivent beaucoup à ſa libéralité ; & on en trouve partout des monumens. Il vient de faire préſent à la Cathédrale d'un autel magnifique ; il n'y en a encore que la moitié de fini ; il eſt d'argent maſſif très-bien travaillé ; il repréſente en haut-relief quelques-unes des principales aventures de la Bible ; & je crois que ce ſera un des plus beaux ouvrages de cette eſpèce qu'on trouve dans le monde. Ce qui eſt bien plus utile, il a fait conſtruire à ſes frais une grande promenade depuis Palerme à Mont-Réale, ville qui étoit autrefois d'un accès très-difficile, parce qu'elle eſt ſituée au ſommet d'une aſſez haute montagne. La promenade eſt diſpoſée avec beaucoup de goût ſur le penchant

de

de cette montagne ; & des détours dont la pente eſt aiſée, conduiſent inſenſiblement au ſommet. Elle eſt ornée de pluſieurs jolies fontaines, & bordée de chaque côté par un grand nombre d'arbriſſeaux à fleur. La vallée au pied de la montagne eſt extrêmement fertile & pittoreſque ; elle ſemble être dans l'eſpace de pluſieurs milles un jardin continu d'orangers qui préſentent un coup d'œil charmant, & parfument en même-tems l'air des odeurs les plus délicieuſes. Cette petite expédition nous a fait tant de plaiſir, que malgré la chaleur de la ſaiſon nous ne pouvions pas nous tenir en voiture ; & nous avons preſque marché à pied pendant tout le chemin.

LA ville de Palerme, depuis dix jours, fait des préparatifs pour la grande Fête de ſainte Roſalie ; & ſi le ſpectacle répond aux frais & aux travaux dont il eſt l'objet, il ſera ſu-

perbe. Ils ont déja érigé de chaque côté de la rue, plus de deux milles arcs de triomphe & pyramides, deſtinés aux illuminations & élevés ſur quatre lignes droites qui ont chacune un mille de long; ils ſont de bois peint & ornés de fleurs artificielles. On nous dit qu'ils ſeront entiérement couverts de lampions; de ſorte qu'en les voyant de loin, ils auront l'air d'autant de pyramides & d'arcs de triomphe en feu. Tout le Marino & les deux grandes rues qui partagent la Ville, ſeront éclairés de la même manière, ainſi que les quatre portes auxquelles aboutiſſent ces deux rues & qui leur ſerviront de point de vue. De la Place, qui eſt au centre de la Ville, on peut voir d'un coup d'œil cette illumination dont on nous aſſure que la grandeur ſurpaſſe toute croyance. Il y a eu auſſi des embelliſſemens & des décorations dans le Marino, & l'on a employé les trois ſe-

maines dernières à conſtruire deux vaſtes théâtres pour les feux d'artifices. L'un eſt placé vis-à-vis du palais du Viceroi qu'il égale preſque en largeur ; l'autre eſt élevé ſur pilotis, exactement vis-à-vis du grand orcheſtre qui eſt au centre du Marino. Ils bâtiſſent en outre une machine énorme qu'ils appellent le *char triomphal de ſainte Roſalie*. A voir ſon étendue, on imagineroit qu'il doit toujours reſter à l'endroit où on le travaille ; mais on nous aſſure qu'il ſera traîné en proceſſion dans toute la Ville. Il eſt monté ſur des roues ; & il ne paroît pourtant pas qu'on puiſſe venir à bout de le mouvoir. La curioſité que j'ai de voir cette Fête ſingulière augmente chaque jour. Le char eſt déja plus élevé que la plupart des maiſons de Palerme, & il ne l'eſt pas encore aſſez. L'illumination de la grande égliſe eſt ce qu'ils eſtiment davantage de ce ſpectacle.

Ils assurent qu'on ne voit rien de pareil ailleurs, pas même à Saint-Pierre de Rome. Il est vrai que les préparatifs en sont étonnans; on les a commencés il y a environ un mois, & ils ne finiront que les derniers jours de la Fête. La voûte & les murailles de cette vaste Cathédrale sont entièrement couvertes de glaces, entremêlées de papier d'or & d'argent & d'un nombre infini de fleurs artificielles. Tout cela est arrangé, selon moi, avec beaucoup de goût & d'élégance.

TOUS les autels, les chapelles & les colonnes sont ornés de la même manière; ce qui cache un peu la petitesse de leurs ornemens ordinaires & leur donne un air de grandeur & d'uniformité. Une quantité innombrable de lustres garnis de bougies sont suspendus à la voûte; & je suis persuadé que lorsque tout sera éclairé, cette

ſalle doit égaler celles de la Férie & des Contes Arabes. Elle y reſſemble d'ailleurs, parce que tout y eſt pareillement d'or, d'argent & de pierreries. Les Saints ſont ſuperbement habillés; & ſainte Roſalie les ſurpaſſe encore en magnificence. Le peuple ſe précipite à ſes pieds pour la prier; & je vous jure que pour une demande adreſſée directement à Dieu, on en fait au moins cent à la Sainte.

NOUS venons d'être témoins de ce fait; ils daignent à peine accorder une inclination de tête aux chapelles dédiées à Dieu, & lorſqu'ils approchent de celle de leur Saint favori, ils ſe courbent reſpectueuſement juſqu'à terre. L'ignorance & la ſuperſtition ont toujours été inſéparables. Ils penſent peut-être que le Tout-Puiſſant a aſſez régné; ils ſeroient très-aiſes de changer un peu de gouvernement. Ils lui ont déja

enlevé la préſéance (*a*) en pluſieurs occaſions, non pas dans les proceſſions & le Mémorial d'étiquette ; cela ne leur paroîtroit pas décent ; mais dans leurs affaires particulieres, c'eſt ordinairement à leur Saint protecteur qu'ils s'adreſſent d'abord. Cependant lorſque les égliſes & les chapelles ſont dédiées à Dieu & à quelque Saint, ils ſe ſont déja haſardés à mettre ſur l'inſcription le nom du Saint le premier ; par exemple, *Sto. Januario & Deo optimo maximo.*

---

(*a*) Il y a ſans doute ici beaucoup d'exagération : au reſte ſi les choſes ſont telles que M. Brydone le dit, ce ſont des abus que les Catholiques eux-mêmes condamnent volontiers.

# LETTRE XXVIII.

*Sainte Roſalie ; Sujet d'un Poëme épique ; quelques Détails ſur ce Poëme ; Réflexions.*

A Palerme, le 7 Juillet 1770.

J'AI recherché quel avoit été l'état de ſainte Roſalie, qui eſt devenue un ſi grand perſonnage dans cette partie du monde ; mais quoiqu'ils l'adorent (*a*) avec tant de ferveur, je n'ai trouvé perſonne qui pût m'apprendre ſes titres de ſainteté : on me renvoyoit aux Légendes qui ſont bien loin de s'accorder entr'elles ; & après toutes les offrandes qu'ils lui ont fai-

(*a*) Jamais les Catholiques n'ont prétendu adorer les Saints. Il eſt ſurprenant que l'Auteur qui eſt d'ailleurs ſi judicieux, feigne d'ignorer quels ſont ſur le culte des Saints les vrais principes de l'Egliſe Romaine.

tes, les égliſes bâties en ſon nom & les monumens érigés à ſa mémoire, il eſt aſſez probable que cette femme n'a jamais exiſté. J'ai viſité toutes les boutiques des Libraires, & je n'y ai trouvé aucun livre qui en parlât, ſi ce n'eſt un Poëme épique dont elle eſt l'héroïne. Il eſt écrit en Sicilien; & c'eſt une des plus grandes curioſités que j'aie jamais rencontrées. Le Poëte là met ſans façon au-deſſus de tous les Saints du Paradis, en exceptant pourtant la ſainte Vierge; & il ſemble que c'eſt avec beaucoup de répugnance qu'il s'eſt déterminé à céder le pas à la Mere de Dieu. Cet Ouvrage & les notes m'apprennent que ſainte Roſalie étoit nièce de Guillaume le Bon; qu'elle commença de bonne-heure à donner des marques de ſainteté; qu'à quinze ans elle abandonna le monde & renonça à toute ſociété humaine. Elle ſe retira dans les montagnes à l'Oueſt de cette Ville, en

1159, & l'on n'en entendit plus parler que cinq cens ans après. Le peuple croit qu'elle fut enlevée au ciel. En 1624, pendant une peſte terrible, un ſaint homme eut une viſion la nuit; & Dieu lui révéla que les os de la Sainte étoient dans une caverne près le ſommet du mont Pellégrino; que ſi on les y alloit chercher pour les porter trois fois en proceſſion autour des murailles de la Ville, les habitans ſeroient délivrés ſur le champ de l'épidémie. On fit d'abord peu d'attention à cet illuminé, & on le regarda comme un viſionnaire. Cependant il perſiſta à conter ſon hiſtoire; il devint incommode, & il eut des adhérens. Les Magiſtrats voulant appaiſer le peuple, envoyèrent au mont Pellégrino; la découverte ſe fit; on y trouva les os ſacrés. La Ville fut délivrée de la peſte; & ſainte Roſalie paſſa pour la plus grande Sainte du Paradis. On bâtit des égliſes; on érigea des autels

& on nomma des Miniſtres pour ſon ſervice.

QUOIQUE les gens bien élevés mépriſent ici la ſuperſtition du vulgaire, ils obſervent régulièrement les pratiques du culte; ils accompliſſent les préceptes de l'Egliſe avec beaucoup de reſpect & de décence, & ils ſont charmés de ce que nous nous conformons à leurs uſages & que nous paroiſſons avoir quelques égards pour leurs rits & leurs cérémonies. J'avoue que cette attention qu'ils ont de ne pas offenſer les ames foibles, contribue beaucoup à nous donner une opinon favorable de leur caractère & de leur eſprit. Ils ne ſe vantent pas de leur incrédulité, & ils ne ſont pas fatigans ſur ce chapitre comme en France, où l'on ne ceſſe de vous ennuyer par des raiſonnemens mille fois rebattus, mais où, malgré l'affectation de quelques-uns des habitans, il y a plus de foi

que dans aucune autre nation du Continent.

JE ne connois rien qui donne plus mauvaiſe opinion d'un homme, que de le voir faire parade de ſon mépris pour des choſes qu'on regarde comme ſacrées ; c'eſt inſulter ouvertement au jugement du Public. Un de nos compatriotes ſe rendit coupable de cet excès il y a environ deux ans, & on parle toujours de lui avec la haîne qu'il a inſpirée par cette action : il entra un jour dans une Egliſe au moment où l'on élevoit l'hoſtie ; chacun étoit à genoux, & il ſe tint debout ſans donner la moindre marque de reſpect pour cette cérémonie. Un jeune homme qui étoit près de lui, témoigna ſa ſurpriſe, & lui dit : » il eſt » ſurprenant qu'un homme comme » vous, qui avez reçu l'éducation » d'un gentilhomme, & qui devez en » avoir les ſentimens, s'aviſe d'offen-

» ſer auſſi grièvement le Public : Moi,
» Monſieur, répondit l'Anglois, je
» ne crois pas à la tranſubſtantiation.
» Ni moi non plus, répliqua l'autre,
» & cependant vous voyez que je ſuis
» à genoux.

ADIEU, on m'appelle pour voir les préparatifs de la Fête ; il eſt probable que je vous en ferai la deſcription dans la Lettre ſuivante.

*P. S.* J'ai épié avec grand ſoin le retour de notre comète ; mais je ne l'ai point encore apperçue : j'obſerve avec une aſſez mauvaiſe lunette de grandes taches rondes ſur le diſque du ſoleil ; je ne ſais pas ſi ce ne ſeroit pas elle qui s'eſt précipitée dans ſon ſein ; mais je ne vous ennuyerai plus ſur cette matière.

# LETTRE XXIX.

*Vent de Siroc ; Revue d'un Régiment Suiſſe ; Repas ; l'Education en Sicile eſt différente de celle du Continent ; Prince de Rauttanes.*

A Palerme, le 10 Juillet 1770.

Le vent de Siroc que nous attendions depuis ſi long-tems, a enfin commencé le huit. D'après ce qu'on nous en avoit dit, nous le regardions comme inſupportable ; mais nous voyons par expérience qu'il eſt encore plus brûlant qu'on ne l'annonçoit. Le thermomètre a été entre 72 & 74 d, même depuis que nous ſommes à notre nouveau logement : lorſque nous occupions l'ancien, il étoit ſouvent à 79 & 80, tant il y a de différence entre le centre de la ville & la côte de la mer : à préſent nos fenêtres ſont tournées au nord,

& la mer qui eſt immédiatement au-deſſous, nous rafraîchit continuellement par une briſe délicieuſe. On dit que le Siroc a commencé Dimanche de grand matin ; & quand je me levai à huit heures, l'air de nos chambres, qui ſont très-grandes, n'en étoit point encore affecté : j'ouvris la porte ſans ſoupçonner ce changement de tems, & je n'ai jamais été plus étonné de ma vie : je reſſentis tout-à-coup ſur mon viſage une impreſſion pareille à celle qu'auroit faite une vapeur brûlante ſortie de la bouche d'un four : je retirai ma tête & fermai la porte en criant à Fullarton que toute l'athmoſphere étoit en feu : nous nous haſardâmes cependant à ouvrir une autre porte qui conduit à une plate-forme fraîche où nous nous promenons ordinairement : comme elle n'étoit pas expoſée au vent, la chaleur y fut beaucoup plus ſupportable que je ne le croyois d'après ce que j'avois ſenti en

entr'ouvrant la premiere porte : il ſembloit que nous venions d'entrer dans un des poëles ſouterreins de Naples , & même il y faiſoit encore plus chaud. En peu de minutes toutes nos fibres ſe trouvèrent relâchées d'une manière inconcevable , & nos pores s'ouvrirent tellement que nous nous imaginions près de tomber dans une grande ſueur. J'allai examiner le thermomètre , & je vis que l'air de la chambre étoit encore ſi peu échauffé, qu'il n'étoit qu'à 73 d : le ſoir précédent il étoit à 72½ : je le portai en plein air , & à l'inſtant il monta à 110, & bientôt après à 112 , & je ſuis perſuadé que dans notre ancien logement & dans les autres endroits de la ville, il ſe ſeroit élevé de pluſieurs degrés par-delà : l'air étoit épais & peſant : le baromètre fut peu affecté ; il ne tomba que d'une ligne ; le ſoleil ne parut pas de tout le jour ; autrement je crois que la chaleur auroit été abſolument

intolérable ; nous avions peine à reſter quelques minutes ſur le côté de la plate-forme qui eſt expoſé au vent ; j'y portai de la pommade qui ſe fondit comme ſi elle avoit été miſe devant le feu : j'entrepris de me promener dans la rue, pour voir ſi quelqu'un oſeroit ſe montrer ; mais il me fut impoſſible de ſupporter la chaleur, & je m'empreſſai de rentrer chez moi.

CETTE chaleur étonnante dura juſqu'à trois heures de l'après-midi, que le vent ſauta tout-à-coup au point oppoſé du compas, & le reſte du jour il ſouffla avec force de la mer. Il n'eſt pas poſſible de concevoir la différence d'impreſſion que cauſa ſur nous ce changement de l'air, & nous ne fumes pas moins ſurpris d'éprouver en un inſtant une fraîcheur exceſſive, que nous l'avions été de l'ardeur du Siroc, quand il commença. Le courant de cet air chaud avoit traverſé du Sud

au

au Nord pendant pluſieurs heures, & je ne doute pas que l'athmotſphere, à quelques milles des environs, n'en fût entiérement rempli ; cependant dès que le vent eut paſſé au nord, le froid devint très-vif, & nous fumes obligés de reprendre promptement nos habits, car juſqu'alors nous avions été preſque nuds. En très-peu de tems le thermomètre tomba à 82 degrés, chaleur qu'on auroit peine à ſouffrir en Angleterre ; mais le Siroc avoit tellement ouvert nos pores & relâché nos fibres, que le froid nous a obligés à tenir tout le ſoir les glaces de notre carroſſe fermées : il eſt vrai que je m'étois beaucoup expoſé en plein air, voulant eſſayer quel effet il produiroit ſur le corps humain. Je crus d'abord qu'il ſeroit impoſſible de le ſupporter ; mais je reconnus bientôt que je me trompois, & qu'on pouvoit ſe promener ſans une grande incommodité dans les endroits où l'on étoit à l'abri

du vent. Il ne me fit pas autant d'effet que je l'imaginois ; il produisit seulement une transpiration très-forte, qui n'étoit suivie que d'une humidité légere sur la peau ; mais je pense que j'aurois été inondé de sueur si j'avois mis mes habits ou fait le moindre exercice.

JE vous avoue que ma curiosité par rapport au Siroc est très-satisfaite, & je ne desire pas le ressentir de nouveau pendant notre séjour en Sicile. Plusieurs personnes de ma connoissance qui nous en avoient parlé, vinrent en foule près de nous dès qu'il eut cessé pour savoir ce que nous en pensions. Ils conviennent qu'il a été assez violent pendant qu'il a soufflé ; mais ils nous assurent qu'il l'est quelquefois davantage, & qu'il dure beaucoup plus long-tems ; cependant il ne continue jamais plus de trente-six ou quarante heures, de sorte que la cha-

leur ne peut pas pénétrer les murs des maiſons ; ils avouent qu'autrement les hommes & les animaux mourroient ; mais d'après ma propre expérience, il me paroît qu'ils ſe trompent : ſi effrayé de la première bouffée, je n'euſſe pas oſé m'y expoſer de nouveau, comme il leur arrive ordinairement, j'aurois certainement penſé comme eux. Ils rioient de nous voir marcher ſi long-tems à deſſein en plein air, & ils étoient ſurpris de ce que nous faiſions des expériences aux dépens de notre perſonne. Ils nous diſoient que pendant le Siroc aucun habitant ne ſort de chez lui, à moins qu'il n'y ſoit forcé par la néceſſité. Leurs portes & leurs fenêtres ſont très-bien fermées pour empêcher l'air d'y entrer, & lorſqu'il n'y a point de volets, ils ſuſpendent des couvertures mouillées endedans des fenêtres. Les domeſtiques ſont continuellement occupés à répandre de l'eau dans les appartemens,

afin d'y conſerver un air auſſi tempéré qu'il eſt poſſible ; cette opération n'eſt pas difficile , car j'apprens que toutes les maiſons de la ville ont une fontaine , & au moyen de ces précautions , les gens à leur aiſe ſouffrent peu du Siroc.

IL eſt ſingulier que la chaleur dévorante de ce vent n'ait jamais produit de maladies épidémiques & qu'il n'ait point d'influences funeſtes ſur la ſanté des habitans. Il les met ſeulement dans un état de foibleſſe & de langueur ; mais quelques heures de la Tramontane ou du vent du Nord qui y ſuccède ordinairement , ſuffiſent pour rendre à leur corps ſon élaſticité & ſa vigueur première. A Naples & en pluſieurs autres endroits d'Italie , où il eſt beaucoup moins violent qu'ici , il occaſionne ſouvent des maladies putrides & il produit preſque toujours un entier ab-

battement dans la machine. Il eſt vrai que le Siroc y dure pluſieurs jours, & même pluſieurs ſemaines.

JE n'ai pas pu me procurer une deſcription bien détaillée de ce phénomène du climat de Palerme : on en donne différentes cauſes ; mais aucune ne me paroît ſatisfaiſante.

J'AI vu un vieillard qui a écrit ſur cette matière. Il dit que c'eſt le même vent qui fait de ſi grands ravages dans les déſerts ſablonneux de l'Afrique, & qui tue quelquefois les animaux dans l'eſpace d'une demi-heure. Il ajoute qu'il ſe refroidit en traverſant la mer ; ce qui le dépouille de cette qualité meurtrière avant qu'il arrive en Sicile. Mais on peut objecter que ſi cette explication étoit fondée, il devroit être plus violent ſur ce côté de l'Iſle, qui eſt le plus voiſin de l'Afrique ; ce qui n'eſt pas.

Il eſt cependant poſſible que ſa chaleur augmente en paſſant ſur l'Iſle ; effectivement il eſt toujours plus violent à Palerme, qui eſt dans la partie la plus ſeptentrionale, que par-tout ailleurs. Je commence à goûter cette raiſon, quand je conſidère que Palerme eſt environné de hautes montagnes, dont les ravines & les vallées ſont entièrement brûlées à cette ſaiſon. Celles-ci contiennent une quantité innombrable de ſources chaudes dont les courans doivent accroître la chaleur, & peut-être adoucir l'air & lui faire perdre ſes qualités nuiſibles.

D'AILLEURS on brûle dans ce tems-là ſur les montagnes, des bruyères & des brouſſailles ; ce qui doit encore ajouter à la chaleur de l'air.

QUELQUES perſonnes qui étoient à la campagne, m'ont dit qu'elles s'étoient promenées immédiatement après

le Siroc, & que les herbes & les plantes qui étoient vertes la veille, s'étoient trouvées alors abſolument brunes, & qu'elles ſe briſoient ſous leurs pieds, comme ſi elles avoient été ſéchées dans un four.

J'AJOUTERAI ici pour votre amuſement un journal de la température de l'air depuis que nous ſommes à Palerme. Le baromètre a reſté conſtamment à une ligne ou deux du même point 29½ P.; & le ciel a toujours été clair, excepté le jour du Siroc & le 26 Juin que nous eûmes une petite pluie pendant deux heures; de ſorte que je n'ai qu'à marquer la hauteur du thermomètre.

| | | Thermomètre. |
|---|---|---|
| Juin | 17 . . . . . | 73½ d. |
| | 18 . . . . . | 74 |
| | 19 . . . . . | 75 |
| | 20 . . . . . | 76 |
| | 21 . . . . . | 75½ |

Thermomètre.

| | | |
|---|---|---|
| Juin | 22 . . . . . | 77 d. |
| | 23 . . . . . | 76½ |
| | 24 . . . . . | 77 |
| | 25 . . . . . | 77 |
| | 26 . . . . . | 77½ |
| | 27 . . . . . | 77 |
| | 28 . . . . . | 77½ |
| | 29 . . . . . | 77½ |
| | 30 . . . . . | 78½ |
| Juillet | 1 . . . . . | 79 |
| | 2 . . . . . | 80 |
| | 3 . . . . . | 80½ |
| | 4 à notre nouveau logement sur le bord de la mer, tourné vers le Nord, | 74 |
| | 5 . . . . . | 73 |
| | 6 . . . . . | 72½ |
| | 7 . . . . . | 72½ |
| | 8, le vent de Siroc, | 112 |
| | l'après-midi, . | 82 |
| | 9 . . . . . | 79 |
| | 10 . . . . . | 78 |

PLUS j'examine l'extrême violence

de cette chaleur, & plus je ſuis étonné que nous ayons pu la ſupporter avec ſi peu d'incommodité; nous n'avons pas même éprouvé cet abbattement total qui eſt l'effet ordinaire des grandes chaleurs en Angleterre. Le thermomètre monta en peu de tems d'environ 40 degrés; & il eſt aſſez ſingulier qu'avant que le Siroc ſoufflât, l'eſprit de vin fût préciſément à 40 degrés au-deſſus du point de congélation; de ſorte que le matin du 8 Juillet, la chaleur augmenta preſque dans un inſtant autant qu'elle fait communément pendant tout le tems que le ſoleil ſe meut de l'équateur au tropique; car entre 72 & 112 degrés, la différence eſt la même qu'entre 72 & le point de congélation.

NOUS eûmes hier un grand feſtin chez le Prince Partana; & le Viceroi fit de deſſus un balcon la revue d'un

régiment Suiſſe, le plus beau que j'aie vu au ſervice du Roi de Naples. C'eſt une excellente troupe ; & malgré la violence de la chaleur, elle fit ſes exercices avec beaucoup d'ardeur. Je trouvai dans les évolutions plus de préciſion & de régularité qu'elles n'en ont ordinairement, excepté en Angleterre & en Allemagne. Il y avoit à chaque flanc deux pièces de campagne bien ſervies. Les grenadiers lançoient de fauſſes grenades qui ne faiſoient point de mal, mais qui produiſoient d'ailleurs le même effet que les véritables. La manière dont ils les jettoient, m'amuſa plus que le reſte du ſpectacle ; & ils avoient grand ſoin de les diriger de manière que leur coup ne fût pas perdu. Lorſqu'il en tomboit un certain nombre ſur un groupe de gens de la populace, cela faiſoit une ſcène aſſez plaiſante. Il n'y a eu que des coëffes & quelques perruques ou

des cheveux brûlés ; car il y avoit au moins autant de femmes que d'hommes.

LA Compagnie étoit fort brillante chez le Prince Partana & la collation ſomptueuſe : elle conſiſtoit ſur-tout en glaces, crêmes, chocolat, confitures & un grand nombre de divers fruits. Il n'y eut que la moitié des conviés qui jouât aux cartes, les autres s'amuſerent à cauſer en ſe promenant ſur la terraſſe. Nous avons trouvé le jeune Prince & la Princeſſe qui ſont très-aimables, ſe divertiſſant avec leurs compagnons à de petits jeux : ils nous admirent avec plaiſir dans leur cercle, & nous paſſâmes au milieu d'eux quelques heures agréables. Je ne vous rapporte cette circonſtance que pour vous montrer que l'éducation qu'on donne ici aux enfans eſt différente de celle qu'ils reçoivent en Italie. On ne permet point aux jeunes perſonnes de

communication familière avant le mariage. Les Demoiſelles ont ici des manières aiſées & ſans affectation : on leur parle aiſément; elles ne ſont pas toujours, ainſi que ſur le Continent, à côté de leurs meres, qui les produiſent dans les aſſemblées, plutôt pour les offrir en vente que pour leur procurer quelque délaſſement, & qui ſemblent craindre qu'on ne les enlève ou qu'elles ne s'enfuient. On les tient ſi renfermées que ce malheur eſt effectivement à craindre, car rien n'excite tant au vice que de punir la vertu.

LES meres ont ici de la confiance en leurs filles & laiſſent leur caractère ſe former & ſe mûrir en liberté. En ſuivant une méthode contraire, les femmes ne peuvent point avoir de caractère propre, ou n'en ont qu'un affecté, dont elles ont grand ſoin de ſe dépouiller dès qu'elles ont obtenu un mari; elles croient alors qu'elles

ne peuvent pas trop s'éloigner de ces maximes outrées de décence & de circonſpection, qui leur ont toujours paru ſi déſagréables à mettre en pratique.

JE ſuis sûr qu'elles n'auroient pas la moitié tant de défauts, ſi on ſouffroit qu'elles montraſſent d'abord ce qu'elles ſont ; mais les parens leur font voir par la maniere dont ils les traitent, qu'ils ne ſe fient pas à leurs principes, & ils ſemblent avoir adopté cette maxime peu généreuſe d'un de nos meilleurs Poëtes, qui dit que *toute femme au fond du cœur aime le libertinage :* cette maxime doit ſe vérifier ſans doute dans les pays où elle eſt généralement crue ; car les femmes n'ayant plus de réputation à maintenir, elles éviteront même de ſe parer des dehors de la vertu, ſachant bien qu'on les traiteroit d'hypocriſie & d'affectation. Vous penſez avec moi que la meilleu-

re manière de les rendre vertueuſes, eſt de leur faire croire d'abord que nous les jugeons telles. Lorſque la vertu eſt réellement eſtimée, chacun en cherche au moins l'apparence; mais quand il lui faut une garde, elle ne mérite pas la ſentinelle qu'on lui donne, comme dit le bon Miniſtre Adams.

QUELQUES-UNES des familles que j'ai vues ici, ont rappellé à mon eſprit le ſpectacle de celles de notre patrie. Le Prince de Reſuttana, ſa femme & ſa fille ſont toujours enſemble, & leur mutuelle affection eſt le ſeul principe de cette aſſiduité. La jeune Princeſſe Dona Roſalia eſt très-aimable; elle étoit de la Fête d'hier, & elle en faiſoit le principal ornement. On m'accuſera de vanité & de partialité ſi je dis après cela qu'elle reſſemble aux Angloiſes par ſon air, ſes manières & ſa façon de penſer; mais cette obſerva-

tion me paroît vraie : cette reſſemblance a peut-être contribué à nous inſpirer une ſi haute eſtime pour elle ; & en dépit de toute notre Philoſophie, ces préjugés exiſteront toujours, & je ne crois pas qu'aucun ſage puiſſe entièrement s'en dépouiller. Nous avons été dernièrement à la maiſon de campagne de ſon pere, qui y donnoit une Fête, & nous fûmes enchantés de la manière honnête, polie & aiſée dont toute la famille nous reçut. Ce château paſſe pour le plus magnifique des environs de Palerme : il eſt ſitué à ſix ou ſept milles à l'oueſt de cette ville, dans le canton appellé *il Colle*, dans une Direction oppoſée à celui de la *Bagaria*, dont je vous ai déja parlé. Le Viceroi & ſa famille, ainſi que la plus grande partie de la Nobleſſe, étoient de cette partie, qui dura juſqu'à environ deux heures du matin : on tira à minuit de jolis feux d'artifice, qui produiſirent un très-bel effet.

ADIEU : je n'ai pas eu le tems de vous écrire hier, & quoique nous ne nous ſoyons couchés qu'à trois heures, je me ſuis levé à huit, tant j'étois empreſſé de vous parler du vent de Siroc.

NOUS allons être fort occupés. La grande Fête de Sainte Roſalie commence demain, & chacun l'attend avec empreſſement ; peut-être ne nous fera-t-elle pas autant de plaiſir que nous l'eſpérons. Je deſire ſouvent que vous ſoyez avec nous, j'entends lorſque nous ſommes heureux ; vous ſavez bien cependant que ce ne ſont pas les fêtes & les ſpectacles qui font notre bonheur ; mais comme celle-ci eſt peut-être la plus remarquable de l'Europe, afin que vous puiſſiez en jouir, je vous écrirai tous les ſoirs ce qui ſe ſera paſſé dans la journée.

LETTRE

# LETTRE XXX.

## *Fête de ſainte Roſalie.*

A Palerme, le 12 Juillet 1770.

LA fête a commencé ſur les cinq heures du matin par la proceſſion de ſainte Roſalie, qui a été traînée avec la plus grande pompe dans toute la ville, depuis le Marino juſqu'à Porto-Nuovo. Le char triomphant étoit précédé d'un détachement de cavalerie avec des trompettes & des tymbales, & tous les Officiers de la ville en habit uniforme : c'eſt une machine énorme ; elle a 70 pieds de long, 30 de large & plus de 80 de haut, & elle eſt beaucoup plus élevée que les plus hautes maiſons de Palerme : la forme de ſa partie inférieure reſſemble à celle des galeres Romaines ; mais elle ſe groſſit en s'élevant, & le fron-

tiſpice qui eſt ovale, forme une eſpèce d'amphithéâtre où il y a des ſieges, ainſi que ſur les théâtres : c'eſt la place du grand orcheſtre ; elle étoit remplie d'une troupe très-nombreuſe de muſiciens placés en rang l'un au-deſſus de l'autre : au-deſſus & derrière cet orcheſtre il y a un grand dôme ſoutenu par ſix belles colonnes d'ordre Corinthien, & orné de figures de Saints & d'Anges, & au ſommet du dôme on voit une ſtatue giganteſque en argent de ſainte Roſalie : toute la machine eſt ornée d'orangers, de pots à fleurs & de gros arbres de corail artificiel : le char s'arrêtoit tous les cent pas, & alors l'orcheſtre jouoit un morceau de muſique accompagné de chants en l'honneur de la Sainte : il reſſembloit à un grand château mouvant & rempliſſoit entièrement la rue d'un côté à l'autre ; il n'avoit pas pour ſe mouvoir un eſpace proportionné à ſa groſſeur : cet édifice prodigieux étoit

traîné par 56 mules très-fortes, capa-raçonnées d'une manière curieuſe, rangées ſur deux files & montées par 28 poſtillons habillés d'étoffes d'or & d'argent, & portant des plumes d'autruche à leur chapeau : toutes les fenêtres & les balcons des deux côtés de la rue étoient remplis de ſpectateurs bien vétus, & le char étoit ſuivi par des milliers de perſonnes de la populace : cette proceſſion triomphale a fini à environ trois heures, & enſuite il y a eu une magnifique illumination au Marino.

JE crois vous avoir déja décrit la rangée d'arcs de triomphe & de pyramides qui s'étendent d'une extremité à l'autre de cette belle promenade : ils ſont peints & ornés de fleurs artificielles & entièrement couverts de petits lampions placés très-près les uns des autres : à peu de diſtance delà on croit voir des arcs de triomphe & des

pyramides en feu : toute la chaîne de cette illumination avoit environ un mille de longueur, & il eſt difficile de concevoir quelque choſe de plus beau ; on n'y appercevoit ni défaut ni interruption ; la nuit étoit ſi calme qu'aucun de ces flambeaux ne s'eſt éteint.

ON avoit érigé, en face du milieu de cette illumination, un brillant pavillon pour le Viceroi & ſa ſuite, qui étoit compoſée de toute la nobleſſe de Palerme, & devant cet édifice on avoit placé à peu de diſtance dans la mer, de grandes pièces d'artifice qui repréſentoient le frontiſpice du Palais orné de colonnes, de trophées & de tous les autres ornemens d'architecture. Tous les chebecs, galères, galliotes & autres bâtimens de mer formoient autour une eſpèce d'amphithéâtre, & ils commencèrent le ſpectacle par une décharge de toute leur artillerie,

dont le ſon répété par les échos des montagnes, produiſit un effet agréable : ils tirèrent enſuite un grand nombre de fuſées volantes & de bombes d'une compoſition curieuſe, qui brûloient ſouvent ſous l'eau. Cela dura une demi-heure, & enſuite tout le Palais fut illuminé dans un inſtant. Ce ſignal fit ceſſer les exercices de la marine : nous crûmes alors habiter un pays d'enchantement. Cette opération ſe fit en un moment & ſans qu'il parût aucun agent viſible : en même tems les fontaines qu'on avoit conſtruites dans la cour devant le Palais, commencèrent à jetter du feu, & à repréſenter quelques-uns des grands jets d'eau de Verſailles & de Marly : dès qu'ils furent éteints, la cour prit ſur le champ la forme d'un vaſte parterre orné de palmiers, & entremêlé d'orangers, de pots de fleurs, de vaſes & d'autres ornemens en feux d'artifices. L'illumination du Palais finit quand ces

feux ceſſèrent, & le frontiſpice s'illuminant alors, on en vit ſortir des ſoleils, des étoiles, des roues de feu qui bientôt le firent tomber en ruines. Quand tout parut renverſé, il ſortit de ce tas de décombres une exploſion de deux mille fuſées volantes, bombes, ſerpenteaux & diables qui ſembloient remplir toute l'athmoſphere, & qui firent un terrible ravage ſur les habits de la populace. Pendant ce ſpectacle, on nous ſervit dans un grand pavillon, au centre du Marino, un excellent régal de café, de glaces, de confitures & de différens vins; c'étoit M. de Caſtillano, Prêteur ou Maire de la Ville, qui en fit la dépenſe. Les principaux nobles donnent ces régals tous les ſoirs, chacun à leur tour, & ils ſe diſputent à qui ſera le plus magnifique.

DÈS que les feux d'artifice eurent ceſſé, le Viceroi s'embarqua ſur une galère très-bien illuminée. Nous

reſtâmes à terre, pour voir le coup d'œil qu'elle nous offriroit apperçue de loin. Soixante-douze rames la faiſoient manœuvrer, & formoient un ſpectacle charmant : elles briſoient fort-promptement la ſurface des eaux, qui étant auſſi unies & auſſi claires qu'une glace, brilloient comme la flamme, & réfléchiſſoient ſa ſplendeur de tous côtés. Les rames battoient en meſure avec les corps-de-chaſſe, les clarinettes & les trompettes qui étoient en grand nombre ſur la proue du bâtiment.

La fête fut terminée par le Corſo, qui commence exactement à minuit, & dure juſqu'à deux heures du matin.

La grande rue étoit illuminée auſſi magnifiquement que le Marino : les arcs de triomphe & les pyramides étoient placés des deux côtés, à peu

de diſtance les uns des autres, exactement entre les trottoirs & le chemin des voitures ; & lorſqu'on les voyoit de l'une ou l'autre des quatre portes, on croyoit appercevoir deux lignes continues de la flamme la plus brillante. Ces illuminations ſont ſi ſupérieures à toutes celles que j'ai jamais vues ; elles en ſont d'ailleurs ſi différentes, qu'il eſt très-difficile de vous en donner quelque idée. Deux files de carroſſes occupoient l'eſpace entier qui ſe trouvoit entre ces deux lignes de flambeaux : ces voitures étoient dans le plus brillant appareil ; & comme elles s'ouvrent du milieu & laiſſent entrevoir de chaque côté la beauté des Dames, la richeſſe de leurs habillemens & l'éclat de leurs pierreries s'y déployoient de la maniere la plus avantageuſe.

Ce magnifique cortège ſe promena lentement pendant deux heures ; &

tous ceux qui le compoſoient ſembloient animés du deſir de plaire. La compagnie étoit véritablement yvre de joie & de plaiſir ; & le bonheur qui étinceloit dans tous les yeux paroiſſoit ſe répandre par une eſpèce de ſympathie ſur toute l'aſſemblée.

Au milieu d'un tel ſpectacle il étoit impoſſible de ne pas éprouver une dilatation & un épanouiſſement de cœur : j'avoue que le mien étoit ravi ; & cette ſcène de joie publique m'a cauſé plus d'émotion qu'une tragédie. J'avois toujours penſé que ces ſentimens étoient étrangers à une fête de pompe & de parade ; mais ici la joie univerſelle ſembloit réellement partir du cœur ; elle brilloit ſur tous les viſages, & annonçoit de tous côtés l'affection, l'amitié & l'égalité mutuelle. Certainement les diamans & la parure ne rehauſſoient pas autant les charmes des Dames, que l'air de com-

plaiſance & de bonne humeur qui les animoit.

NOUS étions répandus en différens carroſſes parmi la nobleſſe, ce qui nous donna occaſion de mieux faire ces obſervations. Je vous avoue que je n'ai jamais joui d'un ſpectacle ſi délicieux, & ſi la ſuperſtition produit ſouvent de pareils effets, je déſire ſincérement qu'il y en ait un peu dans notre patrie. J'avois envie de me jetter aux pieds de ſainte Roſalie, & de la bénir de ce qu'elle rend tant d'hommes heureux.

NOUS nous retirâmes ſur les deux heures; mais les objets voluptueux & brillans que j'avois vus, frappoient encore mes yeux, & je n'ai pas pu dormir; cependant je ſuis auſſi délaſſé que ſi j'avois goûté un ſommeil tranquille: je crois réellement que nous ne pourrions pas ſupporter quatre jours

de fatigue & de plaiſir, pareils à ceux que nous venons de paſſer. Nous ne ſommes pas faits pour tant de jouiſſances : j'ai déja épuiſé la moitié de mes facultés, & je ne comprends pas comment nous paſſerons les quatre autres jours de la fête.

JE voulois vous faire la deſcription de la journée le ſoir en rentrant chez moi, mais j'ai vu que cela étoit impoſſible ; les eſprits ſont trop diſſipés, & l'imagination eſt trop remplie des objets qu'elle vient d'appercevoir, pour pouvoir les rappeller avec ordre : je vous écrirai donc tous les matins, lorſque cette fièvre de l'imagination aura eu le tems de ſe calmer, & que mon eſprit pourra juger ſainement de ce que j'ai apperçu. Adieu : il tombe une petite pluie qui rafraîchira l'air, & qui épargnera la peine d'arroſer le Marino & la grande rue, ce qui ſe fait

régulièrement tous les matins. Le thermomètre eſt à 73 degrés.

LE 13. Les ſpectacles d'hier n'ont pas été auſſi beaux que ceux de la veille : ils ont commencé par les courſes des chevaux. Il y en a eu trois compoſées chacune de ſix chevaux : ils étoient montés par des jeunes gens d'environ douze ans, qui ne ſe ſervoient ni de ſelles, ni de brides, & qui n'avoient qu'une petite corde qui paſſoit dans la bouche du cheval, en guiſe de mors, & qui ſuffiſoit pour le modérer. La grande rue qu'on avoit couverte de terre juſqu'à la profondeur de cinq ou ſix pouces, étoit le lieu de la courſe. Un coup de canon tiré à Porto-Félice, en fut le ſignal : les chevaux parurent le comprendre, car ils s'élancèrent tout d'un coup & tous à la

fois, & ils firent leurs derniers efforts juſqu'à Porto-Novo, qui ſervoit de but. L'eſpace eſt exactement d'un mille, & ils le parcoururent en une minute & 35 ſecondes, ce qui nous a paru ſurprenant, eu égard à la groſſeur des chevaux, qui ont à peine 14 palmes, & ſont ordinairement des chevaux barbes, ou d'une race mêlée entre ceux de Sicile & de Barbarie. Les petits cavaliers étoient joliment habillés & avoient bonne mine. Nous fûmes étonnés de voir combien ils étoient habiles écuyers, & j'ai obſervé qu'en général ils étoient fort bien aſſis.

La rue étoit entièrement remplie de monde, avant que le ſignal eût annoncé le moment de la courſe, & nous ne concevions pas comment elle pourroit ſe faire. Notre ſurpriſe augmenta quand nous vîmes les chevaux courir à bride abattue ſur la partie

la plus épaiſſe de la foule, qui ne commença à s'ouvrir pour leur laiſſer un paſſage, que lorſqu'ils alloient ſe précipiter dans le milieu. Ces ſpectateurs intrépides faiſoient place alors, & ſe rangeoient en arrière par un mouvement uniforme & régulier qui ſe communiquoit d'une extrémité de la rue à l'autre : cette ſingulière manœuvre s'exécutoit ſans bourdonnement & ſans confuſion, & dès que les chevaux avoient paſſé, la populace couroit ſur leurs trouſſes au centre de la rue ; cependant cela détruit une grande partie du plaiſir de ce ſpectacle, car on ne peut pas s'empêcher de craindre pour tant d'hommes que vous voyez à chaque inſtant dans le danger le plus prochain d'être écraſés ; ce qui leur arriveroit infailliblement s'ils ſe retiroient une ſeconde ou deux plus tard. On a vu ſouvent de ces accidents ; mais heureuſement chacun échappa hier ſain & ſauf.

LE vainqueur fut conduit le long de la rue en triomphe, portant devant lui le prix qu'il avoit remporté : c'étoit une grande piece de ſoie blanche brodée & travaillée en or..

CES courſes me paroiſſent fort ſupérieures aux courſes ordinaires que font les chevaux en Italie ; mais elles ne ſont pas comparables à celles d'Angleterre.

LA grande rue étoit illuminée de la même manière qu'hier, & l'aſſemblée des Nobles ſe tint au palais de l'Archevêque, qui pour cela étoit richement décoré.

L'ILLUMINATION des jardins étoit auſſi fort brillante, & elle me rappella celle de notre Vauxhall. Il y avoit à chaque extrémité un orcheſtre de très-bons Muſiciens. Le ſpectacle étoit réellement brillant ; & l'Arche-

vêque eut beaucoup d'attention & de politeſſe pour tous les membres de la compagnie.

SUR les dix heures, le grand char triomphal retourna en proceſſion au Marino; il étoit éclairé par de grands flambeaux de cire & il formoit un coup d'œil formidable. Dom Quichotte ſeroit excuſable de le prendre pour un château enchanté qui ſe mouvoit dans les airs. Nous ne ſortîmes de chez l'Archevêque qu'à minuit, quand le corſo commença; il fut préciſément le même à tous égards que celui du jour précédent; & nous avons joui avec yvreſſe de cette ſcène délicieuſe.

Le 14. Hier au ſoir, les deux grandes rues & les quatre portes de la Ville, qui les terminent, furent magnifiquement illuminées. Ces rues ſe coupent l'une & l'autre exactement au centre

centre de la Ville, où elles forment une belle place appellée la *Piazza Ottangolosa*, à cause des huit angles qu'elle forme. Cette place étoit décorée de tapisseries, de statues, & de fleurs artificielles; comme les bâtimens qui l'entourent sont uniformes & d'une belle architecture, & qu'en même-tems ils étoient bien éclairés, la scène étoit très-brillante. On y avoit construit quatre orchestres; & je n'aurois pas cru que cette Ville pût produire quatre bandes de Musiciens aussi nombreuses.

Du centre de cette place on voyoit la ville entière de Palerme dans toute sa pompe; & l'effet surpasse ce qu'on peut en concevoir. Les quatre portes qui servoient de points de vue à ce spectacle ravissant, étoient embellies & éclairées d'une manière élégante. Les illuminations représentoient

différens trophées, les armes d'Eſpagne, celles de Naples, de Sicile & de Palerme, avec leurs génies protecteurs, &c. &c.

L'ASSEMBLÉE des Nobles s'eſt tenue au palais du Viceroi; & la collation a encore été plus ſomptueuſe que la premiere. Les grands feux d'artifice placés vis-à-vis du palais, commencèrent à dix heures & finirent à minuit; nous allâmes enſuite au *corſo* qui dura, comme à l'ordinaire, juſqu'à deux heures du matin. Cette partie de la fête nous plaît davantage, parce que c'eſt la ſeule qui affecte le cœur; & ſans cela, un ſpectacle de marionnettes ſeroit auſſi bon à voir que le couronnement d'un Monarque: nous connoiſſons maintenant preſque tous les viſages; l'air de douceur & de bonté qui les anime nous inſpire l'opinion la plus avantageuſe des habitans de cette Ville.

LES feux d'artifice d'hier au ſoir ont été beaucoup plus grands que ceux du Marino ; mais ils ne m'ont pas fait autant de plaiſir. Comme ils ne jouoient pas ſur la mer, & qu'il n'y avoit point de bateaux ni de galères, l'effet n'en pouvoit pas être auſſi brillant. Ils repréſentoient de même la façade d'un palais, mais d'une beaucoup plus vaſte étendue ; l'illumination étoit auſſi la même, & tout s'y paſſa de la même manière. Nous vîmes parfaitement bien ce ſpectacle du palais du Viceroi, où nous eûmes un élégant concert ; mais au grand regret de la compagnie, la Gabrieli, la cantatrice la plus parfaite, mais la femme la plus capricieuſe de la terre, ne jugea pas à propos de chanter.

LE 15, il y a eu trois courſes & ſix chevaux à chacune, comme la premiere fois. Tout le monde dit s'ê-

tre fort amuſé : je ne puis pas vous en mander autant. Un homme a été foulé aux pieds & tué, à ce que je penſe, & un des Cavaliers eſt tombé de cheval.

LA *converſation* de la Nobleſſe ſe tenoit chez le *Juge de la Monarchie*, Officier qui remplit une place de confiance & d'une grande diſtinction. Nous y eûmes une collation pareille aux autres & un très-bon concert. A onze heures, le Viceroi, ſuivi de toute la compagnie, alla viſiter à pied la place & la grande égliſe; ſa ſuite étoit prodigieuſe. Quoique la Ville fût par-tout éclairée, les domeſtiques de ſon Excellence & de la Nobleſſe ſuivoient avec de gros flambeaux de cire.

DÈS que le Viceroi fut arrivé dans la place, les quatre orcheſtres exécutèrent des ſymphonies tant qu'il y

reſta. Il y avoit une foule immenſe de ſpectateurs autour de la grande égliſe ; & ſans la préſence du Vice-roi, il nous auroit été impoſſible d'y entrer. Mais ſes gens nous ouvrirent un paſſage ; & en arrivant tout-à-coup par la grande porte, nous jouimes d'un ſpectacle enchanteur. Toute l'égliſe reſplendiſſoit d'une vaſte lumière, qui étant réfléchie de dix mille ſurfaces très-brillantes, diverſement colorées & diſpoſées ſous différens angles, produiſoit un effet qui, je crois, ſurpaſſoit de beaucoup toutes les deſcriptions de palais de fée que j'ai lues. Je ne penſe pas que l'art humain ait pu inventer quelque choſe de plus merveilleux & de plus magnifique. Je vous ai déja dit que toute l'égliſe, murailles, voûtes, colonnes & pilaſtres, étoit entièrement couverts de miroirs, entremêlés de papier d'or & d'argent, de fleurs artificielles arrangées avec beaucoup de goût & d'élégance ; de

façon qu'on n'appercevoit pas un pouce de pierre ou de plâtre. Imaginez, ſi vous le pouvez, une de nos grandes Cathédrales ornée de cette manière & éclairée de vingt mille bougies, & vous aurez quelque foible idée de ce coup d'œil. J'avoue qu'elle a ſurpaſſé de beaucoup mon eſpérance, quoique je m'attendîſſe à voir quelque choſe de très-ſurprenant. Lorſque nous fûmes revenus de notre premier étonnement qui nous avoit arraché pluſieurs exclamations, ſans que nous nous en fuſſions apperçus, j'obſervai que les yeux de la Nobleſſe étoient fixés ſur nous, & qu'ils étoient charmés de voir notre air d'admiration. Cette illumination, ſuivant moi, vaut mieux que tout le reſte de la fête.

J'AI ſouvent entendu parler de celle de S. Pierre comme d'une merveille; & l'on n'a pas tort; mais elle ne peut point être comparée à celle-ci.

Il eſt vrai que les effets en ſont différens, & qu'on ne peut gueres les rapprocher les uns des autres.

CE ſpectacle eſt trop éblouiſſant pour le ſoutenir un tems conſidérable, & il fut bientôt impoſſible de ſupporter la chaleur occaſionnée par la quantité immenſe des lumières. J'entrepris de compter les luſtres; j'allai juſqu'à cinq cens; mais la tête me tourna & je fus contraint d'abandonner mon projet. On nous aſſure qu'il n'y avoit pas moins de vingt mille cierges; les quatorze autels de chaque côté des nefs étoient décorés avec beaucoup de ſplendeur.

QUAND on penſe à ces décorations brillantes qui embelliſſent toute une égliſe, il eſt difficile d'y attacher une idée de grandeur & de majeſté; & c'eſt ce qui me frappa lorſqu'on m'en parla pour la premiere fois. Je vous aſſure

cependant que l'élégante ſimplicité & l'unité de deſſein répandent ſur l'enſemble un caractère de grandeur auquel on ne s'attendoit pas.

C'EST la partie de la fête que les habitans de Palerme eſtiment le plus; ils traitent tout le reſte de bagatelle en comparaiſon de cette illumination; & il me paroît effectivement qu'il n'y a rien dans le monde d'auſſi beau. Il eſt ſurprenant qu'ils faſſent de ſi grands frais & qu'ils ſe donnent tant de peine pour un appareil de quelques heures ſeulement; ils ont déja commencé ce matin à déparer l'égliſe, & on dit que cette opération durera pluſieurs ſemaines.

EN ſortant de l'égliſe, nous allâmes au corſo qui termina, comme à l'ordinaire, la fête du jour.

LE 16. Hier au ſoir, toutes les

rues furent complettement illuminées. L'aſſemblée ſe tint chez le Préteur, où il y eut une collation ſomptueuſe & un concert. Pacherotti, le premier Chanteur de l'Opéra, s'y diſtingua; il eſt très-agréable; & je ſuis ſûr que dans peu d'années, il ſera célèbre. Campanucci, le ſecond ſoprano, me paroît meilleur que la plupart de ceux que j'ai entendus en Italie; & vous le croirez aiſément lorſque je vous apprendrai qu'il eſt engagé pour être l'hyver prochain le premier Chanteur du grand Opéra à Rome. N'eſt-il pas ſingulier que la Capitale de toute l'Italie, & relativement aux beaux-Arts la Capitale du monde entier, s'abbaiſſe juſqu'à choiſir le premier Acteur de ſon Opéra parmi les ſubalternes d'un théâtre lointain de la Sicile?

Vous penſez bien qu'avec deux chanteurs comme ceux-ci & la Gabrieli,

l'Opéra ne ſera pas mépriſable. Il doit commencer dans peu de jours, malgré l'extrême chaleur de la ſaiſon, tant on aime ici les ſpectacles.

LEURS Danſeurs d'Opéra ſont ceux que vous avez eus l'année derniere à Londres; ils viennent d'arriver: on n'eſt pas trop content d'eux. Nous les avons vus ce matin à la répétition, & ils ont été fort ſurpris lorſqu'ils nous ont reconnus pour des Anglois. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien ils ont été charmés de nous voir. J'ai été enchanté de les entendre parler de l'Angleterre avec la chaleur de la reconnoiſſance & de l'affection. Il y a parmi cette troupe une femme, qui en converſant ſur notre patrie avec un degré d'intérêt que les bons traitemens qu'elle y a reçus pouvoient ſeuls inſpirer, m'a dit que de ſa vie elle n'avoit eu le cœur auſſi ſerré en quittant un pays,

& que ſi elle y eût joui d'une meilleure ſanté, rien n'auroit pu l'engager à en ſortir jamais. Elle m'a paru affectée en me diſant cela. Je lui ai répondu qu'elle faiſoit beaucoup d'honneur à notre Nation ; mais j'ai ajouté que ſes ſentimens & la manière dont elle me les exprimoit, ne pouvoit guere tenir à une ſimple affection pour le pays en général, & que probablement il y entroit quelque affection particulière. Elle m'a répliqué par un ſourire ; mais en même-tems j'ai obſervé qu'elle avoit la larme à l'œil. Nous avons été interrompus en ce moment ; cependant je tâcherai d'apprendre ſon hiſtoire. Vous la ſaurez peut-être ; car on eſt inſtruit à Londres de tous les ſecrets de cette nature.

MAIS je me ſuis écarté de mon ſujet, & j'oubliois que je vous faiſois une deſcription de la fête. A vous

parler ſincérement, c'eſt un ſujet ſur lequel je n'aime pas à vous écrire. Je me repens preſque de l'avoir entrepris, & je ſuis charmé de n'avoir bientôt plus rien à vous apprendre. On a du plaiſir à voir des ſpectacles d'appareil; mais il eſt très-inſipide d'en faire le détail; car la parole & l'écriture ne communiquent les idées que par une eſpèce de progreſſion lente & régulière; de façon qu'on en perd ordinairement une en penſant à l'autre. Mais lorſque mille objets vous frappent à la fois, l'imagination eſt tout autrement ſatisfaite.

LA grande proceſſion qui termine la fête, commença à dix heures; elle ne différoit de celles des autres jours qu'en ce qu'indépendamment des prêtres, des moines & des ordres religieux de la Ville, on avoit placé, à égale diſtance l'une de l'autre, dix machines élevées, faites de bois & de carton & ornées de

la manière la plus élégante, qui repréſentoient des temples, des tabernacles & différens morceaux d'architecture. Les divers couvens & ordres religieux fourniſſent cette ſingulière décoration, & ils tâchent mutuellement de ſe ſurpaſſer par la richeſſe & le bon goût de ce travail. Quelques-unes n'ont pas moins de 60 pieds d'élévation. Elles ſont remplies de figures de Saints & d'Anges, faites en cire, très-bien imitées & ſi admirablement peintes que pluſieurs ſembloient réellement être animées. Toutes ces figures ſont faites par les Religieuſes qui les parent de robes d'or & d'argent.

NOUS nous ſommes fort amuſés en voyant ce matin ces figures retourner en carroſſes dans les couvents qui les avoient fournies. Nous les avons priſes d'abord pour des Dames en habits de cérémonie, qui alloient viſiter les

égliſes ſuivant l'uſage, & nous avons commencé à ôter nos chapeaux à meſure qu'elles paſſoient. Quelques-uns de nos amis nous ont induits en erreur, en nous diſant, à l'approche des voitures : » Voilà la Princeſſe une » telle ; voici la Ducheſſe «.... En un mot nous avons fait une demi-douzaine de révérences avant de découvrir que nous nous trompions.

LA proceſſion étoit terminée par une groſſe châſſe d'argent qui renfermoit les os de ſainte Roſalie ; elle étoit portée par trente-ſix des Bourgeois les plus reſpectables de la Ville, qui regardent cette commiſſion comme un très-grand honneur. L'Archevêque marchoit derrière & donnoit ſa bénédiction au peuple, à meſure qu'il paſſoit.

DÈS que la proceſſion eut fait le tour de la grande place, devant le

palais du Préteur, la ſuperbe fontaine qui eſt dans le centre, une des plus belles de l'Europe, ſe changea en fontaine de feu, & lança de tous côtés des fuſées. Cet artifice ne dura que quelques minutes & finit par une bruyante exploſion. Comme on ne s'y attendoit point, elle produiſit beaucoup d'effet & ſurprit plus que tout le reſte les ſpectateurs.

L'ASSEMBLÉE ſe retira alors; ce matin tout eſt rentré dans ſon ordre naturel; & je vous aſſure qu'il étoit tems de reprendre ſon aſſiette ordinaire. Les ſpectacles, les veilles & la diſſipation de ces cinq jours ont fatigué & épuiſé tout le monde. Cependant cela nous a fait beaucoup de plaiſir; & je puis vous aſſurer avec vérité que la pompe de la fête de ſainte Roſalie eſt infiniment au-deſſus de celle de la Semaine Sainte à Rome, de l'Aſcenſion à Veniſe, ou

de toute autre fête dont j'aye jamais été témoin.

JE ne vous ai pas dit qu'il y a environ un ou deux jours que le tems fixé pour notre retour à Naples, étant écoulé, nous avions loué un petit bâtiment & tout préparé pour notre départ; nous avions même pris congé du Viceroi & reçu nos paſſe-ports. Notre bagage & nos proviſions de mer étoient déja embarqués, lorſque nos amis nous ſollicitèrent avec tant d'empreſſement & de cordialité de paſſer encore quinze jours avec eux, que nous n'avons pas pu nous y refuſer; & il a fallu faire décharger notre bâtiment. Je ne vous rapporte cette particularité que pour vous montrer combien on a ici plus d'égards pour les Etrangers que dans la plupart des Villes du Continent.

NOUS leur ſommes fort redevables de

nous avoir contraints à prolonger notre ſéjour, puiſqu'indépendamment des amuſemens de la fête, nous avons trouvé en eux tant d'hoſpitalité & de politeſſe, que c'eſt avec le plus grand regret que nous nous voyons forcés enfin de les quitter. Si nous avions apporté de Naples nos habits & nos livres, je ne ſais pas combien nous reſterions de tems ici.

NOUS avons envoyé fréter un bâtiment; mais il eſt probable que nous ne ferons voile que dans cinq à ſix jours. Adieu.

# LETTRE XXXI.

*Antiquités ; Cameſena ; Temple de Cérès à Enna ; Temple de Vénus Erécine ; Différence qu'on remarque dans les deſcriptions qu'Homère & Virgile ont données de la Sicile.*

A Palerme, le 19 Juillet 1770.

NOUS avons fait des recherches ſur quelques-unes des antiquités de cette Ville, & nous avons trouvé pluſieurs perſonnes, en particulier le Prince de Torremuzzo, qui ſe ſont fort appliqués à l'étude de cette matière. Je vois cependant qu'il faut parcourir bien des fables avant d'arriver à quelque choſe de certain & de ſatisfaiſant.

LA plûpart des Auteurs Siciliens s'accordent à tirer leur origine de

Ham ou Cham, fils de Noé, qui, à ce qu'ils prétendent, eſt le même que Saturne. Ils diſent qu'il bâtit une grande ville qui, de ſon nom fut appellée Cameſena. Il y a de grandes diſputes ſur ſa ſituation. Béroſe ſuppoſe qu'elle étoit bâtie où *Camarina* fut enſuite fondée, & que ce nom n'eſt qu'une corruption du premier qu'elle porta d'abord. Guarneri, Carrera & d'autres combattent cette opinion, & aſſurent que Cameſena étoit ſitué au pied de l'Etna, entre Aci & Catane, preſqu'en face des trois rochers qui portent encore le nom de Cyclopes. Carrera fait mention d'une inſcription qu'il avoit vue dans des ruines près d'Aci, qu'on regardoit comme le tombeau d'Acis, & il croit qu'elle ſuffit pour décider la queſtion (*a*):

(*a*) » Hæc eſt inſcriptio vetuſtæ cujuſdam ta-» bellæ repertæ in pyramide ſepulchri Acis, ex

ILS ajoutent que ce même Cham étoit un grand ſcélérat, & qu'on lui donna le ſurnom d'*Eſenus*, qui ſignifie *infâme*, pour déſigner ſon caractère. Suivant Fazzello, il épouſa ſa propre ſœur appellée Rhéa : Cérès fut le fruit de ce mariage ; mais loin d'hériter des vices de ſon pere, elle régna ſur la Sicile avec beaucoup de ſageſſe & de modération. Elle apprit à ſes ſujets l'art de faire du pain & du vin, avec le bled & le raiſin que l'iſle produiſoit en abondance ſans culture. Sa fille Proſerpine étoit auſſi belle & auſſi vertueuſe que ſa mere. Orcus, roi d'Epire, la demanda en mariage, & l'enleva par force, après

» fragmentis vetuſtiſſimæ Chameſenæ urbis hodie
» Acis, conditæ à Cham, gigantum Principe,
» etiam nuncupato Saturno Chameſano in promon-
» torio Xiphonio, ubi adhuc hodie viſuntur ſolo
» æquata antiqua veſtigia & ruinæ dictæ Urbis,
» & arcis in Inſulâ prope ſcopulos Cyclopum,
» & retinet adhuc ſyncopatum nomen La Gaz-
» zena «.

avoir eſſuyé un refus, ce qui a donné occaſion à l'imagination déſordonnée des Grecs d'inventer la fable de l'enlèvement de Proſerpine par Pluton roi des enfers, parce que cet Orcus étoit d'un caractère ſombre & chagrin.

CÉRÈS a toujours été la Divinité favorite des Siciliens. Elle avoit placé le ſiege de ſon Empire au centre de l'iſle, ſur le ſommet d'une colline élevée appellée Enna, où elle fonda la ville de ce nom. C'eſt encore une place conſidérable, & on l'appelle à préſent Caſtragiovanni; mais on n'apperçoit preſque plus rien des ruines de l'Enna.

CICERON fait une deſcription particulière de cet endroit. Il dit qu'à cauſe de ſa ſituation au centre de la Sicile, on lui donnoit le nom d'*Umbilicus Siciliæ*, & il en parle comme du pays le plus beau & le plus fer-

tile du monde. Le temple de Cérès à Enna étoit célèbre chez tous les payens, & ils y alloient en pélerinage, ainſi qu'on va aujourd'hui à Notre-Dame de Lorette. Fazzello dit qu'on avoit tant de vénération pour cette Déeſſe, que lorſque la ville fut ſurpriſe & pillée par les eſclaves & les barbares, ils n'osèrent pas toucher à ce temple ſacré, quoiqu'il renfermât plus de richeſſes que le reſte de la Ville. Il en reſte à peine aujourd'hui quelques veſtiges.

IL y a eu de violentes diſputes parmi les Auteurs Siciliens pour ſavoir ſi Proſerpine fut enlevée près la ville d'Enna, ou de celle de l'Etna qui étoit au pied de la montagne ; mais cela eſt peu important, & je crois qu'on doit plus d'égard à l'autorité de Ciceron, qui décide la queſtion en faveur d'Enna, qu'à celle de tous les autres Ecrivains. Diodore penſe de même, &

il décrit ce canton preſque dans les mêmes termes que l'orateur de Rome. Ils le peignent tous deux comme un paradis terreſtre, rempli de jolis boſquets, de fontaines & de clairs ruiſſeaux, & couvert comme l'Etna de toutes ſortes de fleurs à chaque ſaiſon de l'année. Vous pouvez joindre à ces témoignages celui de Milton, qui le compare au paradis même. Si vous voulez en ſavoir davantage ſur cette matière, vous pouvez lire les Oraiſons de Ciceron contre Verrès, & le cinquieme Livre de Diodore. J'ai parlé à pluſieurs perſonnes qui ont vu ce beau pays, & on m'aſſure qu'il répond parfaitement à la deſcription que ces Auteurs en donnent. On dit qu'on y trouve encore des médailles qui portent une figure élégante de Cérès, & ſur le revers un épi de bled; mais je n'ai jamais pu m'en procurer aucune.

IL y avoit en Sicile un autre temple qui n'étoit pas moins fameux que celui de Cérès : il étoit dédié à Vénus Erécine ; & comme le premier, il étoit bâti ſur le ſommet d'une montagne très-élevée. Cette montagne s'appelloit anciennement *Eryx* ou *Erice*, comme prononcent les Siciliens ; mais on la nomme aujourd'hui *San Juliano*. Les Hiſtoriens Grecs & Romains parlent ſouvent de la montagne & du temple, & les Siciliens s'accordent ſur ſa ſituation & ſon origine qu'ils font preſque auſſi ancienne que celle du temple de Cérès. Diodore dit que Dédale après ſa fuite de Crète, y fut reçu avec hoſpitalité, & qu'il employa toutes les connoiſſances qu'il avoit en architecture à embellir ce temple. Il l'enrichit de pluſieurs beaux morceaux de ſculpture, & en particulier de la figure d'un bélier d'un travail ſi

achevé, qu'il ſembloit être vivant. Je crois que Ciceron parle de ces faits.

ENÉE dans ſon voyage de Troye en Italie, débarqua auſſi ſur cette partie de l'iſle, & ſuivant Diodore & Thucidide, il fit de très-riches préſens à ce temple. Virgile ne s'eſt pas contenté de ce trait : comme il veut rehauſſer en tout la piété de ſon héros, il le fait fondateur du temple, (*a*) contre le ſentiment de tous les Hiſtoriens. La réputation & la gloire de ce lieu ſacré s'accrurent pendant pluſieurs ſiècles, & les Romains eurent encore pour lui plus de vénération que les Grecs. Fazzello citant l'autorité de Strabon, dit qu'on impoſoit ſur dix-ſept villes de la Sicile, de gros tribus, pour ſoutenir la dignité

(*a*) » Tum vicina aſtris Erycino in vertice ſedes
» Fundatûr Veneri Idaliæ, tumuloque Sacerdos,
» Et lucus late ſacer additur Anchiſæ «.

& les énormes dépenſes que coûtoit l'entretien du temple. Il y avoit deux cens ſoldats nommés pour ſa garde, & le nombre des Prêtres, Prêtreſſes & Miniſtres, tant hommes que femmes, eſt incroyable.

Un grand nombre de pigeons qu'on regardoit comme faiſant partie du cortège de Vénus, avoient coutume de paſſer entre l'Afrique & l'Italie à certaines ſaiſons de l'année ; & comme ils s'arrêtoient pendant quelques jours ſur le mont Eryx & autour de ce temple, le peuple imagina que la Déeſſe y étoit elle-même en perſonne, & on dit que dans ces occaſions on l'adoroit avec beaucoup de ferveur. On inſtitua des fêtes en ſon honneur, & la femme la plus modeſte étoit obligée d'en accomplir les cérémonies, ſous peine de paſſer pour prude. Il y en avoit peu qui méritaſſent ce reproche. On dit que celles d'Eryx

ſouhaitoient ardemment l'arrivée des pigeons, & même qu'elles avoient coutume de répandre de la veſce autour du temple pour les engager à y ſéjourner plus long-tems (*a*).

VÉNUS a eu pour ſucceſſeur Saint-Julien, qui à préſent donne ſon

---

(*a*) L'idée d'adreſſer ſur cette montagne plutôt qu'ailleurs un culte particulier à Vénus, pourroit bien avoir tiré ſon origine de la beauté des femmes qui l'habitent, tout comme on regardoit, par la même raiſon, dans l'ancienne Grèce, Gnide comme le ſéjour chéri de cette Divinité. Effectivement la petite ville de Trapani renferme encore aujourd'hui les plus belles perſonnes de la Sicile; il s'en trouve même ſouvent dont la beauté fait la fortune, en leur procurant les mariages les plus avantageux; elles ſont auſſi blanches qu'une Allemande ou une Angloiſe puiſſe l'être, & joignent à ces teints éclatans de grands yeux noirs, les plus pleins de feu, les plus vifs du monde, avec des profils à la Grecque de la plus exacte régularité; c'eſt ſans doute à un air plus pur, plus ſerein, plus ſubtil, qu'il faut attribuer la cauſe d'une conformation auſſi heureuſe.

*Voyage du Baron de Riedeſel en Sicile.*

nom à la ville & à la montagne : les Siciliens lui rendent de grands honneurs. Ils prétendent que lorſque cette Ville fut aſſiégée Saint-Julien parut ſur les murailles armé de pied en cap ; qu'il effraya tellement l'ennemi, qu'à l'inſtant il prit la fuite, & que depuis ce tems-là cette Ville n'a plus été attaquée.

ON trouve encore pluſieurs médailles dans le voiſinage ; mais il ne ſubſiſte pas le moindre veſtige de ce temple. Quelques marbres avec des inſcriptions & des gravures, qu'on a tirés de deſſous terre, ſont preſque les ſeuls monumens qui atteſtent ſon exiſtence. Suétone dit qu'il étoit tombé en ruines avant le règne de Tibère ; mais comme Vénus étoit la Divinité favorite de cet Empereur, il le fit réparer magnifiquement. Il eſt cependant difficile de concilier ce récit avec celui de Strabon, qui nous dit

qu'au tems où il vivoit, il étoit entiérement abandonné; & en effet, cela eſt très-probable, puiſqu'il n'en reſte plus aujourd'hui aucune trace, ce qui n'eſt pas vrai des grands ouvrages du règne de Tibère.

ENÉE débarqua au port de Drepanum, exactement au pied de cette montagne. C'eſt ici que mourut ſon pere Anchiſe, en l'honneur duquel il célébra, environ un an après, à Carthage, ces jeux ſi bien décrits dans l'Enéïde: Virgile a tiré avec beaucoup d'adreſſe de cet épiſode, un compliment adreſſé à la piété d'Auguſte, qui avoit inſtitué des Jeux de la même eſpèce en l'honneur de Jules Céſar ſon pere par adoption.

IL eſt ſingulier que la deſcription que fait Virgile de cette partie de la Sicile, ſoit ſi différente de celle qu'en donne Homère, puiſque leurs

deux héros la viſitèrent à-peu-près au même-temps. A la vérité Virgile ſemble avoir ſuivi les Hiſtoriens dans cette partie de ſon Poëme, plutôt que le ſentiment d'Homère, qui place dans le pays qui reçut Enée avec tant d'hoſpitalité, l'habitation de Polyphême & des Cyclopes, où Ulyſſe perdit pluſieurs de ſes compagnons, & dont il eut tant de peine à s'échapper. L'iſle de Licoſia, où il amarra ſa flotte, eſt très-près du port de Drepanum, & Homère dit que l'aventure de Polyphême arriva ſur la côte de Sicile, exactement vis-à-vis de cette iſle. Virgile a pris la liberté de changer entiérement le lieu de la ſcène, parce qu'il connoiſſoit mieux qu'Homère la géographie & l'hiſtoire du pays, & il la tranſporte, peut-être avec beaucoup de raiſon, au pied du mont Etna. Je crains qu'il n'ait pas également bien fait de changer l'action même, & de contredire le récit qu'on

trouve dans Homère, car Ulyſſe dit que 4 de ſes compagnons ayant été dévorés par Polyphême, il ſauva tous les autres par ſon adreſſe, & qu'il s'échappa le dernier de la caverne. Virgile fait dire un menſonge à Ulyſſe ; il affirme qu'il laiſſa Achemenides derrière lui, tandis qu'Achemenides raconte cette hiſtoire d'une manière très-différente ; il aſſure auſſi que Polyphême ne dévora que deux de ſes compagnons, & qu'enſuite ils lui crevèrent ſon œil (*acuto telo*) avec un trait aigu ; ce qui donne plutôt l'idée d'une pique ou d'une javeline, que celle d'une longue perche de bois toute embraſée, ainſi que le dit Homère. Il y a d'ailleurs pluſieurs autres perſonnages auxquels on peut appliquer cette obſervation. Ne croyez pas pour cela que Virgile ſoit plein de négligence, ou qu'il a manqué de déférence pour ſon Maître ; on ne l'a jamais accuſé de l'un ni l'autre de ces défauts.

LES Auteurs Siciliens ne ſont pas contens de lui, parce qu'il ſuppoſe qu'Enée fut le fondateur du temple de Vénus Erécine. Ils conviennent que la Colonie qu'il fut obligé d'y laiſſer après l'incendie de ſes vaiſſeaux, bâtit, en honneur de ſa mere Vénus, la ville d'Erice autour de ſon temple; mais ils ſoutiennent tous que le temple fut conſtruit par Erix, ou, comme ils l'appellent, par Erice, autre fils de Vénus, mais beaucoup plus âgé qu'Enée, le même qui réſiſta à Hercule par qui pourtant il fut tué dans un combat de lutte qui ſe donna près du pied de cette montagne. Le lieu où l'on ſuppoſe que s'eſt paſſé cet évènement, conſerve encore le nom de champ d'Hercule, ( *il campo d'Hercole* ). Dans tout le cinquieme Livre de l'Enéïde, cet Erix eſt appellé frere d'Enée; & dans ſa Deſcription des jeux, il y parle des mêmes gantelets avec leſquels il combattit Hercule,

*in*

*in hoc ipſo littore*, en ce même endroit. La vue de leur énorme groſſeur étonna toute l'armée & effraya tellement le champion Darès, qu'il refuſa abſolument de combattre.

ADIEU. Nous aurons l'Opéra dans deux jours, & je penſe que nous quitterons bientôt après la Sicile.

---

## LETTRE XXXII.

*Monte-Pelegrino ; ſainte Roſalie ; ancienne Fortereſſe ; Situation de Palerme ; Antiquité de cette Ville ; Inſcriptions.*

A Palerme, le 21 Juillet 1770.

NOUS ſommes allés au mont Pelegrino rendre nos derniers devoirs à ſainte Roſalie & la remercier du grand nombre de ſpectacles qu'elle nous a procurés. C'eſt un des voyages les plus

fatigans que j'aie fait de ma vie. La montagne eſt très-élevée & ſi extraordinairement eſcarpée que le chemin qui y conduit eſt appellé avec raiſon *la ſcala* ou l'échelle. Avant la découverte de ſainte Roſalie, elle étoit preſque regardée comme inacceſſible; mais les habitans de Palerme ont conſtruit à grands frais un beau chemin ſur des rochers qui ſont preſque perpendiculaires. Nous avons vu la Sainte au milieu de ſa grotte, dans l'attitude qu'elle avoit lorſqu'on la trouva; elle a ſa tête appuyée négligemment ſur ſa main, & un Crucifix devant elle. C'eſt une ſtatue d'un très-beau marbre blanc & du travail le plus fini, qui eſt placée dans l'intérieur de la caverne, au même endroit où l'on dit que mourut ſainte Roſalie. Elle repréſente une jeune fille d'environ 15 ans & d'une figure intéreſſante, qui eſt en acte de dévotion. L'Artiſte a trouvé moyen de répandre un air extrêmement tou-

chant dans ſon maintien & ſur ſa phyſionomie. Je n'ai jamais rien vu qui m'ait tant affecté, & je ne ſuis pas ſurpris qu'elle ait captivé les cœurs des Siciliens. Elle eſt couverte d'une robe d'or & ornée de quelques joyaux précieux. La caverne eſt d'une étendue conſidérable & extrêmement ſombre. On a bâti une égliſe aux environs; il y a des Prêtres chargés de veiller ſur les précieuſes reliques de la Sainte & de recevoir les offrandes des pélerins qui viennent les viſiter.

ON a trouvé dans une caverne de la montagne Queſquina, à une diſtance conſidérable de celle-ci, une inſcription gravée de la main de ſainte Roſalie elle-même. On dit que cet antre n'étoit pas aſſez paiſible pour elle, & qu'elle ſe retira de là au mont Pelegrino, comme en un lieu plus ſolitaire & plus inacceſſible. Je la copierai exactement telle qu'on l'a con-

ſervée dans le mauvais latin de la Sainte :

EGO ROSOLIA
SINIBALDI QUISQUI-
NE ET ROSARUM
DOMINI FILIA AMORE
DEI MEI JESU
CHRISTI,
IN HOC
ANTRO HABITA-
RI DECREVI.

APRÈS que ſainte Roſalie eut quitté la caverne où cette inſcription a été trouvée, on n'en entendit plus parler qu'au bout d'environ 500 ans, lorſqu'on fit la découverte de ſes oſſemens.

ON jouit au ſommet du mont Pelegrino d'une vue très-belle & très-étendue. Si le jour eſt bien clair, on apperçoit la plupart des iſles Lipari, & même une grande partie de l'Etna, quoiqu'on en ſoit alors éloigné de

preſque toute la longueur de la Sicile. La *Bagaria* & le *Colle*, couverts d'un grand nombre de jolies maiſons de campagne, forment un charmant coup d'œil. On voit très-bien la ville de Palerme qui eſt à environ deux milles du pied de la montagne. Pluſieurs perſonnes ſont montées à ſon ſommet pendant la grande illumination, pour voir le bel effet qu'elle produiſoit ; mais malheureuſement cette idée ne nous eſt pas venue.

ON voit encore près du milieu de cette montagne & non loin du ſommet, quelques petits reſtes d'un célèbre fort ou château dont les Auteurs Siciliens font remonter l'origine juſqu'à l'antiquité la plus reculée. Maſſa dit qu'on croit qu'il fut bâti lors du règne de Saturne, immédiatement après le déluge ; car au tems des premieres guerres puniques, il étoit déja fort reſpecté à cauſe de ſon anti-

quité. C'étoit alors une place forte; & les anciens Hiſtoriens en font ſouvent mention. On lit dans le 23^e. Livre de Diodore, qu'Amilcar la défendit trois ans contre toutes les forces des Romains qui entreprirent en vain de l'en chaſſer avec une armée de quarante mille hommes.

PALERME eſt ſituée à l'extrémité d'une eſpèce d'amphithéâtre naturel, formé par des montagnes de roche extrêmement hautes; mais le pays qui eſt entre la ville & ces montagnes, eſt certainement un des cantons les plus fertiles & les plus pittoreſques de la terre. On croit appercevoir partout un jardin magnifique, couvert d'arbres fruitiers de toute eſpèce, & arroſé par des fontaines limpides & des ruiſſeaux qui forment un grand nombre de tours & de détours ſur cette plaine délicieuſe. Tant d'avantages ont mérité à Palerme pluſieurs épithètes

flatteuſes. Les Poëtes ſur-tout l'ont appellé *conca d'oro*, la *coquille d'or*, pour exprimer à la fois ſa ſituation & ſa richeſſe. On l'a nommée auſſi *Aurea Valle*, *Hortus Siciliæ*, (*vallée d'or*, *jardin de la Sicile*) ; & pour réunir tous ces avantages, on lui a donné, même ſur les Cartes, l'épithète de *Felix*, *l'Heureuſe*.

Quelques étymologiſtes prétendent que ſon premier nom de *Panormus* lui avoit été donné à cauſe de la fécondité de cette vallée, & que ce mot dans le vieux langage grec ſignifie « tout jardin : » d'autres rejettent cette explication & aſſurent avec plus de vraiſemblance, qu'elle fut appellée *Pan-ormus*, mot qui ſignifie en grec, *tout port*, à cauſe de la grandeur & de la commodité de ſes havres, dont l'un pénétroit autrefois juſqu'au centre de la ville. Diodore le penſe ainſi, & Procope, dans ſon hiſtoire de la

guerre des Goths, dit que même au ſiecle de Beliſaire, le port étoit ſi profond, que ce Général y conduiſit ſes vaiſſeaux juſqu'au pied des murailles de la ville, & que de-là il livra l'aſſaut. On ne peut plus lui appliquer ce ſurnom avec autant de raiſon qu'autrefois : ces havres ont été preſqu'entiérement détruits & comblés, probablement par les torrens impétueux qui deſcendent des montagnes dont ils ſont environnés, & qu'on dit avoir ravagé quelquefois une grande partie de la ville. Fazzello parle d'une inondation dont il a été témoin oculaire : les eaux ſe précipitèrent ſur la ville avec tant de fureur qu'il crut qu'elle ſeroit entiérement ſubmergée. Il dit qu'elles renverſèrent la muraille près du palais du Roi, qu'elles entraînèrent deux mille Egliſes, Couvens ou maiſons, en un mot, tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage, & que plus de troïs mille perſonnes périrent dans cette cataſtro-

phe. Les débris & les ruines portés à la mer par un pareil torrent ſuffiroient ſeuls pour combler un petit havre, de ſorte qu'on ne doit pas être étonné que ces ports ſi vaſtes qui rendoient cette ville célèbre, ne ſubſiſtent plus.

ON croit ordinairement qu'après Chameſena, Palerme eſt la plus ancienne ville de la Sicile. Il eſt vrai qu'on y trouve encore quelques monumens qui font remonter ſon origine juſqu'aux ſiècles les plus reculés. Un Evêque de Lucera, qui a écrit ſur ce ſujet, croit que Palerme fut fondée au tems des premiers Patriarches. Vous rirez d'abord, ainſi que moi, de cette prétention; mais l'Auteur ne l'appuie pas ſur de ſimples conjectures; il la ſoutient avec des preuves ſi fortes qu'elles m'ont un peu ébranlé. On découvrit il y a environ 600 ans, une inſcription Chaldéenne ſur un bloc

de marbre blanc ; Guillaume II qui regnoit alors, la fit traduire en latin & en italien : l'Evêque ajoute qu'il ſe trouve encore aux environs de Palerme pluſieurs fragmens avec des inſcriptions tronquées, dans la même langue, & il croit que la ville fut bâtie par les Chaldéens dès les premiers âges du monde : voici la traduction littérale du texte. » Pendant qu'Iſaac fils d'A-
» braham, regnoit dans la vallée de
» Damas, & qu'Eſaü fils d'Iſaac,
» gouvernoit l'Idumée, un grand nom-
» bre d'Hébreux, ſuivis de pluſieurs
» habitans de Damas & de la Phéni-
» cie, abordèrent ſur cette iſle trian-
» gulaire, & choiſirent leur habitation
» dans ce bel endroit, auquel ils
» donnèrent le nom de *Pan-ormus* «.

L'EVÊQUE traduit une autre inſcription Chaldéenne qui eſt très-curieuſe. On la conſerve ; mais on n'en a pas autant de ſoin que le mé-

rite un ſi précieux monument d'antiquité : elle eſt placée ſur une des anciennes portes de la ville, & elle périra probablement lorſque cette porte tombera en ruine : la traduction eſt en latin : en voici une en françois.

» IL n'y a d'autre Dieu qu'un ſeul » Dieu : il n'y a pas d'autre puiſ- » ſance que ce même Dieu. Il n'y a » pas d'autre conquérant que ce Dieu » que nous adorons. Le Commandant » de cette tour eſt Saphu, fils d'Eli- » phar, fils d'Eſaü, frere de Jacob, » fils d'Iſaac, fils d'Abraham. Le » nom de la tour eſt Baych, & celui » de la tour voiſine eſt Pharat «.

Ces deux inſcriptions ſemblent s'expliquer naturellement. Fazzello les a conſervées toutes les deux, & il remarque à l'occaſion de cette dernière, qu'il en réſulte évidemment que la tour de Baych fut bâtie avant l'âge

de Saphu, qu'on dit avoir été le commandant de la tour & non ſon fondateur.

UNE partie des ruines de cette tour ſubſiſte encore, & on y trouve d'autres inſcriptions Chaldéennes, mais ſi mutilées & ſi uſées, qu'on n'a pas pu en deviner le ſens Fazzello ſe fâcha un jour contre des maçons qui démoliſſoient ces précieux reſtes ; il s'en plaignit amérement au Sénat, à qui il reprochoit avec beaucoup de juſtice ſa négligence & ſon indifférence.

En raiſonnant ſur ces matières, j'ai fait une objection contre l'étymologie grecque de *l'anormus*, à un Savant qui eſt très-verſé dans les antiquités de cette ville : je lui ai dit qu'il paroiſſoit extrêmement abſurde de donner un nom grec à une ville, long-tems avant l'exiſtence de la Nation grecque, & que

j'étois fort ſurpris de ce que Fazzello n'avoit pas entrepris de répondre à cette objection. Il eſt convenu qu'elle étoit embarraſſante & que Fazzello avoit eu tort de ne pas y penſer ; mais il m'a aſſuré que *Pan-ormus*, ou un mot approchant, ſignifioit en chaldéen ainſi qu'en hébreu, un paradis ou jardin délicieux, & que les Grecs n'avoient pas cru devoir le changer. Je n'étois pas aſſez ſavant pour contredire cette explication : il a ajouté auſſi que *Pan-ormus* étoit un mot Arabe qui ſignifie *toute eau ;* que c'étoit probablement pour cela que les Sarraſins ne changerent pas ce nom, ainſi qu'ils bouleverſèrent toute autre choſe, parce qu'il exprimoit auſſi bien la ſituation de Palerme qu'aucun autre qu'ils auroient pu lui donner ; cette ville eſt effectivement entourée de tous côtés par de jolies fontaines de l'eau la plus pure, qui coulent des montagnes voiſines.

JE vous prie de montrer cette lettre à notre ami M. Crofts, & de lui demander ſon ſentiment ſur ces étymologies & ces antiquités : dites-lui que je n'ai pas oublié ſa commiſſion, & que je lui procurerai tous les livres les plus anciens & les plus inintelligibles qui ſoient à Palerme ; mais je dois le ſupplier, pour le repos & la tranquillité du genre humain, de ne pas en faire une nouvelle édition : c'eſt à ces conditions que je lui envoie un fragment très-précieux d'une inſcription Chaldéenne : il a été copié exactement ſur un bloc de marbre blanc trouvé dans les ruines de Baych. Adieu : le tems eſt devenu extrêmement chaud : le thermomètre eſt à 80 degrés.

# LETTRE XXXIII.

*Utilité de la glace dans un pays chaud; Pêcheries de Sicile; le Thon; le* Peſce-Spada *ou l'Empereur; Manière de pêcher pendant la nuit; Pêche du corail; Tyrannie du Gouvernement; Principe du ſyſtême féodal en Sicile; Parlement; Inquiſition; Autorité du Viceroi; Forces militaires; Vaiſſeaux de* Bandiere.

A Palerme, le 24 Juillet 1770.

NOUS avons appris, dans le cours de nos converſations avec des hommes inſtruits de cette ville, pluſieurs choſes ſur la Sicile, qui ſeront peut-être dignes de votre attention; & comme il fait aujourd'hui ſi chaud que je ne puis pas ſortir, je tâcherai de me les rappeller pour votre amuſement &

pour le mien : le thermomètre eſt à 81 $^{d}\frac{1}{2}$, & vous pouvez juger de l'état où ſe trouvent nos corps accoutumés au climat du Nord.

J'AI cependant toujours obſervé dans ces climats du midi, que, quoique la chaleur ſoit beaucoup plus forte que dans notre patrie, elle n'eſt cependant pas ordinairement ſuivie de la langueur & de l'abattement d'eſprit que produiſent nos jours brûlans d'été. Je ſuis sûr que ſi on éprouvoit en Angleterre une chaleur égale à celle-ci, on ſeroit épuiſé, & que perſonne ne penſeroit à lire ni à écrire; cependant je n'ai jamais eu plus de vivacité, & je crois que la grande quantité de glaces que nous prenons, peut contribuer à cette heureuſe diſpoſition; car je vois que ce ſont les meilleurs cordiaux, ainſi que l'eau glacée, qu'on puiſſe employer dans les chaleurs très-violentes. Non-ſeulement

lement ces boiſſons rafraîchiſſent, mais comme le bain froid, elles communiquent tout-à-coup une nouvelle vigueur à l'eſtomac & tendent toutes les fibres. Il eſt ſurprenant que juſqu'à préſent nous ayons ſi fort négligé cet article de luxe, qui ſuivant moi, eſt le plus agréable de tous & peut-être le ſeul qui contribue à la ſanté.

JE connois une Dame Angloiſe à Nice, qui en très-peu de tems s'eſt guérie d'une conſomption très-menaçante, en n'employant d'autre remède que des glaces, & je ſuis très-perſuadé qu'un habile Médecin qui les ordonneroit à-propos, opéreroit beaucoup de guériſons dans les maladies d'eſtomac ou inflammatoires, parce qu'il n'eſt rien qui agiſſe plus fortement & d'une manière plus immédiate ſur la machine: il eſt ſûr qu'on entretient la maladie, lorſque dans ces cas on adminiſtre des potions chaudes;

on eſt ici dans l'uſage de faire boire beaucoup d'eau de glace dans les violentes fièvres inflammatoires ; cela même va ſi loin, que M. Sanghés, celèbre Médecin de Sicile, a ſouvent couvert la poitrine & le ventre de ſes malades de neige & de glace, & on nous a aſſuré que cet expédient avoit eu pluſieurs fois du ſuccès. Je dois pourtant ajoûter qu'il n'a pas été généralement adopté.

C'EST peut-être à cauſe des avantages que me procure actuellement la glace que je vous en fais un ſi bel éloge, car je ſuis très-perſuadé que ſi je n'en avois pas une certaine quantité ſur ma table, je ſerois bientôt obligé de ceſſer d'écrire & de m'aller coucher ; mais lorſque je commence à être fatigué, un verre de cette eau me ranime & me donne de la vigueur.

JE vais vous parler à-préſent, des pêcheries de l'Iſle.

LA pêche du thon eſt un des plus grands amuſemens des Siciliens pendant l'été : la ſalaiſon & l'envoi qu'ils font à l'étranger de ce poiſſon, eſt une des premières branches de leur commerce. Nous fûmes invités hier par le Prince Sperlingno à une de ces parties de pêche ; mais la chaleur étoit ſi violente que nous ne pûmes pas y aller.

CE poiſſon ne paroît dans les mers de Sicile que ſur la fin de Mai ; c'eſt alors qu'on prépare les *tonnaros* pour les recevoir : c'eſt une eſpèce de château aquatique, conſtruit à grands frais de filets très-forts, attachés au fond de la mer par des ancres & des morceaux de plomb très-péſans.

ON place toujours ces tonnaros dans

les paſſages, au milieu des rochers & des iſles que le thon fréquente davantage. On a ſoin d'en fermer preſque entiérement l'entrée avec des filets : on n'y laiſſe qu'une petite ouverture qui eſt appellée la porte extérieure du tonnaro : elle conduit dans la premiére chambre, ou, comme ils la nomment, dans la ſalle. Dès que le poiſſon y eſt entré, les pêcheurs qui ſont en ſentinelle dans leur bateau, ferment cette porte extérieure, & laiſſent tomber un petit filet, ce qui empêche le thon de pouvoir ſortir : ils ouvrent alors la porte intérieure de la ſalle, qu'ils appellent l'anti-chambre, & en faiſant du bruit ſur la ſurface de l'eau, ils y amènent bientôt le thon. Dès que le thon eſt entré dans l'anti-chambre, la porte intérieure de la ſalle ſe referme, & on r'ouvre l'intérieure pour y admettre une plus grande quantité de ces poiſſons.

QUELQUES tonnaros ont beaucoup de chambres différentes qui ont divers noms ; le ſallon, la ſalle à manger, &c. mais la dernière eſt toujours appellée la chambre de la mort : elle eſt compoſée de filets plus forts & d'ancres plus peſantes que les autres.

DÈS qu'on a raſſemblé une quantité ſuffiſante de thon, on les chaſſe de toutes les autres chambres dans celle-ci, & alors le maſſacre commence. Les pêcheurs, & quelquefois auſſi les ſpectateurs, armés d'une pique ou d'un harpon, attaquent de tous côtés le pauvre animal qui eſt ſans défenſe, & qui ſe livrant au déſeſpoir, frappe l'eau & les bateaux avec beaucoup de force, & ſe heurte quelquefois lui-même contre les rochers ou les ancres.

VOUS voyez qu'il n'y a rien de bien

noble & de bien généreux dans cet amuſement. La pêche du *Peſce Spada*, ou de l'*Empereur*, eſt plus divertiſſante ; on n'employe point d'artifice pour l'attirer dans un piege ; mais on l'attaque en pleine mer avec un petit harpon attaché à une longue ligne, & on le frappe ſouvent de fort loin : c'eſt exactement la pêche de la baleine en petit. Les pêcheurs de ce pays, qui ſont très-ſuperſtitieux, proférent une certaine phraſe grecque comme un charme pour amener le poiſſon près de leurs bateaux ; c'eſt la ſeule amorce qu'ils employent : ils prétendent qu'elle eſt d'une efficacité merveilleuſe, & qu'elle contraint les poiſſons à les ſuivre ; au lieu que ſi malheureuſement ils entendent prononcer un mot italien, ils ſe plongent auſſi-tôt dans l'eau & on ne les revoit plus.

COMME ces poiſſons ſont ordinairement gros & forts, on les pourſuit

quelquefois des heures entières avant de les attraper, ce qui procure un divertiſſement agréable. Leur épée, qui a quatre ou cinq pieds de long & qui eſt extrêmement aiguë, leur donne dans l'eau une apparence formidable, ſur-tout après qu'ils ſont bleſſés. La chair en eſt excellente; elle reſſemble plus au bœuf qu'au poiſſon, & on la découpe ordinairement en côtelettes.

LA pêche de l'*empereur* eſt la plus conſidérable qui ſe faſſe dans la mer de Meſſine, où il y une grande quantité d'anguilles; on y trouve *la Morena*, ſi eſtimée chez les Romains, & qui véritablement eſt le meilleur poiſſon que j'ai jamais mangé.

CE n'eſt pas ſeulement contre les gros poiſſons qu'ils ſe ſervent de harpons; ils employent la même méthode pour prendre des mulets, une eſpèce particulière de maquereau, des *poiſſons*

*dorés*, & d'autres ; mais cette pêche ſe fait toujours la nuit.

DÈS que le jour finit, deux hommes entrent dans un petit bateau ; l'un d'eux tient une torche allumée ſur l'eau, & l'autre a dans ſa main ſon harpon tout prêt à frapper : la lumière de la torche attire bientôt le poiſſon à la ſurface de la mer, & à l'inſtant le harponneur l'attaque. J'en ai vu tuer un grand nombre de cette manière, ici & à Naples. Une flotte de bateaux occupés à cette pêche, produit un joli coup d'œil ſur l'eau dans une belle nuit d'été.

LA pêche du corail ſe fait ſur-tout à Trapani. On y a inventé une machine qui eſt très-propre à cet objet : ce n'eſt qu'une grande croix de bois, au centre de laquelle on attache une pierre dure & très-peſante, capable de la porter au fond ; on place des mor-

ceaux de petit filet à chaque membre de la croix, qu'on tient horiſontalement en équilibre au moyen d'une corde, & qu'on laiſſe tomber dans l'eau. Dès que les pêcheurs ſentent qu'elles touchent le fond, ils lient la corde aux bateaux, ils rament enſuite ſur les couches de corail; la groſſe pierre détache le corail des rochers, & il tombe ſur le champ dans les filets. Depuis cette invention, la pêche du corail eſt devenue une branche importante de commerce.

LES habitans de Trapani paſſent pour les plus induſtrieux de l'Iſle: ils ont enrichi les arts de pluſieurs inventions utiles. Un artiſte y a découvert dernièrement une manière de faire les camées qui imitent parfaitement les antiques gravées ſur l'onyx: il les travaille ſur une eſpèce de coquillage dur, d'après des empreintes des meilleures antiques, & ils ſont

ſi parfaits, qu'il eſt difficile de les diſtinguer des modèles lorqu'ils ſont montés en or : on les porte ordinairement en forme de bracelets, & les Dames de qualité de ce pays les eſtiment beaucoup. Mde Hamilton (*a*) en a acheté l'année dernière une paire qu'elle emporta à Naples, où ils furent très-admirés. On envoya ſur le champ des commiſſions à Trapani, & l'ouvrier eut plus de beſogne qu'il n'en put faire, cependant nous en avons obtenu quelques paires pour nos amis. J'ai vu des camées de deux cens guinées qui ne ſont pas plus beaux que ceux-ci.

L'EXTRÊME rigueur du Gouvernement impoſe aux pauvres Siciliens des entraves qui les obligent quelquefois à inventer des branches de commerce que la nature ſemble

(*a*) A-préſent Lady Hamilton.

leur avoir refuſées, parce qu'on ne leur permet pas de jouir de celles qu'elle leur a accordées.

ON cultivoit autrefois dans cette Iſle une grand nombre de cannes de ſucre; mais les impôts qu'on a mis ſur cette marchandiſe ſont ſi énormes, qu'on a preſque été obligé d'abandonner entiérement ces plantations. La vente ſeule de leurs bleds, ſi elle étoit libre, ſuffiroit bientôt pour rendre cette petite nation très-riche & très-floriſſante; car on m'a aſſuré, que quoique la culture ſoit en très-mauvais état, le ſol donne aſſez de productions pour nourrir les Inſulaires pendant ſept ans.

VOUS ſerez fort ſurpris d'apprendre enſuite que l'exportation de cette denrée eſt abſolument défendue depuis pluſieurs années, au moins à ceux qui ne peuvent pas payer des ſommes

exorbitantes pour en obtenir le privilege. Il s'enſuit que le bled eſt tombé à un vil prix. Le prix commun de la ſalme qui peſe deux charges, étoit d'environ 31 ſchelings: il eſt à préſent réduit à 5 ſch. 6 pences, & il eſt probable qu'il diminuera encore dans la ſuite.

ON m'a dit que les agriculteurs ont recueilli avec aſſez de négligence la récolte de cette année, qui a été très-abondante, parce qu'il eſt peu vraiſemblable que cette défenſe cruelle ſoit ſupprimée. Les fermiers ſont déja ruinés, & leur ruine va entraîner infailliblement celle de leurs maîtres: c'eſt l'expédient qu'a employé le miniſtère de Naples ou plutôt celui d'Eſpagne, pour humilier l'orgueil des Barons de Sicile qui, à ce qu'on prétend, ont encore un pouvoir trop étendu & une juriſdiction abſolue; pluſieurs d'entr'eux ayant droit de vie & de mort dans leur domaine;

mais il eſt probable qu'ils ſeront bientôt forcés à renoncer à leurs privileges, ou qu'ils ſe révolteront (*a*).

NOUS avons vanté quelquefois les richeſſes de la Sicile, & ils nous répondoient : vous auriez raiſon d'en parler, ſi nous pouvions en jouir : regardez ces montagnes, elles contiennent de riches veines de métaux, & on y voit encore pluſieurs des mines des Romains ; mais pourquoi les fouillerions-nous ? ce n'eſt pas nous qui en retirerions le profit ; & même la découverte de quelque choſe de précieux deviendroit peut-être la ruine de celui qui l'auroit faite. Non, les tréſors cachés de l'Iſle doivent reſter enſevelis dans les entrailles de la terre. Si nous avions le bonheur de vivre ſous une

(*a*) Ce que M. Brydone avoit prédit eſt arrivé ; mais la ſageſſe du Gouvernement a ſçu réprimer cette fermentation paſſagère qui n'a pas eu de ſuite.

conſtitution pareille à la vôtre, vous auriez droit de nous appeller riches: nous aurions alors des ſources d'opulence auxquelles on ne penſe pas maintenant, & nous recouvrerions bientôt la gloire & l'importance de notre ancien nom ; mais à préſent nous ne ſommes rien.

VOILA le langage que nous tenoient quelques nobles de la première qualité ; cependant ils ſe glorifient toujours de conſerver plus de reſtes du Gouvernement féodal qu'aucune Nation de l'Europe. Mais il n'en ſubſiſte plus que le fantôme, & il y a long-tems que l'autorité royale a tout envahi : on a formé depuis pluſieurs ſiècles le projet d'anéantir les pouvoirs des Barons dans tous les Royaumes. Richelieu commença à exécuter ce ſyſtême en France, & ſes ſucceſſeurs ont tous marché ſur ſes traces ; ſon influence s'eſt répandue par degrés ſur les

contrées les plus éloignées de l'Europe, où il n'avoit pas pu s'établir d'abord.

LE Comte Roger posa le premier dans cette Isle les fondemens du système féodal, vers le milieu du onzième siècle, immédiatement après qu'il en eut chassé les Sarrasins. Il divisa la Sicile en trois parties : il donna la premiere à l'Eglise, du consentement de son armée ; ses Officiers reçurent la seconde, & il réserva la troisieme pour lui.

DE ces trois branches, ou comme ils les appellent, de ces trois bras, (*bracios*) il forma son Parlement qui subsiste encore aujourd'hui, du moins quant à la forme. La branche militaire est composée de tous les Barons du Royaume, au nombre de 251, qui sont toujours obligés à un service. Ils ont pour chef le Prince Butero qui est Préси-

dent héréditaire du Parlement ; car ſuivant l'eſprit du Gouvernement féodal, quelques-uns des grands Offices ſont toujours héréditaires ; les trois Archevêques, tous les Evêques, Abbés, Prieurs & membres qualifiés du Clergé, montant à près de 70, forment la branche eccléſiaſtique ; l'Archevêque de Palerme eſt leur chef. La branche *domaniale* ſe forme par élection, comme notre Chambre des Communes : il y a quarante Villes royales, appellées *domaniales*, qui ont droit de choiſir un Repréſentant. Chaque propriétaire a une voix dans cette élection. Leur Chef eſt le Repréſentant de Palerme, qui eſt auſſi Préteur ou Maire de la Ville. C'eſt un Officier du rang le plus élevé, & ſon pouvoir qui eſt très-étendu, n'eſt inférieur qu'à celui du Viceroi. Lorſque celui-ci eſt abſent, il exerce ſon autorité. Il a une compagnie de grenadiers qui lui ſervent de gardes-du-

corps,

corps, & il prend le titre d'*Excellence.*

LE Préteur, avec ſix Sénateurs appellés *Patriciens,* a l'adminiſtration entière du Gouvernement civil de la Ville. Il eſt nommé chaque année par le Roi ou le Viceroi, ce qui eſt la même choſe ; car je ne vois pas que les habitans jouiſſent encore du droit de donner leurs voix ; de ſorte qu'il n'y ſubſiſte pas même l'ombre de la liberté. Vous pouvez juger de la liberté d'un Royaume où les membres de tous les Tribunaux Civils & Criminels ſont nommés par autorité royale, où tous les emplois ſont donnés par la volonté du Souverain, & dépendent entièrement de ſon caprice.

JE déplore ſincérement le ſort des Siciliens qui poſſèdent, je crois, pluſieurs excellentes qualités ; mais l'eſ-

prit public des Nations doit infailliblement ſuccomber ſous un Gouvernement oppreſſeur & tyrannique. Ils ont pourtant eu le courage de ſe défendre contre un des maux les plus cruels du deſpotiſme, l'Inquiſition. Les Rois d'Eſpagne ont tâché de l'établir dans toute ſa rigueur; mais les Barons accoutumés à exercer une autorité abſolue, n'ont pas voulu devenir les eſclaves de quelques Prêtres Eſpagnols. Tous les Inquiſiteurs qui pouſſoient trop loin leur zèle, étoient bientôt aſſaſſinés, ſur-tout s'ils s'aviſoient de ſe mêler de la conduite & des opinions de la Nobleſſe. Cet expédient ralentit leur ardeur & inſpira de la modération au Saint Office. Cependant les habitans ſont ici très circonſpects dans leurs converſations ſur les matières religieuſes, & ils avertiſſent ordinairement les Etrangers de ſe tenir ſur leurs gardes, parce que le pou-

voir de l'Inquiſition, quoique diminué, n'eſt pas entièrement anéanti.

LES Loix de la Sicile ſont répandues en un grand nombre de Volumes : le Roi de Sardaigne avoit deſſein de les abréger & d'en former un Code ; mais malheureuſement il n'a pas poſſédé aſſez long-tems cette Iſle pour exécuter ce travail utile. D'ailleurs les Loix ſervent peu où il exiſte une autorité au-deſſus de toutes les Loix.

L'AUTORITÉ du Viceroi eſt abſolue ; il a à ſon entière diſpoſition toutes les forces militaires du Royaume, & il préſide d'une manière deſpotique dans tous les Tribunaux civils ; & comme il eſt d'ailleurs revêtu du pouvoir de Légat, ſa domination n'eſt pas moins étendue dans les matières religieuſes

IL a droit de nommer à tous les grands offices du Royaume & de confirmer toutes les dignités civiles & eccléſiaſtiques.

IL viſite les priſons deux fois par an ; & alors il peut délivrer tous les priſonniers qu'il lui plaît ; modérer ou changer leurs ſentences, après qu'on lui a fait lecture de leurs crimes & de leurs accuſations. Afin pourtant qu'il reſpecte un peu les loix & la juſtice, il eſt toujours ſuivi dans ces occaſions, d'un Conſeiller qui eſt chargé de lui indiquer les bornes de cet uſage. C'eſt un Officier très-reſpecté, nommé pour aſſiſter ſon Excellence dans ſes déciſions, lorſque les cas paroiſſent importans ou douteux ; & ce doit être un des plus habiles Juriſconſultes de l'Iſle. On donne communément cette place à des Etrangers, afin que n'ayant point ici de parens ou de liai-

ſons particulières, leur avis ſoit impartial & dirigé par la ſeule équité; cet Officier entre librement dans toutes les Cours & Tribunaux, afin qu'il ſoit mieux en état de faire connoître au Vicetoi leurs procédés.

SUIVANT ce que j'ai pu apprendre, toutes les forces militaires de la Sicile montent à 9500 hommes, dont 1200 environ ſont de cavalerie. Pluſieurs de ſes villes & fortereſſes, & en particulier Meſſine, Syracuſe & Palerme, auroient beſoin d'une nombreuſe garniſon pour les défendre; mais leurs fortifications & leur artillerie ſont dans un état qui ne leur permettroit pas de faire beaucoup de réſiſtance.

SI cette Iſle appartenoit à une puiſſance maritime, je crois qu'elle domineroit ſur tout le commerce du Le-

vant. Outre les grands ports de Trapani, Syracuſe & Meſſine, qui ſont à-peu-près aux trois angles du triangle, il y en a pluſieurs petits à chaque extrémité. Dès qu'un vaiſſeau auroit paſſé devant un de ces havres, les autres pourroient en être avertis dans l'eſpace d'une demi-heure, au moyen des tours que les Siciliens ont conſtruites pour ſignaux tout autour de l'Iſle, afin de s'avertir mutuellement des invaſions ſubites que tentent les peuples de la côte de Barbarie. Ces tours ſont élevées ſur chaque petit promontoire à la vue l'une de l'autre. On y entretient toujours des feux prêts à allumer les ſignaux, & il y a dans chacune une perſonne nommée pour cela; de ſorte qu'on nous aſſure que dans l'eſpace d'une heure on peut donner l'allarme à toute l'Iſle.

NOUS avons été témoins ici d'un

uſage qui paroît très-injuſte & qui pourroit enfin ruiner notre commerce de la Méditerranée. Pluſieurs vaiſſeaux ont mouillé dans ce port ſous pavillon Anglois ; & cependant il n'y avoit pas à bord un ſeul de nos compatriotes. On les appelle *vaiſſeaux de Bandière ;* peut-être que cette pratique eſt connue de notre Gouvernement, quoique je l'euſſe ignorée juſqu'à-préſent. Il y a un très-grand nombre de pareils bâtimens ſur cette mer, & ils font un trafic conſidérable dans toute la Méditerranée au détriment de nos propres vaiſſeaux. La plupart appartiennent à Gênes ou à la Sicile, quoiqu'ils paſſent ſous le nom de *Minorquins.* On m'a dit qu'ils achetoient des paſſe-ports de quelques-uns des Gouverneurs de nos garniſons, & ils peuvent alors commercer pendant le tems qui y eſt ſpécifié, en portant le pavillon de notre Nation. On m'aſſure qu'il y a pluſieurs centaines de ces

vaiſſeaux. Ils ont à bord un ou deux matelots Anglois, ou au moins quelqu'un qui parle notre Langue, afin de répondre, en cas de beſoin. Je vous prie de me mander ſi le Miniſtère eſt informé de cet uſage?

ADIEU. La chaleur eſt abſolument inſupportable, & je ne puis plus écrire : cependant je ne finirois pas encore, ſi ma glace n'étoit pas toute fondue. Si ce tems-là continue, je crois que nous tomberons malades. Le thermomètre eſt à plus de 82 degrés, & la chaleur ſemble augmenter chaque jour. L'eau de la mer eſt même trop chaude pour s'y baigner, & elle ne nous rafraîchit plus comme autrefois.

# LETTRE XXXIV.

*Titres des Siciliens ; leur Luxe dans les voitures ; Préjugé ridicule.*

A Palerme, le 26 Juillet 1770.

TOUT eſt prêt pour notre départ ; & ſi le vent continue à être favorable, voici la dernière lettre que vous recevrez de Sicile. J'aurois encore cependant bien des choſes à vous dire ſur les Siciliens & leur Iſle, & je vous aſſure que je les quitterai avec beaucoup de regret.

DEUX chébecs ont fait voile ce matin pour Naples : on nous a offert un paſſage ; mais nous avions déja loué un petit bâtiment pour nous ſeuls. Un jeune Gentilhomme, le Marquis de .... étoit à bord de l'un d'eux, & il a reçu ordre de ne plus remettre

les pieds à Palerme. Nous avons été ſurpris du peu de rigueur de cette peine, parce qu'il étoit coupable d'un crime qu'on punit ordinairement avec la plus grande ſévérité dans les pays Catholiques. Il a ſéduit une Religieuſe, qu'il avoit rencontrée à environ trente milles de cette Ville, dans un endroit où on l'avoit envoyée prendre des bains pour ſa ſanté : ſa mere l'accompagnoit; mais comme le jeune homme étoit couſin de la demoiſelle & qu'ils avoient vécu long-tems comme frere & ſœur, la vieille Dame crut qu'il n'y avoit point de danger à leur permettre un peu de familiarité.

LA Religieuſe fut bientôt guérie, & s'en retourna dans ſon couvent avec un embonpoint ſuſpect. Il y a environ cinq ou ſix mois que cela eſt arrivé; & ce n'eſt que depuis quelques jours qu'on a fait la fatale découverte. Mais, hélas ! elle ne pouvoit

pas cacher plus long-tems ſa groſſeſſe. Le Gentilhomme eſt banni de la Sicile pour la vie, & la plus grande partie de ſes biens ſont confiſqués; il peut ſe croire heureux d'avoir été traité avec tant de douceur.

LE châtiment de la malheureuſe Religieuſe ne ſera déterminé qu'après ſes couches; on m'aſſure qu'il ſera terrible. Elle ſera probablement condamnée à vivre ſept ou huit ans au fond d'un cachot, ayant une tête de mort & un Crucifix pour toute compagnie, & ſans autre nourriture que du pain & de l'eau. J'ai vu à Portallegro en Portugal, une Religieuſe qui avoit ſubi cette peine pour la même faute.

ON tient cette hiſtoire très-ſecrette; & ſi nous n'avions pas connu intimement quelques perſonnes qui la ſa-

vent, nous ne l'aurions jamais appriſe.

LES Siciliens conſervent quelques uſages des Eſpagnols ; mais ils n'ont pas leur gravité & leur taciturnité. Les cadets des Nobles s'appellent *Dons*, & les filles *Donna*, comme on donne en Angleterre, le nom de *Lords* & de *Ladis* aux fils & aux filles des Ducs. L'aîné prend ordinairement le titre de *Comte* ou de *Marquis ;* mais ils ne ſont pas tous Comtes comme en France & en Allemagne, où j'ai vu ſix Comtes dans une maiſon, & près de douze Barons dans une autre.

UN des titres les plus ordinaires ici, ainſi qu'à Naples, eſt celui de Prince ; & quoiqu'ils n'aient été créés pour la premiere fois que par Philippe II, Roi d'Eſpagne, ils ont rang

avant les autres nobles, dont quelques-uns, & en particulier les Comtes, font remonter leur origine juſqu'au tems des Normands, & regardent avec beaucoup de mépris ces Princes nouveaux nés. Les Ducs & les Marquis ne ſont pas ſi anciens : les premiers furent créés par Charles V ; & les ſeconds, qui leur ſont inférieurs, par le Roi Alphonſe au quinzieme ſiècle ; de ſorte qu'on peut dire que la dignité des titres Siciliens eſt en raiſon inverſe de leur ancienneté.

C'EST ſur-tout dans leurs équipages & leurs chevaux, que les habitans de cette ville, ainſi que les Napolitains, étalent leur luxe ; mais par une ſage loi du Roi de Sardaigne, que je ſuis ſurpris de voir encore en vigueur ; il n'y a que le carroſſe du Vicerοi qui puiſſe avoir ſix chevaux ; le Préteur, l'Archevêque & le Préſident du Parlement en ont quatre, & le reſte de

la nobleſſe eſt reſtreint à deux. Ces règlemens ne s'obſervent que dans l'intérieur de Palerme ; car en allant à la campagne , la voiture de chaque noble eſt attelée de quatre chevaux. Chaque famille de diſtinction a au moins deux ou trois carroſſes pour l'uſage journalier : il n'y a point d'homme du bon ton qui n'en donne un à ſa femme ; ſans cela le Marino ne pourroit pas ſubſiſter , & les premiers domeſtiques des grandes Maiſons rougiroient autant que leurs maîtres , ſi on les voyoit marcher à pied. Nous avons pris la liberté de tourner en ridicule la folie de ce préjugé : ils conviennent qu'il eſt abſurde , ils deſirent qu'il ſoit aboli ; mais qui donnera l'exemple le premier ? Nous avions à la fin déterminé quelques gentilshommes à ſe promener avec nous dans les rues pendant les illuminations ; mais leur condeſcendance à cet égard nous faiſoit mieux voir encore l'extrava-

gance de leur préjugé ; car ils ne vouloient ſortir qu'en faiſant marcher leurs domeſtiques dix pas devant eux, avec de gros flambeaux de cire, quoique toute la ville fût éclairée de la manière que je vous ai décrite plus haut. Vous pouvez bien croire que nous n'épargnâmes pas leur vanité en cette occaſion ; mais nos leçons furent inutiles. Il eſt poſſible que quelques-uns de nos uſages ſoient auſſi ridicules : car le ridicule n'eſt le plus ſouvent que relatif, & il ne dépend que des tems & des lieux. Vous vous ſouvenez peut-être du Prince Nègre d'Anamabou. J'aimerois à entendre la deſcription qu'il fait de la Nation Angloiſe dans ſon pays ; quelques-unes de nos coutumes le frapperent bien plus fortement encore. Se promenant un jour au parc de Saint-James, il apperçut une perſonne de ſa connoiſſance traînée dans un phaéton attelé de quatre chevaux : le Prince pouſſa un grand éclat de rire :

quand on lui demanda de quoi il rioit, il répondit : » cet homme a-t-il » tant mangé à ſon dîner qu'il faille » quatre chevaux pour le traîner ? Je » me ſuis promené ce matin avec lui, » & il étoit auſſi léger que moi : ce » doit être un grand ſou ou un grand » glouton «. On lui propoſa une autre fois d'aller à la Comédie : il y alla, & en fut bientôt ennuyé ; & lorſqu'il retourna vers ſes compagnons, ils lui demandèrent ce qu'il avoit vu ; il répliqua, avec beaucoup de mépris, qu'il avoit vu des hommes jouer du violon, & d'autres faire les foux.

JE conclus de-là qu'il faut avoir de la circonſpection, lorſqu'on veut jetter du ridicule ſur les uſages des autres Nations. Un Sicilien ſe moqueroit peut-être avec autant de raiſon de pluſieurs de nos coutumes : ils rient, par exemple, de nous voir forcer à boire des hommes qui n'en ont pas envie,

des

des Ecoſſois qui mangent du fromage avant le dîner pour aiguiſer leur appétit, des Médecins & des Juriſconſultes qui portent d'énormes perruques, & de pluſieurs autres qui ſe préſenteront naturellement à votre eſprit : elles ne paroiſſent en aucune manière ridicules à ceux qui les pratiquent, & ils les défendroient avec autant de chaleur que nos Siciliens en mettoient à ſoutenir qu'ils avoient beſoin de flambeaux pendant la grande illumination. Ils ont joué d'une manière admirable quelques-uns de nos ridicules dans une de leurs danſes d'opéra qui nous a fort amuſé.

JE crois vous avoir dit que leurs danſeurs arrivent de Londres ; ils ont mis ſur le théâtre pluſieurs des caractères les plus frappans de notre capitale, les *Bucks*, les *Maccaronis*, les *Prigs*, les *Cits*, & quelques autres en-

core plus reſpectables. Ces pantomimes ſont aſſez bien exécutés, & font beaucoup rire. Si l'on ne venoit pas m'interrompre, je vous en aurois donné une deſcription plus particulière. Adieu, la chaleur eſt toujours inſupportable, & il n'eſt pas poſſible de ſe promener. Nous nous plaignons ſans raiſon du climat de notre patrie, & je ſuis perſuadé que la remarque du roi Charles eſt vraie : » il n'y a point de climat » où dans le courant de l'année on » puiſſe faire autant d'exercice en plein » air «.

# LETTRE XXXV.

*Les Siciliens ſont animés dans leurs converſations ; Cérémonies du Mariage ; Beauté des femmes ; Anecdote ; les Siciliens ont une paſſion univerſelle pour la Poëſie.*

A Palerme, le 27 Juillet 1770.

LES Siciliens ſont extrêmement animés dans la converſation, & leur action eſt ſi juſte pour l'ordinaire & elle exprime ſi bien leurs ſentimens, que même ſans entendre ce qu'ils diſent, on devine aiſément le ſujet de leurs diſcours. Je croyois que les François & les Napolitains étoient fort habiles dans cet art de la pantomime ; mais je vois que les Siciliens leur ſont fort ſupérieurs par la variété & la préciſion de leurs geſtes.

ILS font remonter l'origine de leurs grands geſtes juſqu'au tems des premiers tyrans de Syracuſe qui, pour prévenir les conſpirations, avoient défendu, ſous des peines très-ſévères, à leurs ſujets de ſe raſſembler en troupes & de parler enſemble. Cette défenſe les obligea d'inventer une manière de ſe communiquer leurs ſentimens ſans ouvrir la bouche, & ils ajoutent que depuis cette époque, l'art s'eſt tranſmis chez eux de génération en génération.

CET uſage pourroit bien avoir donné la premiere idée de la Comédie, puiſque l'on voit que peu de tems après, Epicarme, natif de Syracuſe, conçut le plan de ce genre de ſpectacle.

IL n'y a pas long-tems que les Siciliens conſervoient encore un grand nombre d'anciens uſages extravagans

& ſuperſtitieux, ſur-tout lors des mariages & des funérailles : il ſeroit ennuyeux de vous en faire le détail ; pluſieurs ſe pratiquent encore dans les parties ſauvages & montagneuſes de l'Iſle. Dès que la bénédiction nuptiale eſt finie, deux perſonnes du cortege enfoncent dans la bouche des époux une grande cuillerée de miel, en diſant que c'eſt un emblême de leur amour & de leur union, & qu'ils eſpérent que le mariage ſera auſſi doux à leurs ames que le miel à leurs palais : ils ſe mettent enſuite à jetter ſur eux des poignées de bled, ce qu'ils continuent juſqu'à ce qu'ils arrivent à la maiſon du mari : ce ſont probablement les reſtes de quelque ancienne cérémonie en l'honneur de Cérès leur Divinité favorite, & ils croient qu'elle ne peut pas manquer de leur attirer une nombreuſe progéniture. Au reſte les femmes Siciliennes n'ont pas beſoin d'employer cet expédient pour avoir

beaucoup d'enfans, car elles ſont très-prolifiques : Fazzello dit que de ſon tems elles en avoient ſouvent plus de 40, & Carrera fait mention d'une qui en eut 47.

ON ne permet pas aux jeunes mariés de goûter du feſtin des noces : on prétend leur inſpirer par-là la patience & la tempérance ; mais lorſque le dîner eſt preſque fini, le pere de la femme ou un de ſes plus proche parens préſente à l'époux un grand os, en lui diſant : » *rodi tu queſt'oſſo;* rongez cet os ; » car vous venez d'en prendre un qui ſera » plus dur & plus difficile à digérer «. Ceci a peut-être donné naiſſance à l'expreſſion populaire dont on ſe ſert en parlant de quelqu'un qui a entrepris quelque choſe de pénible : » il a » un os à ronger «.

LES Siciliens, ainſi que les habitans de pluſieurs autres Nations de l'Eu-

rope, évitent avec ſoin de ſe marier dans le mois de Mai : ils regardent les mariages qui ſe font alors, comme de très-mauvais augure. Cette croyance ſuperſtitieuſe étoit déja répandue chez les anciens Romains ; car leurs Auteurs en parlent ſouvent, & ce ſont eux qui l'ont tranſmiſe à preſque toutes les Nations de l'Europe. On ne conçoit pas comment une idée ſi ridicule, qui n'a aucun fondement dans la nature, a pu ſubſiſter pendant tant de ſiècles. Il eſt vrai qu'il y a d'autres coutumes auſſi puériles & qui ne ſont pas moins univerſelles, telle que celle de donner ce qu'on appelle des *poiſſons* d'Avril, l'uſage du gâteau des Rois; & quelques autres qui ſe préſenteront à votre eſprit, & dont je n'ai jamais pu apprendre l'origine.

LES nobles Siciliens célèbrent leurs mariages avec beaucoup de magnificence ; & on eſt étonné du grand

nombre de voitures élégantes qu'on voit dans ces occaſions. En recherchant à quelle époque ce luxe d'équipages avoit commencé, j'ai trouvé l'hiſtoire du mariage de la fille d'un de leurs Vicerois qui épouſa le Duc de Bivona en 1551 : la cérémonie eſt décrite par Elenco qui en étoit ſpectateur. Il dit que les Dames, ainſi que les Gentilshommes étoient tous montés ſur de beaux chevaux richement caparaçonnés & précédés par des pages ; qu'il n'y avoit dans la ville que trois voitures, dont ſe ſervoient les malades qui ne pouvoient pas monter à cheval : il donne à ces voitures le nom de *Carette*, qui ſignifie petits charriots.

LES femmes de Sicile ſe marient très-jeunes, & voient ſouvent leur cinquieme ou ſixieme génération. Vous vous attendez ſans doute à apprendre quelque choſe de leur beauté : en général, elles ſont enjouées & agréables,

& elles paſſeroient pour jolies en pluſieurs endroits de l'Italie : un Napolitain ou un Romain leur accorderoient cette qualité ; mais un Piémontois, ainſi qu'un Anglois, diroit qu'elles ſont d'une figure ordinaire. Rien de ſi vague que nos idées ſur la beauté des femmes : elles varient dans tous les climats, & on n'en trouve nulle part le véritable prototype : il n'y a pas deux nations, ni peut-être deux hommes qui y attachent préciſément les mêmes marques caractériſtiques, & chacun exalte l'idée qu'il s'en fait, ſuivant la beauté des femmes qu'il eſt accoutumé de voir ; de ſorte que la même perſonne peut nous paroître jolie ou laide, ſuivant que nous en avons vu d'autres qui le ſont plus ou moins. Je me ſouviens qu'après avoir parcouru la Savoye & le bas Valais, toutes les femmes que nous rencontrions en Suiſſe, nous paroiſ-

ſoient des nymphes. On fait encore cette réflexion en voyageant en quelques parties de l'Allemagne, & vous vous rappellez combien il y a de différence entre une beauté de Milan & une de Turin, quoique ces deux villes ſoient proches l'une de l'autre. C'eſt dommage que la Junon de Zeuxis ſoit perdue; elle nous auroit montré l'idée que ſe formoient les anciens d'une beauté parfaite. La Vénus de Médicis a été regardée comme un modèle de perfection; mais ce ſentiment eſt abſurde, car eſt-il poſſible d'imaginer qu'une beauté parfaite n'ait que cinq pieds de haut! Quelque figure qu'elle eût faite parmi les anciennes Divinités dans le Panthéon de Rome, je craindrois qu'elle ne brillât pas beaucoup parmi les modernes dans celui de Londres. En un mot, je crois qu'on peut aſſurer avec certitude que la beauté eſt une qualité relative, & que

le *to-kalon* n'eſt pas le même, dans le phyſique comme dans le moral, en deux parties différentes du globe.

LES femmes ont ici de très-beaux cheveux, & elles entendent parfaitement l'art de les arranger avec le plus d'avantage : ils ne ſervent plus qu'à parer leur beauté ; mais on dit qu'autrefois elles ſûrent, à l'imitation de Samſon, en tirer parti pour la défenſe de leur patrie. Cela vous paroîtra une énigme que tous les ſages de l'orient auroient peine à expliquer. Les Hiſtoriens rapportent (on ne ſait pas préciſément ſous quel regne) que cette ville aſſiégée depuis long-tems par les Sarraſins, étoit réduite à la famine ; mais ce qui embarraſſoit davantage les habitans, c'eſt qu'ils n'avoient point de matériaux pour faire des cordes d'arc, & ils étoient près de ſe rendre. Ils étoient dans cette ſituation, lorſqu'une Dame enflammée de l'amour de la pa-

trie, s'avança & propoſa aux femmes de couper leurs cheveux, & d'en faire des cordages. On ſuivit ſur le champ ſon avis : vous ſavez que l'héroïſme des femmes ne manque jamais d'exciter celui des hommes : les aſſiégés animés par ce grand ſacrifice de la beauté, recommencèrent à ſe défendre avec tant de vigueur que les aſſiégeans furent battus ; & un renfort étant arrivé bientôt après, la ville fut ſauvée. Les femmes ſe glorifient encore de cette hiſtoire, qui a été célébrée par pluſieurs de leurs Poëtes, comme vous l'imaginez bien. » Les cheveux de nos » Dames, dit l'un d'eux, ſont tou- » jours employés au même uſage ; » mais ils ne lancent plus d'autres » flèches que celles de Cupidon, & » ils ne forment plus que des liens » d'amour «.

LES Siciliens aiment beaucoup plus l'étude que leurs voiſins du continent,

& leur éducation eſt plus ſoignée. Nous avons été fort ſurpris de voir qu'au lieu des ſujets frivoles & oiſeux que traite en converſation la nobleſſe d'Italie, on prend plaiſir ici à parler de littérature, d'hiſtoire, de politique, & ſur-tout de poëſie: les autres branches de connoiſſances ſont moins répandues ; mais on peut dire que celle-ci eſt univerſelle. Tout Sicilien eſt ſûr d'être inſpiré par les Muſes à quelque tems de ſa vie: on ne croit jamais un amant tant qu'il exprime ſa paſſion en proſe ; & contre notre manière de penſer, les déclarations ne ſont regardées comme vraies qu'autant qu'elles ſont poëtiques. Vous voyez que l'inſpiration eſt devenue ici la preuve de la vérité.

NOUS avons été étonnés en arrivant à Palerme, d'y trouver de jeunes gentilshommes qui nous parloient Anglois ; mais nous le fûmes bien plus

quand ils nous prouverent qu'ils connoiſſoient parfaitement pluſieurs de nos meilleurs Poëtes & de nos Philoſophes. Nous avons trouvé en original dans pluſieurs bibliothèques les meilleures éditions de Milton, Shakeſpear, Dryden, Pope, Bacon, Bolingbroke.

NOTRE langue eſt tellement devenue à la mode qu'on la regarde comme une partie eſſentielle d'une bonne éducation. Le Viceroi & le Marquis Fogliano, homme d'un grand mérite, ont fait une étude particulière de quelques-uns de nos Auteurs, & ils encouragent les progrès que ces connoiſſances font dans le Royaume. Pluſieurs Nobles parlent un peu Anglois, & quelques-uns avec aiſance, quoiqu'ils ne ſoient jamais ſortis de l'Iſle. Le Marquis Natali, les Comtes Statela & Buſchemi, le Duc de S. Micheli, &c. &c. ſont de ce nombre; leur ſociété nous a fait

beaucoup de plaiſir, & nous ſommes charmés d'aſſurer que les lumières qu'ils ont ſont la moindre partie de leur mérite. Adieu.

## LETTRE XXXVI.

*Opéra ; la Gabrieli ; Perfection de ſon chant & de ſon jeu ; ſes Caprices ; Ballet de l'Opéra ; Caractères Anglois qu'on y repréſente ; Inimitié entre les Siciliens & les Napolitains.*

J'OUBLIOIS de vous parler de l'Opéra ; j'aurois été bien ingrat ; car nous nous y ſommes fort amuſés. Le premier & le ſecond Acteurs ſont excellens chanteurs ; & je penſe que nous les aurons à Londres dans quelques années. Ils ne ſont pas encore connus ; & je vous aſſure qu'on pourroit les engager à très-bas prix ; mais on apprendra bientôt en Italie à eſti-

mer leurs talens. Le premier s'appelle *Pacherotti ;* il eſt très-jeune, & il eſt encore abſolument inconnu. Je ſuis perſuadé qu'il ſera regardé comme un des plus excellens Acteurs, lorſqu'il aura été entendu ſur les différens Théâtres d'Italie. Il excelle dans le pathétique qu'on néglige trop ſur la plupart des Théâtres ; je crois qu'il donne plus d'expreſſion qu'aucun autre à ſes airs de chant, & qu'il fait plus d'impreſſion ſur les ſpectateurs, parce qu'il ſent toujours ce qu'il dit. Il parle toujours au cœur, tandis que la plupart des modernes Chanteurs ne s'adreſſent qu'à l'imagination.

LA Gabrieli eſt la première Actrice, & c'eſt aſſurément la plus grande cantatrice du monde. Ceux qui chantent ſur le même Théâtre qu'elle, doivent avoir beaucoup de talens ; autrement on ne pourroit pas les ſupporter : c'eſt le ſort que ſubiſſent tous les

les autres Chanteurs, excepté Pacherotti; & même il ſe regarda comme perdu, lorſqu'il parut pour la première fois ſur la ſcène avec elle. Elle chantoit un air de *bravoure* très-analogue à ſa voix, qu'elle déploya d'une manière ſi étonnante que le pauvre Pacherotti s'enfuit derrière les couliſſes en pouſſant des cris, en déplorant & regrettant d'avoir oſé ſe préſenter ſur le même Théâtre avec une Cantatrice ſi excellente; il étoit fâché d'ailleurs de voir ſes petits talens éclipſés & il craignoit d'être accuſé de préſomption, vice très-étranger à ſon caractère.

Ce fut avec peine qu'on l'engagea à reparoître de nouveau; mais les applaudiſſemens bien mérités qu'on donna à ſes talens & à ſa modeſtie lui inſpirèrent un peu de courage; & lorſqu'en jouant un rôle d'Amoureux, il

chanta un air tendre, qu'il adreſſoit à la Gabrieli, il y mit tant de vérité, qu'elle en fut émue, ainſi que l'aſſemblée.

JE ſuis ſurpris que dans ces morceaux ſi pathétiques, la puiſſance de la Muſique ne l'emporte pas ſur l'illuſion du rôle; car la Poëſie, la Muſique, & l'action agiſſant de concert, doivent faire de grandes impreſſions ſur l'ame : cependant je n'ai pas ouï dire que cela ſoit arrivé plus d'une fois; & ce fut le célèbre Farinelli qui produiſit cet effet. Il jouoit le rôle d'un hèros captif, & il imploroit dans un air très-touchant ſa grace & celle de ſa maîtreſſe auprès d'un tyran farouche & cruel qui les avoit fait ſes priſonniers. L'Acteur qui repréſentoit le tyran, fut tellement attendri par les accens plaintifs de Farinelli, qu'au lieu de lui refuſer ſa demande, comme le portoit la pièce, il oublia entiére-

ment ſon caractère, fondit en larmes & ſerra le captif dans ſes bras.

LE jeu & le chant de la Gabrieli ſont ſi connus & ſi admirés, qu'il eſt preſque inutile de vous en parler. Sa merveilleuſe exécution & la volubilité de ſa voix raviſſent depuis long-tems toute l'Italie ; & on a été obligé d'inventer un nouveau terme pour exprimer ſon talent. Si en chantant elle ſe propoſoit autant de plaire que d'étonner, elle pourroit preſque opérer les prodiges qu'on a attribués à Orphée & à Timothée ; mais heureuſement peut-être pour le repos du genre humain, ſon caprice eſt auſſi extrordinaire que ſes talens, & la rend encore plus mépriſable que ceux-ci ne l'ont rendue célèbre. Son caractère eſt ainſi devenu un préſervatif ſuffiſant contre les charmes de ſa voix & ceux de ſa perſonne, qui ne ſont pas moins ſéduiſans.

Mais ſi à ces qualités elle joignoit un eſprit modeſte & aimable, elle auroit fait de terribles ravages dans le monde. Cependant avec tous ſes défauts, c'eſt la plus dangereuſe Syrène de ces tems modernes, & elle a fait plus de conquêtes qu'aucune autre. Je dois vous dire auſſi, pour lui rendre juſtice, qu'elle n'a point l'ame mercénaire, & qu'elle a donné, au contraire, pluſieurs preuves éclatantes de généroſité & de déſintéreſſement. Elle eſt très-riche; on croit que ſes biens proviennent des libéralités du dernier Empereur qui deſiroit paſſionnément de l'attacher à Vienne; mais les tracaſſeries & les querelles que ſon eſprit intriguant plus encore que ſa beauté avoient excitées, la firent chaſſer de cette Ville, comme elle l'a été de preſque toutes celles de l'Italie.

IL y a ſur ſon compte un grand

nombre d'anecdotes qui formeroient un volume très-amuſant : on m'a dit qu'on alloit bientôt les publier.

QUOIQU'ELLE ait beaucoup plus de trente ans, elle ne paroît pas en avoir dix-huit ſur le Théâtre ; cet art de paroître toujours jeune n'eſt pas un des moindres de cent autres qu'elle poſſède. Lorſqu'elle eſt de bonne-humeur & qu'elle veut bien faire uſage de toute ſa voix, il n'y a rien qu'on puiſſe comparer à ſon chant ; elle chante au cœur autant qu'à l'imagination quand il lui plaît, & elle exerce un empire abſolu ſur toutes les paſſions ; mais elle eſt rarement en état de déployer cette puiſſance divine ; ſon caprice & ſes talens l'emportant tour à tour, elle a été alternativement, pendant tout le cours de ſa vie, un objet d'admiration & de mépris. Elle excelle preſque autant dans l'action & dans le récitatif que dans

le chant. Quelques paroles de ſon récitatif avec un ſimple accompagnement excitent une émotion que jamais aucun autre Chanteur n'a inſpirée ; & d'après cet effet, je ſuis porté à croire ce que J. J. Rouſſeau avance ſur cette branche de la Muſique pour laquelle nous avons tant de dédain. Elle doit beaucoup aux conſeils de l'Abbé Métaſtaſio ; il lui a ſur-tout donné d'excellentes leçons ſur le jeu & ſur le récitatif, & il dit qu'elle fait plus valoir ſes Opéras qu'aucun autre Virtuoſe.

ELLE eſt ſi opiniâtre & ſi décidée dans ſes caprices que l'intérêt, la flatterie, les menaces, les punitions, ne font pas la moindre impreſſion ſur elle ; & lorſqu'on veut les combattre, on ne fait que les augmenter, ſoit qu'on la traite avec reſpect ou avec mépris.

ELLE condeſcend rarement à dé-

ployer ſes talens enchanteurs ; mais elle exerce ſur-tout ſa malignité quand elle imagine qu'on s'attend à la voir briller ; au lieu de chanter ſes airs comme les autres Actrices, elle les chante alors entre ſes dents ou à demi-voix ; & rien ne peut l'engager à contenter les ſpectateurs, lorſque cela ne lui plaît pas.

L'EXPÉDIENT le plus sûr qu'on ait jamais pu trouver, eſt de prier ſon amant favori, ( car elle en a toujours un ) de ſe placer au centre du parterre ou dans la loge qui eſt vis-à-vis le Théâtre ; s'ils ſont parfaitement d'accord, ce qui arrive rarement, elle lui adreſſe tous ſes airs tendres & elle déploie tous les charmes de ſa voix. Son favori actuel nous avoit promis de nous en donner un exemple : il s'étoit placé dans l'endroit convenable ; mais la Gabrieli ſoupçonnant probablement qu'il

s'entendoit avec nous, ne daigna pas faire attention à lui; ainſi cet expédient ne réuſſit pas toujours.

LE Viceroi, qui aime paſſionnément la Muſique, a pris en vain toutes ſortes de meſures pour triompher de ſon caprice. Il donna il y a quelque tems un dîner à la principale Nobleſſe de Palerme, & il fit prier la Gabrieli d'être de la partie; toutes les autres perſonnes arrivèrent ſucceſſivement à l'heure fixée. Le Viceroi fit regarder le dîner pendant quelque tems, & envoya chez elle pour lui annoncer que la compagnie l'attendoit. Le meſſager la trouva liſant dans ſon lit; elle dit qu'elle étoit mortifiée d'avoir fait attendre la compagnie; elle chargea le député de faire ſes excuſes & de dire qu'elle avoit réellement oublié cet engagement.

SON Excellence vouloit lui par-

donner cette impertinence ; mais lorſque les conviés allèrent à l'Opéra, la Gabrieli joua ſon rôle avec la dernière négligence, & elle chanta tous ſes airs *ſotto voce*, c'eſt-à-dire d'une voix ſi baſſe, qu'on pouvoit à peine les entendre. Le Viceroi fut offenſé ; cependant comme il n'eſt pas violent, il différoit toujours à faire uſage de ſon autorité ; mais enfin révolté de la voir perſévérer dans ſon inſolente opiniâtreté, il fut obligé de la menacer d'une punition, ſi elle refuſoit encore de chanter.

CETTE menace la rendit plus obſtinée ; elle déclara qu'en employant la force & l'autorité, on ne viendroit point à bout de ce qu'on exigeoit d'elle, qu'on pouvoit la faire crier, mais que jamais on ne pourroit la faire chanter. Le Viceroi l'envoya alors en priſon, où elle reſta douze jours. Pendant ce tems, elle donnoit de ſomp-

tueux repas ; elle paya les dettes de tous les pauvres priſonniers, & diſtribua de groſſes ſommes d'argent par charité. Le Viceroi fut contraint de céder, & elle fut remiſe en liberté au milieu des acclamations des pauvres. Heureuſement pour nous, elle eſt à-préſent de bonne-humeur, & elle veut bien quelquefois faire uſage de tous ſes talens.

ELLE dit qu'elle a été demandée pluſieurs fois par les Adminiſtrateurs de notre Opéra ; mais elle croit qu'elle ne pourra jamais ſe réſoudre à aller en Angleterre. Vous ne devinez pas la raiſon qu'elle en donne ; elle n'eſt pas mauvaiſe. » Je ne puis pas commander » à mon caprice ; il m'entraîne le plus » ſouvent ; & ſur votre Théâtre, je » ne ſerois pas la maîtreſſe de faire » toutes mes volontés. Si je me met- » tois dans la tête de ne pas chanter, » on dit que la populace m'inſulteroit

» & que peut-être on m'aſſomme-
» roit. J'aime mieux dormir ici en
» bonne ſanté, quand même ce ſeroit
» en priſon «. Elle ajoute que ce n'eſt pas toujours le caprice qui l'empêche de chanter, & que des cauſes phyſiques l'en rendent de tems en tems incapable. Je ſuis aſſez porté à le croire; car cette flexibilité prodigieuſe de la voix, qui parcourt ſi rapidement & avec tant de netteté les tons les plus variés, & produit preſque dans un inſtant un ſi grand nombre de modulations, dépend à coup ſûr d'une diſpoſition de fibres très-ſujette à des variations. Si elles ſont un peu relâchées ou que leur élaſticité ſoit diminuée, comment eſt-il poſſible que leurs contractions & leurs expanſions obéiſſent aſſez promptement à la volonté pour produire ces effets? L'ouverture de la glotte qui forme la voix, eſt extrêmement petite, & ſon diamètre doit ſe reſſerrer plus ou moins à chaque

ton différent ; car lorſqu'elle conſerve le même diamètre, elle doit produire le même ton. Ses reſſerremens & ſes dilatations ſont ſi prodigieuſement minces, que le Dr. Keil compte, je crois, que dans quelques voix, cette ouverture qui n'a pas plus d'un dixième de pouce, eſt diviſée en plus de douze cents parties ; & une oreille exacte diſtingue le ſon différent de chacune. Quelle délicateſſe de tenſion ne doit-il pas y avoir dans les fibres ! J'imagine que le plus léger changement de l'air doit y cauſer une différence notable, & que dans nos climats nébuleux, les fibres ſeroient en danger de perdre cette incroyable ſenſibilité, ou au moins que ſouvent elles ne ſe trouveroient pas d'accord. Il n'en eſt pas de même d'une voix ordinaire qui ne parcourt pas autant de diviſions & qui n'eſt pas auſſi flexible que celle de la Gabrieli.

UN des ballets de l'Opéra que nous avons vus, repréſente les jardins du Vauxhall; & c'eſt la troiſieme fois que j'ai vu le Vauxhall ſur les Théâtres d'Italie, à Turin, à Naples & ici. Cette imitation eſt aſſez fidèle; & l'idée doit en avoir été donnée par quelqu'un qui ait été ſur les lieux. On y a mis pluſieurs figures Angloiſes; quelques-unes ont de groſſes perruques friſées, qui pendent d'un pied & demi au-delà du col, & d'autres en ont de petites, écourtées & extrêmement ridicules. Les uns entrent ſur la ſcène en culottes de peau & en bonnets de palefreniers, faiſant claquer leurs fouets; d'autres ſont armés d'un gros bâton de chêne; leurs cheveux forment un énorme catogan, & ils attachent quelque choſe derrière leur col pour le renfler encore davantage. Ce qui divertit le plus l'aſſemblée, ce ſont trois filles publiques qui de concert avec leurs amoureux, dupent

trois Quakers. Vous penſez bien qu'on a fort exagéré ces ridicules; mais la caricature en eſt très- gaie & nous a fait beaucoup rire. Nous avons cependant été fâchés de voir des perſonnages auſſi venérables que les Quakers, tournés en ridicule; & comme les gens de ce pays ne les connoiſſent en aucune manière, nous nous ſommes efforcés de faire connoître la ſimplicité & la pureté de leurs mœurs & l'intégrité de leurs principes qui ſont à l'épreuve de toute corruption.

QUOIQUE les Siciliens ſoient en général un peuple d'un bon naturel, & qu'ils paroiſſent avoir beaucoup de philantropie & d'urbanité, il faut pourtant convenir qu'ils n'ont pas une grande affection pour leurs voiſins du Continent, qui à leur tour le leur rendent bien. C'eſt une obſervation peu honorable pour la nature humaine, qu'il n'y ait pas dans toute l'Europe,

deux Nations limitrophes, qui ne ſoient perpétuellement en diſpute. Je deſirerois que nous fuſſions exceptés de cette règle; mais je ſuis fâché de voir par quelques-unes de nos Gazettes qu'on envoie ici, que ce reproche s'adreſſe à nous plus qu'à perſonne; du moins nos animoſités font plus de bruit que celle d'aucun autre peuple. Des Etrangers nous ont ſouvent demandé quel étoit le fondement de tant de querelles ſi ſcandaleuſes chez un Peuple célèbre par la généroſité de ſes ſentimens, & nous avons peine à le leur perſuader. Quoique les Papiers publics diſent quelquefois que toute la Nation s'y intéreſſe, elles ne ſont cependant excitées que par une troupe de miſérables qui mettent le feu pour piller pendant l'incendie. Mais les injures qu'on dit au Roi les étonnent beaucoup plus que tout le reſte; & vous ne pouvez pas imaginer la ſurpriſe & l'indignation qu'ils ont mon-

trées, lorſque nous les avons aſſurés que c'eſt un Prince vertueux & bienfaiſant Vous êtes donc, s'écria un noble Sicilien, le plus abominable peuple de la terre. Je fus très-frappé de cette imputation échappée tout-à-coup; & ce ne fut qu'après lui avoir expliqué fort en détail la liberté de notre conſtitution, & ſur-tout celle de la preſſe, que je pus l'engager à revenir un peu de ſes préventions & à concevoir de nous une opinion plus favorable. Il perſiſta à ſoutenir qu'un ſi grand abus de la liberté étoit une nouvelle preuve de ſa propoſition, & qu'il devoit y avoir bien de la méchanceté dans une Nation où l'on permet d'outrager ainſi le plus ſacré de tous les caractères, l'extrême vertu réunie au rang le plus élevé. Nous l'aſſurâmes que c'étoient les hommes les plus vils & les plus corrompus de la Nation qui diſoient ces injures, & que profitant de la liberté de la preſſe, ils ſouffloient la ſédition dans

dans les Papiers publics ; que le Roi & la Reine étoient aimés de tous leurs ſujets, au moins de tous les honnêtes gens ; qu'on n'en parle jamais que comme du plus parfait modèle de l'union conjugale & de toutes les qualités ſociales, & qu'ils ne pouvoient pas avoir d'autres ennemis que les ennemis de la vertu.

APRÈS cette apologie, nous fûmes aiſément d'accord. Il ne comprenoit cependant pas comment la voix de quelques incendiaires pouvoit être plus forte que celle de toute la Nation. Nous lui dîmes que les hommes contens ſe taiſent ; que la ſédition & les libelles font toujours plus de bruit que les louanges du peuple, & que le tocſin attire plus l'attention que le carillon d'une fête.

ADIEU. Notre Pilote dit que le vent n'eſt pas bon ; de ſorte que nous

pourrons demeurer ici un jour ou deux de plus.

## LETTRE XXXVII.

*Fontaines remarquables en Sicile ; Bains ſulfureux ; Source d'eau chaude dans la mer ; Os de Géants ; Population ; Récolte de Bled ; Manière de conſerver le grain ; Productions de la Sicile ; Soude ; Miel ſauvage ; Sucre ; Suc de Réglisſe ; Oranges ; Noix de Piſtache ; Manne ; Cantharides ; Marbres ; Pierre de Savon ; Pierre de Mouſſeron, &c ; Mont Etna ; Avantages qu'il procure.*

A Palerme, le 29 Juillet 1770.

JE n'ai ni le tems ni les connoiſſances néceſſaires pour vous donner beaucoup de détails ſur l'hiſtoire naturelle de cette Iſle ; cependant j'ai été frappé dans

mes courſes, de quelques objets dont il ne ſera pas inutile de vous parler.

IL y a preſque dans toute la Sicile un grand nombre d'eaux minérales. Pluſieurs ſont bouillonnantes de chaleur ; d'autres encore plus ſingulières ont un degré de froid ſupérieur à celui de la glace, & cependant ne gèlent jamais.

ON trouve en pluſieurs endroits des fontaines qui jettent ſur leur ſurface une eſpèce d'huile que les payſans brûlent à leurs lampes & qu'ils emploient à d'autres uſages. Mais près de Nicoſia, il y en a une qui eſt encore plus remarquable & qu'on appelle *il Fonte Canalotto ;* elle eſt toujours couverte d'une écume épaiſſe d'une eſpèce de poix, que les gens de la campagne regardent comme un remède ſouverain contre les rhumatiſmes & d'autres maladies.

L'EAU du petit lac Naſo eſt fort célèbre par la propriété qu'elle a de teindre en noir tout ce qu'on y plonge ; elle donne cette couleur ſans le mêlange d'aucun autre ingrédient, quoiqu'elle ſoit très-pure & très-tranſparente.

CE pays eſt rempli de bains ſulfureux, comme ceux des environs de Naples, où la chaleur de la vapeur procure au malade une ſueur très-abondante. Les plus fameux ſont ceux de Sciaccia & ceux de la montagne de Cologero ; ils ne ſont pas dans le voiſinage de l'Etna, comme je l'aurois imaginé ; ils en ſont très-éloignés. Je ſuis très-porté à croire que non-ſeulement l'Etna, mais encore la plus grande partie de la Sicile & preſque toutes les Iſles adjacentes, ont été formées originairement par un feu ſouterrein ; mais j'aurai occaſion de m'étendre davantage ſur cette matière, en vous décrivant les envi-

rons de Naples. J'ai vu de la lave, de la pierre-ponce en plusieurs endroits de la Sicile fort loin de l'Etna; & il y a un grand nombre de montagnes & de vallées qui exhalent toujours une vapeur chaude, & qui produisent toujours des sources d'eau bouillante.

On trouve à un mille & demi à l'Oueſt de cette Ville, sur une petite grève, où nous allons souvent nous baigner, plusieurs fontaines d'eau chaude qui s'élèvent du fond de la mer jusqu'à cinq ou six pieds de sa surface. Nous fûmes d'abord fort surpris de nous trouver presque au même instant dans un bain chaud & dans un bain froid; car d'un seul élan, nous dépassions l'eau chaude, qui ne s'étend qu'à quelques pieds autour de sa source. Ce changement nous causa un frisson extraordinaire qui n'étoit point du tout agréable. J'ai

parlé de cette particularité à pluſieurs perſonnes d'ici, qui m'ont dit avoir obſervé ſouvent la même choſe.

NON loin de là, il y a une célèbre fontaine appellée *il Mar dolce*, où l'on voit quelques reſtes d'une ancienne Naumachie; & les habitans du pays montrent une montagne qui eſt au-deſſus d'une caverne, où l'on a trouvé le ſquelette d'un Géant, lequel tomba entièrement en pouſſière, lorſqu'on entreprit de le tranſporter. Fazzello aſſure que ſes dents furent les ſeules parties qui réſiſterent à l'impreſſion de l'air, qu'il s'en procura deux, & qu'elles peſoient près de deux onces. Les Légendes de la Sicile rapportent pluſieurs hiſtoires de cette nature; & c'eſt une opinion preſque univerſelle que cette Iſle étoit autrefois habitée par des Géants. Mais quoique nous ayons fait beaucoup de recherches, nous n'avons jamais pu

voir aucun de ces os de Géants qu'on conſerve, dit-on, en pluſieurs endroits de l'Iſle. Si cette aſſertion étoit fondée, il eſt probable qu'il y en auroit quelques-uns dans les cabinets; & nous n'avons rencontré aucun homme de bon ſens & digne de foi, qui nous ait aſſuré qu'il en avoit vus. On nous avoit dit à Naples, que le Muſeum de Palerme contenoit un ſquelette entier de plus de dix pieds de haut; mais cela n'eſt pas vrai. On y voit beaucoup d'antiques & d'objets d'hiſtoire naturelle, quoiqu'il ne ſoit pas ſupérieur à ceux que l'on trouve ailleurs.

LE nombre des habitans de Palerme eſt évalué à environ 150000. On a trouvé par le dernier dénombrement, qu'il y en avoit dans toute l'Iſle, 1,123,163, dont à-peu-près 50,000 Moines ou Religieuſes; on compte qu'il y a 268,120 maiſons,

& conſéquemment cinq à ſix perſonnes par chaque maiſon.

LE bled a toujours été le premier article du commerce de la Sicile, & ce qui fait la richeſſe de l'Iſle. Ces Inſulaires s'adonnent à pluſieurs autres branches de trafic, qui cependant ne pourroient pas être comparées à celle-ci, s'ils vivoient ſous un Gouvernement libre & ſi l'exportation étoit permiſe. Leur manière de conſerver le grain paroîtra un peu ſingulière à nos Fermiers : au lieu de l'expoſer, comme nous, en plein air, ils ont grand ſoin de le tenir ſoigneuſement renfermé. Ils ont creuſé en pluſieurs endroits où le ſol eſt ſec, ſur-tout près d'Agrigente, de grandes cavités ou cavernes dans le rocher. Ils y font un trou au ſommet par où ils verſent leur bled, lorſqu'il eſt extrêmement ſec; après l'avoir comprimé fortement, ils bouchent le trou pour le

préſerver de la pluie ; & on nous aſſure que de cette manière, le bled ſe conſerve pluſieurs années.

LA ſoude eſt une plante qui eſt fort cultivée & dont on tire beaucoup de profit ; c'eſt le végétal qui, par le moyen du feu, ſe convertit en verre. On en envoie toutes les années une grande quantité aux verreries de Veniſe. Les Siciliens font auſſi un commerce conſidérable de réglisſe, de riz, de figues & de raiſins de Corinthe, dont les meilleurs croiſſent parmi les volcans éteints des iſles Lipari. Leur miel eſt excellent ; en quelques endroits de la Sicile, il eſt ſupérieur à celui de Minorque ; il eſt redevable ſans doute de ſa bonté au grand nombre de plantes aromatiques qui couvrent tout ce beau pays. On recuille ce miel pendant les mois de Juillet, Août & Octobre. Les payſans le trouvent dans

les trous des arbres & des rochers ; & il paſſe pour meilleur que celui qui ſe produit ſous la tyrannie de l'homme. Le canton du petit Hybla eſt encore, comme autrefois, l'endroit le plus célèbre pour cette production. Le Comte Statela nous a fait préſent de quelques ruches levées ſur les domaines du Prince de Spaccaforno ſon pere, qui ſont près des ruines de cette Ville.

LE ſucre n'eſt plus un article du commerce de la Sicile, quoiqu'on en faſſe encore une petite quantité pour la conſommation du pays. On m'a dit pourtant que les plantations des cannes ſont très-floriſſantes en pluſieurs parties de l'Iſle.

LE ſuc de régliſſe ſe prépare ici & en Calabre, & on l'envoie dans les pays ſeptentrionaux qui en font beaucoup d'uſage pour les rhumes. On le

fait avec la décoction de la racine, qu'on a deſſéchée juſqu'à conſiſtance d'extrait ; on le met enſuite en rouleaux enveloppés dans des feuilles de laurier, telles que nous les recevons.

ON m'a dit que dans quelques cantons au Nord de l'Iſle, on trouve le poiſſon à coquille qui produit une eſpèce de lin dont on fait des gands & des bas ; mais il y a une beaucoup plus grande quantité de ces coquillages en Calabre.

LES plantations d'orangers, de limoniers, de bergamotes, d'amandiers, &c. &c. ſont conſidérables ; on y cultive auſſi la noix de piſtache avec beaucoup de ſuccès. Ces arbres, comme pluſieurs autres, ſont mâles & femelles ; le mâle appellé *ſeorno-bacco*, eſt toujours ſtérile ; mais ſi on n'en met pas un certain nombre dans chaque plantation, les piſtachers ne

portent pas une ſeule noix. De toutes les productions de la Sicile, l'arbre qui diſtille la manne paſſe pour le plus précieux; il reſſemble au frêne & il eſt de la même eſpèce. On fait une inciſion à l'écorce près la racine, au commencement du mois d'Août, pendant la plus grande chaleur; il en ſort une liqueur épaiſſe & blanchâtre qui ſe durcit bientôt au ſoleil; alors on la ramaſſe & on la met en caiſſes. On renouvelle ces inciſions chaque jour durant la ſaiſon, & l'on a ſoin de ne faire l'inciſion que d'un côté de l'arbre, & de réſerver l'autre pour l'été ſuivant.

LES mouches cantharides ſont un des articles du commerce de la Sicile; on les trouve ſur pluſieurs arbres de l'Etna, dont le ſuc paſſe pour être corroſif & abſterſif, & en particulier ſur le pin & le figuier; & on dit que ces cantharides de l'Etna

ſont préférables à celles de l'Eſpagne.

LES marbres de la Sicile ſeroient une ſource de richeſſe, ſi on encourageoit l'exploitation des carrières ; il y en a un grand nombre & de la plus belle qualité. J'ai vu de ces marbres preſque auſſi beaux que le jaune ou le verd antique, qui ſont aujourd'hui ſi précieux. Les belles colonnes jaunes que vous avez ſans doute remarquées dans la chapelle royale de Caſerte, ſont de la première eſpèce. Il y en a auſſi quelques-uns qui reſſemblent beaucoup au lapis lazuli, & au porphyre.

ON a trouvé à Centorby une eſpèce de pierre douce qui ſe diſſout dans l'eau : les blanchiſſeuſes s'en ſervent au lieu de ſavon ; & comme elle

en a la propriété, on l'appelle *pietra ſaponaro*. On y trouve auſſi, ainſi qu'en Calabre, la célèbre pierre qui produit des mouſſerons, lorſqu'elle eſt arroſée & expoſée à un très-violent degré de chaleur. Mais je ne finirois pas ſi je décrivois les diverſes denrées & les productions curieuſes de cette Iſle. L'Etna en fournit un plus grand nombre que pluſieurs de nos grands Royaumes, & il raſſemble, pour ainſi dire, celles de toute la terre. Outre le bled, le vin, l'huile, la ſoie, les épiceries & les fruits délicieux de la région inférieure; les belles forêts, les troupeaux, le gibier, le goudron, le liège, le miel de la ſeconde région; la neige & la glace de la troiſieme; ſes cavernes offrent un grand nombre de minéraux & d'autres productions, du cinnabre, du mercure, du ſoufre, de l'alun, du nître & du vitriol; de façon que cette montagne

merveilleuſe produit en même-tems tout ce qui eſt néceſſaire à la ſubſiſtance & aux plaiſirs de la vie (*a*).

NOUS ne ſommes plus ſurpris de l'attachement opiniâtre qu'ont les Siciliens pour cette montagne, & que tous les objets de terreur qu'elle renferme n'aient jamais pu les en chaſſer.

---

(*a*) On pourroit cultiver, en ſuivant les différentes élévations de la montagne, toutes les eſpèces poſſibles d'arbres fruitiers ; mais il faudroit que les habitans de la campagne fuſſent plus nombreux, plus laborieux & plus inſtruits dans leur métier. Les Botaniſtes aſſurent que le canellier & l'arbre du café ſe trouvent ſur le mont Etna dans leur état de ſauvageon, & ne demanderoient que de la culture. Il y croît auſſi, à ce qu'on prétend, les plantes aromatiques les plus rares ; mais perſonne ne ſe donne la peine de les chercher, & bien moins de les cultiver. Le Prince de Biſcari eſt le ſeul de tous les habitans de Catane, qui ait employé quelques ſoins pour tirer parti de ce ſol brûlant ; il a même forcé la nature, & a formé un jardin au milieu de cette lave ou *ſciarra*, qui, après avoir entouré le château, a coulé juſqu'à la mer.

*Voyage du Baron de Riedeſel*, page 137.

Quoiqu'elle les châtie quelquefois, elle joint, comme un bon pere, des faveurs à ſes punitions, afin de ne pas perdre l'attachement de ſes enfans; & ſi elle les traite quelquefois avec une verge de fer, elle répand en même-tems ſur eux tous les dons de l'âge d'or.

ADIEU. Nous allons préſenter nos reſpects au Viceroi & faire nos viſites d'adieu : cette cérémonie m'attriſte toujours; mais je n'ai jamais reſſenti autant de chagrin, parce qu'il n'eſt pas probable que nous revoyons jamais ces honnêtes gens que nous allons quitter; & nous ne pourrons pas même un jour leur rendre les politeſſes que nous en avons reçues.

ON dit que le vent eſt très-bon; je porterai vraiſemblablement moi-même cette lettre ſur le Continent, d'où je vous écrirai encore.

LETTRE

# LETTRE XXXVIII.

## *Retour à Naples.*

A Naples, le premier Août 1770.

APRÈS deux jours d'une navigation agréable, nous ſommes arrivés dans cette Ville, où nous avons retrouvé avec une joie infinie tous les amis que nous y avions laiſſés; nous avions beſoin de cette conſolation pour oublier la peine que nous avoit cauſé notre départ de Sicile. Nous paſſerons encore au moins trois mois ici, juſqu'à ce que la ſaiſon du *mal-aria* ſoit paſſée. Vous ſavez combien il eſt dangereux de voyager dans la Campanie pendant ce tems: quoique pluſieurs de nos plus ſavans Médecins regardent cette opinion comme une erreur vulgaire, cependant nous ne nous aviſerons ſûrement pas d'en faire l'expérience.

NOUS nous propoſons de paſſer l'hiver à Rome, où nous trouverons probablement des objets d'inſtruction pour quatre ou cinq mois. Nous irons de là par Lorette, Bologne, &c. à Veniſe, en ſuivant la route battue; nous quitterons alors les campagnes brûlantes de l'Italie pour parcourir les belles montagnes de la Suiſſe, où la liberté & la ſimplicité, bannies depuis long-tems de toutes les Nations polies, règnent encore dans leur pureté originelle. La douceur tempérée du climat y annonce celle des habitans : pendant que les autres Peuples ſont opprimés & aigris par la tyrannie & la ſuperſtition, les Suiſſes vivent en paix au ſein de l'innocence & du bonheur. Mais je dois m'arrêter : vous ſavez que je ſuis attaché depuis bien long-tems à ce pays. Nous comptons y paſſer l'été ; je prévois qu'alors nous ſerons raſſaſiés de l'art, & que nous commencerons à

languir après la nature : c'eſt elle ſeule qui peut procurer quelque plaiſir réel ou durable ; & ſi en pourſuivant le bonheur, elle n'eſt pas notre guide, nous ne pourrons jamais l'atteindre.

ADIEU, mon cher ami. Vous avez été notre fidèle compagnon pendant ce voyage, & vous n'avez pas peu contribué au plaiſir qu'il nous a cauſé. S'il vous en a procuré autant, nous vous prierons de nous accompagner encore dans le reſte de nos courſes. Il faut qu'un homme ait l'imagination bien ſtérile, s'il ſe trouve dans la ſolitude, pendant qu'il a des amis avec leſquels il peut converſer. Cette confidence fait bientôt diſparoître les mers & les montagnes qui nous ſéparent & excitent en nous ces ſentimens de ſympathie qui rappellent agréablement le ſouvenir d'un ami. Je ne m'aſſeois jamais pour vous écrire, que ne je ne vous voie placé à l'autre côté de ma

table; & je ſuppoſe que nous allons nous entretenir des évènemens de la journée. Si votre préſence ne m'avoit pas animé, comment aurois-je eu la patience de vous écrire ces lettres d'une longueur énorme ? Adieu. Nous allons faire quelques excurſions à travers le Royaume de Naples ; & ſi nous rencontrons quelque choſe qui ſoit digne d'être obſervé, je vous en ferai part.

JE ſuis, &c.

*FIN des Lettres.*

# TABLE

## *DES SOMMAIRES*

Contenus dans ce Volume.

LETTRE XVII. *TRAVERSÉE de Malthe à Agrigente ; Iſle de Gozzo ; Côte de Sicile ; Aloës d'Amérique ; Ville d'Agrigente.* Page 1

LETTRE XVIII. *Antiquités d'Agrigente ; Temples de Vénus, de la Concorde, d'Hercule, de Jupiter Olympien, &c. ; Célèbre Tableau de Zeuxis ; Statue d'Apollon ; Catacombes & Sépulchres ; Montagne d'Agrigente.* 11

LETTRE XIX. *Luxe des anciens Habitans d'Agrigente ; leur Hoſpitalité ;*

*Anecdote ; leur Bonté & leur reconnoiſſance pour leurs chevaux ; Agrigente long-tems ſoumiſe aux Tyrans ; Phalaris ; Anecdote ſur ce tyran ; Melanippe & Cariton ; leur amitié ; Mort de Phalaris.* 22

LETTRE XX. *Environs d'Agrigente ; Féte ; Hoſpitalité des Habitans d'Agrigente ; leur Caractère ; l'Evéque ; Départ pour Trapani ; Tempête ; Retour à Agrigente ; Voyage par terre à Palerme ; Richeſſe & beauté du pays ; Pauvreté & oppreſſion des Payſans.* 40

LETTRE XXI. *Suite du voyage à Palerme ; Contraſte entre la Sicile & la Suiſſe ; Auberges, &c.* 62

LETTRE XXII. *Ville de Palerme ; Marino ; Lieux où ſe tiennent les converſations ; Dames Siciliennes ; Réflexions.* 75

LETTRE XXIII. *Le Viceroi ; ſa Table. Nobleſſe ; Tempérance de la No-*

*bleſſe. Galanterie ; jeunes Femmes ; leur Education.* 86

LETTRE XXIV. *Bagaria ; Palais du Prince Patagonia.* 95

LETTRE XXV. *Vent de Siroc ; Couvent de Capucins ; leur Caveau ; Manière d'y conſerver les morts ; Adreſſe d'un valet Sicilien.* 107

LETTRE XXVI. *Deſcription d'une Comète ; Réflexions.* 125

LETTRE XXVII. *Cathédrale de Palerme ; Egliſe des Jéſuites ; Cathédrale de Mont-Réale ; l'Archevêque de cette Ville ; Préparatifs pour une Fête ; Superſtition des Habitans.* 155

LETTRE XXVIII. *Sainte Roſalie ; Sujet d'un Poëme épique ; quelques Détails ſur ce Poëme ; Réflexions.* 167

LETTRE XXIX. *Vent de Siroc ; Revue d'un Régiment Suiſſe ; Repas ; l'Education en Sicile eſt différente de*

*celle du Continent ; Prince de Rautanes.* 173

LETTRE XXX. *Fête de ſainte Roſalie.* 193

LETTRE XXXI. *Antiquités ; Camefena ; Temple de Cérès à Enna ; Temple de Vénus Erécine ; Différence qu'on remarque dans les deſcriptions qu'Homère & Virgile ont données de la Sicile.* 226

LETTRE XXXII. *Monte-Pelegrino ; ſainte Roſalie ; ancienne Fortereſſe ; Situation de Palerme ; Antiquité de cette Ville ; Inſcriptions.* 241

LETTRE XXXIII. *Utilité de la glace dans un pays chaud ; Pêcheries de Sicile ; le Thon ; le* Peſce-Spada *ou l'Empereur ; Manière de pêcher pendant la nuit ; Pêche du corail ; Tyrannie du Gouvernement ; Principe du ſyſtême féodal en Sicile ; Parlement ; Inquiſition ; Autorité du Viceroi ; Forces militaires ; Vaiſ-*

*ſeaux de* Bandiere. 255

LETTRE XXXIV. *Titres des Siciliens ; leur Luxe dans les voitures ; Préjugé ridicule.* 281

LETTRE XXXV. *Les Siciliens ſont animés dans leurs converſations ; Cérémonies du Mariage ; Beauté des femmes ; Anecdote ; les Siciliens ont une paſſion univerſelle pour la Poëſie.* 291

LETTRE XXXVI. *Opéra ; la Gabrieli ; Perfection de ſon chant & de ſon jeu ; ſes Caprices ; Ballets de l'Opéra ; Caractères Anglois qu'on y repréſente ; Inimitié entre les Siciliens & les Napolitains.* 303

LETTRE XXXVII. *Fontaines remarquables en Sicile ; Bains ſulfureux ; Source d'eau chaude dans la mer ; Os de Géants ; Population ; Récolte de Bled ; Manière de conſerver le grain ; Productions de la Sicile ; Soude ; Miel ſauvage ; Sucre ; Suc*

*de Réglisse ; Oranges ; Noix de Piſtache ; Manne ; Cantharides ; Marbres ; Pierre de Savon ; Pierre de Mouſſeron, &c ; Mont Etna ; Avantages qu'il procure.* 322

LETTRE XXXVIII. *Retour à Naples.* 337

FIN de la Table.

# DESCRIPTION ABRÉGÉE
DE
# *LA SICILE,*

Où l'on donne une idée de l'état actuel de cette Iſle, relativement à ſa Population, à ſon Gouvernement, à ſes Productions & à ſon Commerce.

---

## AVERTISSEMENT.

*LA Deſcription ſuivante nous a paru néceſſaire pour completter la connoiſſance que M. Brydone donne de cette Iſle dans ſes Lettres : ce n'eſt d'ailleurs que l'Extrait d'un excellent Mémoire ſur cette Iſle, dont nous ne connoiſſons pas l'Auteur, & dont nous n'avons pas voulu corriger le ſtyle.*

# GÉOGRAPHIE
## DE
## *LA SICILE.*

La Sicile eſt la plus grande & la plus conſidérable des Iſles de la Méditerranée ; elle eſt ſituée entre le 30 & le 33 degré & demi de longitude, & le 36 degré 25 minutes, & le 38 degré 20 minutes de latitude. On lui donne 200 lieues de côtes, & elle s'étend du Midi au Nord l'eſpace de 90 lieues communes de France, & de 108 du Levant au Couchant. Le Détroit de Meſſine, qui la ſépare de la Calabre, n'a que trois milles d'Italie dans l'endroit le plus étroit.

Comme la Sicile eſt d'une figure triangulaire & terminée par trois Caps principaux, on l'a nommée ancienne-

ment *Trinacria* ou *Iſle à trois pointes.*

ELLE eſt diviſée en trois vallées ou provinces, la vallée de *Mazara*, qui eſt au Couchant, & celles de *Demona* & de *Noto* ſituées au Levant.

LA vallée de Mazara, qui a environ 72 lieues communes de France du Midi au Nord, & autant du Levant au Couchant, contient 102 Villes; elle eſt arroſée par une vingtaine de petites rivières.

LA vallée de Démona a environ 50 lieues communes de France d'étendue, le long de la côte orientale, dans la mer Ioniene, 75 dans ſa partie ſeptentrionale le long de la mer de Toſcane, & 62 dans ſa plus grande largeur d'une mer à l'autre : on y compte 134 Villes.

*RÉVOLUTIONS de la Sicile.*

CETTE Iſle fut d'abord nommée *Sicanie*, parce que *Sicanus*, Roi des Ibériens, s'y établit & lui donna ſon nom. Les *Siculiens* chaſſés du pays Latin par les Aborigènes, vinrent l'habiter enſuite, partagèrent l'Iſle avec les Sicaniens, & lui donnèrent auſſi leur nom qui a prévalu. La Sicile a été peuplée d'ailleurs, en différens tems, par pluſieurs Colonies Grecques. Il s'y forma divers Etats, dont le principal fut celui de Syracuſe, poſſédé ſucceſſivement par Denis, Agathocle & Hieron. Les Romains & les Carthaginois ſe la diſputèrent pendant long-tems; & enfin les premiers ayant prévalu, elle fut ſoumiſe à la République Romaine juſques vers l'an 440 de Jeſus-Chriſt, que les Vandales s'en emparèrent. Bélisaire, Général de l'Empereur Juſtinien, l'enleva à ces

barbares en 525 ; & elle demeura ſoumiſe aux Empereurs de Conſtantinople juſques vers l'an 828 qu'elle devint la proie des Sarraſins. Robert le Boſſu, ſecond fils de Tancrède, Prince Normand, en chaſſa ces infidèles & prit le titre de *Comte de Sicile* en 1080. Roger ſon fils fut couronné Roi des deux Siciles, c'eſt-à-dire, de la Sicile proprement dite, & du royaume de Naples en 1130 par l'Anti-Pape Anaclet, & en 1139 par le Pape Innocent II. Il tranſmit ce double Royaume à ſes deſcendans, qui en jouirent juſqu'en 1282. Pierre III, Roi d'Arragon, qui avoit des prétentions ſur ces Etats, comme mari de Conſtance, fille de Mainfroi, bâtard de l'Empereur Frédéric II, Roi des deux Siciles, s'empara à cette époque de la Sicile proprement dite, après les fameuſes Vêpres Siciliennes, où l'on égorgea, le jour de Pâques,

Pâques, à l'heure des Vêpres, par une conjuration préméditée, tous les François qui étoient dans l'Iſle. Le Roi d'Arragon la tranſmit à ſes deſcendans, Rois d'Arragon & d'Eſpagne, qui en ont joui juſqu'en 1706. L'Archiduc Charles qui a été enſuite Empereur ſous le nom de *Charles VI*, la prit alors à Philippe V, Roi d'Eſpagne. Elle fut cédée en 1713, par le traité d'Utrecht, à Victor-Amédée, Duc de Savoie, qui en a joui juſqu'en 1718 que les Eſpagnols la reprirent. Les Autrichiens, avec le ſecours des Anglois, la leur enlevèrent deux ans après; & l'Empereur Charles VI donna alors la Sardaigne en échange au Duc de Savoie. Le premier fut dépoſſédé de la Sicile par l'Eſpagne en 1734; & enfin ce Royaume, avec celui de Naples, eſt reſté à l'Infant Dom Carlos, fils de Philippe V, Roi d'Eſpagne, par les trai-

tés de Vienne de l'an 1735 & de l'an 1738.

*POPULATION & Nombre de Feux.*

UN pays ſi beau, ſi vaſte, ſi abondant, eſt très-peu peuplé; on ne lui donne en tout que 1600000 habitans.

IL eſt même très-peu probable que ce nombre y ſoit, ſi l'on conſidère la dépopulation ſurvenue depuis 1714.

LA Capitale renferme preſque un dixieme des habitans du Royaume. Une Carte géographique du Royaume de Sicile, faite en 1714, par Carlo Vintimiglio, & revue en 1744, par Agatino Daidone, natif de la Caſcibiéta, montre l'étendue des trois provinces, des neuf diocèſes, des dix Sergenteries, des Littorali, appartenans à chaque Bourg ou Ville maritime; elle indique en-

core le nombre des habitans dans chaque endroit : voyez les notices qu'elle donne ſur tous ces ſujets.

NOMBRE des Villes royales ou domaniales, quarante-deux ; des Villes baronales, trois cents dix.

NOMBRE des feux & des habitans, en l'année 1714 ; ſçavoir, 268,163 feux, faiſant 1,123,163 habitans, à raiſon d'environ 4 par feu.

*POPULATION des Villes.*

DANS ce nombre étoient compris 100,000 habitans à Palerme, ſans les Eccléſiaſtiques qui ſeuls faiſoient 40,000 perſonnes ; Meſſine alors avoit 40,313 habitans ; Catane 16,222 ; Syracuſe 17,205 ; Trapani 16,620 ; Modica 18,975 ; Girgenti 11,377.

LE payſan, en Sicile, eſt propriéZ 2

taire ; il paie ſon cens : le mot de *feu* ſe prend, en Sicile, à la lettre, c'eſt-à-dire, qu'il ſignifie une famille.

## *PRODUCTIONS de la Sicile.*

LA Sicile eſt, ſans contredit, un des plus beaux pays de l'Europe : on peut avec raiſon l'appeller *le jardin de l'Europe.* Son terroir impregné d'une quantité de particules nitreuſes, eſt de la plus grande fertilité. Les deux provinces de Noto & de Mazara abondent en bled, comme celle de Démona en fruits. Les pâturages les plus gras ſont arroſés d'une quantité immenſe d'eaux de ſource, dont quelques-unes ſont minérales & ſalutaires pour la guériſon de différentes maladies. L'Iſle produit les ſimples les plus rares, d'excellens vins, de l'huile, des cannes à ſucre, des mûriers en grand nombre pour la nourriture des vers à ſoie, de la manne, du ſafran, des fro-

mages, des laines. Il s'y trouve des carrières d'alun, de vitriol, de ſoufre & beaucoup de ſalpêtre; des montagnes pleines de ſel foſſile; près d'Enna de Caſtro-Girranni, des marais ſalans; à Marſala-Frapanix, des mines de plomb, de fer, de cuivre, peut-être d'or & d'argent; des carrières de marbre de toute ſorte de porphyres, de pierres précieuſes, telles que des émeraudes & des agates, & beaucoup de corail; les anguilles du Faro, & le poiſſon appellé *épée*, ſont très-eſtimés. La province de Démona eſt particuliérement riche en ſoie, en huile & en mines. La campagne de Meſſine eſt plantée d'oliviers, de figuiers, d'orangers, de cèdres; celle du val de Noto eſt très-fertile. Les beſtiaux deviennent ſi gras aux pâturages de Catane, qu'il faut les ſaigner pour qu'ils ne ſuffoquent pas. On y recueille beaucoup de miel. Les environs de Piazza, dans le mi-

lieu de l'Iſle, ſont délicieux & abondent en ſources & en ruiſſeaux qui ſerpentent parmi des petits bois de pins & de coudriers. Le Viceroi de Sardaigne, Comte de la Trinité, qui y a été avec le Roi Victor-Amédée, aſſure qu'il ne connoît point de payſage ſi enchanteur. Des campagnes couvertes de thym, de calamente & d'autres herbes odoriférantes, ſe trouvent autour de Raguſe. L'Iſle produit encore des chevaux, des bêtes à cornes, des amandes, des piſtaches; en un mot, il ne lui manque preſque que les épiceries.

ON y compte juſqu'à trente-une différentes ſortes de marbres durs, plus de trois cents d'agate, de béryl, de jaſpe & d'autres pierres précieuſes.

## *MINES.*

LES mines, dans ce Royaume,

étoient abandonnées depuis le départ des Saxons qu'on avoit appellés pour les faire exploiter. Le Roi a ordonné depuis peu de reprendre ces travaux.

## ÉTAT DU GOUVERNEMENT DE SICILE.

### *LE VICEROI.*

DANS l'abſence du Roi, le Viceroi eſt la premiere perſonne en Sicile; ſa réſidence eſt Palerme. Selon l'établiſſement de Ferdinand le Catholique en 1488, cette charge ne doit ſe donner que pour trois ans; mais on proroge ſouvent la commiſſion. Le Viceroi actuel, originaire du Duché de Parme, a été continué deux fois dans cette place; il commande, comme Lieutenant & Capitaine-Général, toutes les troupes du Royaume, & préſide à tous les Tribunaux de juſtice & de finances. En qualité de Légat *à latere* du ſouverain Pontife, il ſiège

dans les fonctions de la chapelle du Roi, ſous un baldaquin, aſſiſté de tout le *Sacro-Conſiglio ;* dans la Cathédrale, il a un trône plus élevé que celui de l'Archevêque qui va à ſa rencontre. Ses appointemens ſont de 40,000 écus de Sicile par an, (environ 210000 livres). La nomination de toutes les charges municipales & militaires du Royaume eſt un de ſes droits : cependant l'exercice de ce droit eſt plus ou moins limité, ſelon les circonſtances.

LE Viceroi eſt aſſiſté d'un Miniſtre qu'on appelle *Conſulteur.* Charles-Quint inſtitua cette place : il doit être Juriſconſulte, & ſiège de droit à tous les Tribunaux, particuliérement dans les cauſes fiſcales, étant défenſeur & protecteur du tréſor-royal.

## TRIBUNAUX.

LES Tribunaux du Royaume ſont au nombre de quatre :

### *La Grande Cour Royale.*

I. LE Tribunal de la grande Cour Royale a le premier de tous les départemens du Royaume : il connoît en dernière inſtance de toutes les cauſes. Six Juges compoſent ce Tribunal, dont trois forment la grande Cour civile, & trois la grande Cour criminelle ; ils changent de Chambre au bout de l'année ; & après deux ans, on leur en ſubſtitue de nouveaux. Le Préſident, qui eſt le chef du *Sagro-Conſiglio*, reſte toujours en place : un Avocat fiſcal intervient à toutes les cauſes qui intéreſſent le fiſc.

## *LE PATRIMOINE ROYAL.*

II. LE Tribunal du patrimoine royal, nommé autrement *Della Regia Camera*, dirige l'adminiſtration de tous les revenus du Roi. Ce département eſt compoſé de ſix Miniſtres qu'on nomme *Maeſtri Razionali*, dont trois ſont Juriſconſultes perpétuels, qu'on appelle de *robe longue*; ils ſont Juges entre les particuliers & le fiſc : les trois autres de l'Ordre équeſtre, ou de robe courte, préſident uniquement à l'adminiſtration économique & au tréſor. Le Préſident, qui eſt à vie, eſt chargé de la partie des dépouilles & rentes des égliſes vacantes; un Conſervateur général pour les intérêts du Roi; un Avocat fiſcal à vie, qui examine les reſcrits de la Cour de Rome qui doivent être exécutés dans tout le Royaume. Chacun des ſix Conſeillers a ſa tâche particulière; l'un les ga-

lères, l'autre les ponts, chauſſés & les fortifications; un troiſieme, les appointemens des Miniſtres du Roi : trois Collecteurs lèvent les deniers arriérés dûs au Roi par les villes & les campagnes.

## *LA GIUNTA.*

III. LE Tribunal de la Giunta exerce à Meſſine, depuis que cette Ville a perdu ſes priviléges, la même juriſdiction que la Chambre à Palerme; il décide les différends entre les Tribunaux eccléſiaſtiques.

## *LE CONSISTOIRE.*

IV. Le Tribunal du Conſiſtoire, nommé encore *Tribunale della ſacra Regia Conſienza*, eſt compoſé de trois Juges de robe, que le Roi élit tous les deux ans & nomme *Conſeillers Royaux*. Il décide les cauſes

qui par voie d'appel ou de réviſion y ſont portées après le jugement des deux premiers Tribunaux.

## *LA MONARCHIE.*

LE Tribunal de la *Monarchia Regia* eſt une des plus ſingulières prérogatives des Souverains de la Sicile. Le Pape Eugène III conféra au Roi Roger une juriſdiction abſolue & indépendante pour le ſpirituel comme pour le temporel; de-là vient que le Roi de Sicile eſt Légat-né. Les Papes Urbain II & Adrien IV confirmèrent ce beau privilége. Le Tribunal eſt compoſé d'un Miniſtre Eccléſiaſtique, Docteur en Droit Canon, que l'on appelle à Palerme, *Monſignor della Monarchia;* d'un Avocat fiſcal, d'un Procureur. Il exerce en Sicile la même juriſdiction qu'exerceroit un Légat du Pape dans le Royaume de Naples; il eſt Juge ordinaire dans toutes les cauſes qui re-

gardent les Abbayes de collation royale & les égliſes indépendantes de leurs ordinaires ; il connoît, par voie d'appel, des Sentences de tous les autres Tribunaux eccléſiaſtiques ; & pour cela il entretient des Cours ſubalternes dans toutes les Villes de l'Iſle, & à Malthe même.

## FINANCES.

### *Tribunal de la Croiſade.*

Un autre grand Tribunal eccléſiaſtique dans l'Iſle eſt celui de la Croiſade. Une bulle d'Urbain II de l'année 1095 accordoit aux ſujets des Souverains qui alloient ſe croiſer en Paleſtine, beaucoup d'indulgences, & entr'autres priviléges, celui de manger du laitage pendant le Carême. Alexandre VI renouvella cette bulle, particuliérement en faveur de Ferdinand le Catholique, pour les Royaumes

d'Eſpagne & de Sicile. L'Archevêque eſt, par délégation du ſaint Pere, Commiſſaire-Genéral de ce Tribunal; il a ſes Tribunaux ſubalternes dans toutes les Villes de l'Iſle & à Malthe. L'argent qui ſe paie pour avoir cette diſpenſe, fait annuellement une ſomme de 100000 écus (525000 livres), leſquels, puiſqu'il n'y a plus de guerre contre les Infidèles, doivent ſervir à l'entretien des galères.

### *MAGISTRATS de Palerme.*

LA ville de Palerme a ſes Magiſtrats particuliers, qui ſont, 1°. le Capitaine Juſticier, qui adminiſtre la juſtice criminelle; il eſt Chef de la Nobleſſe & il ſuit immédiatement le Viceroi dans les cérémonies ſolennelles : 2°. le Préteur, qui dirige l'économie de la Ville & tient un Conſulteur pour les affaires de l'Annone & des Conſulats; il eſt Député perpétuel du Royaume, Chef

de l'Ordre domanial dans le Parlement, & jouit des prérogatives de Capitaine-Général dans l'abſence du Viceroi. 3°. La Cour capitanale & prétorienne conſiſte en trois Juges, citoyens de Palerme, qui ſont élus chaque année par le Roi ; ils aſſiſtent le Capitaine dans la déciſion des affaires criminelles, & le Préteur dans les délibérations ſur les finances. Ces deux Officiers cependant n'ont ni voix ni ſignature, excepté le Préteur dans les affaires qui regardent la Banque publique & l'Annone. 4°. Le Sénat de Palerme, eſt compoſé du Préteur & de ſix Praticiens que le Roi nomme, qui portent la toge, comme les anciens Sénateurs Romains, & prennent ſoin principalement de ce qui regarde la police des grains & des vivres. Les Sénateurs ſont Grands d'Eſpagne de la premiere claſſe : les Députés de la place exécutent les ordres du Sénat.

## *ADMINISTRATION ECONOMIQUE DE PALERME.*

### *Prérogatives de la Religion de Malthe.*

LA ville de Palerme, quant à l'économie, eſt diviſée en quatre quartiers. La Religion de Malthe jouit de la belle prérogative d'être regardée comme le cinquieme quartier de Palerme, en vertu de quoi elle doit être fournie de vivres & de toutes les ſubſiſtances, préalablement à Catane, à Meſſine, & à toutes les autres Villes du Royaume : elle a auſſi le droit d'entrée franche de taxe pour tous les vaiſſeaux de guerre. Les Siciliens ſe plaignent que la Religion abuſe beaucoup de la franchiſe des traités, & qu'elle tire de chez eux, en beſtiaux & en vivres, beaucoup au-delà de la quantité accordée par les priviléges. La ville d'Auguſte, preſque toute habitée par

par les Malthois, facilite beaucoup ces ſortes de contrebandes. Mais que peuvent deſirer de mieux les Colons que la vente de leurs denrées ?

*Sept grandes Dignités du Royaume.*

LES grandes Dignités du Royaume ſont les ſept ſuivantes, qui dans les tems paſſés, étoient d'un très-grand relief : 1°. Le Maëſtro-Portalono a l'inſpection des magaſins à grains, & de tout ce qui regarde le commerce des denrées. Il a ſous lui des Officiers ſubalternes dans les ports de mer, & il dépend lui-même du Tribunal des finances. 2°. L'Auditeur-Général prononce ſans appel ſur tous les crimes commis dans le Palais du Roi, par les Infidèles, ou par des militaires; il a un Avocat & un Procureur fiſcal. 3°. Le grand Amiral; ſa juriſdiction s'étend ſur les Mariniers, tant

pour le civil que pour le criminel : cet emploi a été réuni à la Chambre. 4°. *Il Protonotajo* ou Chancelier ; il exerce ſa juriſdiction ſur les Notaires du Royaume, expédie les patentes pour tous les emplois, lit les propoſitions, quand le Parlement eſt aſſemblé ; tient le protocole dans ce cas ; au couronnement du Roi, il lit le ſerment de fidélité que doivent lui prêter les trois Ordres du Royaume, & celui que le Monarque doit prononcer pour le maintien des Capitoli ou des priviléges de la ville de Palerme, laquelle cérémonie ſe fait encore à l'inſtallation d'un Viceroi. 5°. Le Protonotaire *della Camera Regiale* exerce le même emploi dans les ſix Villes, qui furent le domaine particulier des Reines de Sicile, juſqu'à ce qu'après la mort de Germaine de Foix, veuve de Ferdinand le Catholique, on les réunit au domaine de la Cou-

ronne ; voici le nom de ces ſix Villes, Syracuſe, Lentini, Carlentini, San-Filippo, Mineo & Virini. 6°. *Il Maeſtro ſecreto*, ou Secrétaire du Royaume ; il eſt Procureur-Général de toutes les Secrétaireries du Royaume, peu de Villes exceptées. On appelle *Secretari* des Commis prépoſés à l'adminiſtration des revenus royaux & gabelles : tous ces Secrétaires ſont comptables au *Maeſtro ſecreto*. 7°. Le Lieutenant *delle Regie Fiſcalie*, c'eſt un Tréſorier-Général-Criminel, qui adminiſtre tous les biens ſéqueſtrés ou confiſqués par la Chambre pour crime de félonie ; il a ſon Proto-notaire.

## *Les trois Etats du Royaume.*

LES Etats du Royaume de Sicile ſont compoſés de trois ordres de ſujets. L'ordre militaire contient tous

les Barons obligés au ſervice de l'arrière-ban ; leur Chef eſt par ſa place le premier noble de tout le Royaume. L'ordre eccléſiaſtique, compoſé de tous les Archevêques, Evêques, Abbés, Prieurs, Commendataires & Bénéficiers de patronage royal ; à la tête de celui-ci eſt l'Archevêque de Palerme. L'ordre domanial, que forment les quarante-trois Villes royales, différentes des Villes baronales, ſujettes à des Barons du Royaume. On dit que le Roi Roger partagea le Royaume de Sicile en trois portions ; celle des militaires fut donnée à des Feudataires avec obligation de fournir au Roi, en cas de beſoin, un certain nombre de troupes à pied & à cheval. Les trois ordres du Royaume aſſemblés forment le Parlement ; il dépend du Souverain de le convoquer quand il lui plaît. Quiconque ne peut comparoître, envoie un Procureur ; les

Villes envoient des Députés, Palerme & Catane exceptées, qui envoient des Ambaſſadeurs. Le Viceroi ouvre le Parlement, en expoſant les propoſitions du Roi ; il ſe retire enſuite pendant que les Etats délibèrent. Les Siciliens prétendent pour cela comparer leur Parlement à celui d'Angleterre. Avant la fin du Parlement, le Viceroi élit douze Députés. Leur autorité dure juſqu'à la convocation du nouveau Parlement, & ils ſont les procureurs & les défenſeurs de la nation. La répartition des ſommes accordées au Roi, ſe fait par les trois ordres ; Palerme y contribue pour un dixieme de toute la ſomme.

## *LA NOBLESSE.*

LE Royaume de Sicile fourmille de Nobles ; tous ne ſont cependant pas Barons du Royaume : ce nom n'ap-

partient qu'aux Seigneurs de grands fiefs, qui ont voix au Parlement & y forment l'ordre militaire. On compte juſqu'à trois cens ſoixante-huit familles de Barons, dont les uns ont le titre de Princes, d'autres celui de Ducs, Marquis ou Comtes; ils jouiſſent du *mero & mixto imperio*, c'eſt-à-dire, ils peuvent condamner à mort leurs vaſſaux, après en avoir informé le Viceroi.

## *REVENUS DE LA NOBLESSE.*

LES revenus de la Nobleſſe Sicilienne conſiſtant principalement dans la vente de leurs bleds, & le commerce de cette denrée de premiere néceſſité n'étant pas entièrement libre, comme nous l'expliquerons ci-deſſous, les prix des grains ne ſont pas fixés ſur le *taux* du marché général de l'Europe : on voit bien qu'ils ſont très-

inégaux d'une année à l'autre ; auſſi s'en apperçoit-on à la différence très-marquée dans la dépenſe de cette Nobleſſe.

## *Le Clergé.*

Il y a dans l'Iſle trois Archevêchés & huit Evêchés. L'Archevêque de Palerme, Primat de Sicile, Chef de l'ordre du Clergé dans le Parlement, a environ 16000 écus de Sicile de revenu : ſes ſuffragans ſont les Evêques de Girgenti, de Mazara, de Malthe dans l'Iſle de ce nom. L'Archevêque de Meſſine a le plus grand diocèſe & le moins de revenus : ſes ſuffragans ſont l'Evêque de Céfalu, celui de Lipari dans l'Iſle de ce nom, & celui de Patti. L'Archevêque de Montréal a un diocèſe très-petit ; mais c'eſt le plus riche Prélat de tout le Royaume. Il a 72000 écus de rente ;

mais le Roi en retient la moitié pour des penſions. L'Archevêque eſt Seigneur temporel de Montréal ; il nomme le Gouverneur de cette Ville : ſes ſuffragans ſont l'Evêque de Catane & l'Evêque de Syracuſe.

## *FONDS DU CLERGÉ.*

LE Clergé poſsède un tiers de tous les biens-fonds de l'Iſle. Il y a 121 différentes confrairies dans la ville de Palerme, outre 46 couvens de Religieux & 25 monaſtères de Religieuſes.

QUAND le comte Roger fit le partage de la Sicile, il donna un tiers des terres au Clergé : auſſi l'Evêque de Catane étoit-il autrefois Seigneur ſuzerain de la ville de Catane, du mont Gibel & de tout le pays d'alentour. On a trouvé dans la ſuite le

moyen de reſtreindre un peu cette puiſſance du Clergé, qui devenoit prépondérante.

LE Clergé du Royaume de Naples eſt encore plus riche. En 1726, le Gouvernement informa l'Empereur Charles VI, que les deux tiers des biens-fonds du Royaume étoient dans des mains-mortes; & depuis cette année juſqu'à-préſent, le Clergé a encore fait des acquiſitions immenſes, particuliérement les Moines qui ſe nomment *Servites*. La loi ſi ſage qui vient d'être publiée dans le Mantouan, ſeroit bien néceſſaire dans ces deux Royaumes. On eſt indigné de ne voir que des payſans couverts de haillons, & ſouvent tout nuds, dans un pays qui eſt le plus beau de l'Europe.

## *REVENUS ROYAUX.*

LES revenus annuels du Royaume de Sicile conſiſtent dans les impoſitions ſur les Univerſités du Royaume, tant ſéculières qu'eccléſiaſtiques ; les dons ordinaires ou extraordinaires, les fermes, les gabelles, & les droits & taxes : on les fait monter en tout à plus d'un million d'écus (*a*). Cependant, ſelon un état des revenus du Roi de Naples de l'année 1748, ils n'étoient évalués que 324000 ducats Napolitains. Le dépoſitaire de ces deniers à Palerme eſt le Tréſorier-Royal, c'eſt-à-dire, un Miniſtre du *Sacro-Conſiglio*, qu'on appelle *Magiſtro del real patrimonio*.

LA ſeule ferme du tabac en Sicile rap-

(*a*) L'écu de Sicile vaut 5 liv. 5 ſ. de France.

porte annuellement 330 à 350,000 écus; on le tire de Salonique; il eſt jaune: le tabac noir que les marchands de Gênes comptoient fournir, n'a point trouvé d'approbation.

## *TROUPES.*

LES troupes de terre dans l'Iſle ſont ordinairement ſur le pied de 10000 hommes, Infanterie & Cavalerie, qui, en cas de beſoin, s'augmentent juſqu'à 22000.

## *MARINE.*

QUANT à la marine, le Royaume de Naples a ordinairement deux vaiſſeaux, deux frégates & quatre chébecs.

## *MILICE DU PAYS.*

LES dix ſergenteries du Royaume fourniſſent environ 1600 hommes de cavalerie & 10000 fantaſſins.

## COMMERCE.

LES villes de Palerme & Meſſine ſont les entrepôts de tout le commerce de la Sicile.

IL y a quelques années qu'on établit à Meſſine une compagnie royale du commerce. On obligea tous les négocians de Meſſine de contribuer aux fonds de cette compagnie ; on fit un fonds de 350,000 écus de Sicile, qui font environ deux millions de France. Avec ce capital, la compagnie auroit dû faire des gains d'autant plus grands qu'on lui accorda deux priviléges excluſifs, celui de l'importation du lin & des cuirs du Levant. Cependant les monopoles ont ruiné les fabriques du pays ; & la compagnie qui n'en a point profité, s'eſt diſſoute depuis peu.

## *Caractère de la Nation.*

Les Nobles Siciliens voyagent beaucoup ; & il y en a parmi eux qui ont tiré parti de leurs voyages. Ils ſont extrêmement prévenans envers les Etrangers, & ils ſont plus vifs & plus pénétrans que les Napolitains ; on en trouve pluſieurs qui s'adonnent aux ſciences ; ils tâchent de mettre du goût dans l'ameublement de leurs maiſons : le luxe en équipage eſt exceſſif à Palerme ; il y a juſqu'à des artiſans qui vont en carroſſe par la Ville. Les femmes Siciliennes ſont très-enjouées ; leur teint eſt aſſez beau pour un climat auſſi méridional : les nombreuſes familles de Palerme rendent témoignage de la fécondité des Siciliennes. La nation aime beaucoup à plaider ; auſſi y a-t-il une infinité d'Avocats & de Légiſtes ;

les diſpoſitions féodales font naître des procès éternels. Le Sicilien ne paroît pas avoir un génie créateur ; mais il eſt habile à imiter. Le pouvoir de l'Inquiſition en Sicile contribue beaucoup à conſerver l'ignorance dans l'Iſle. Le ſaint Office, à la requiſition des Jéſuites, a fait enlever derniérement au ſeul Libraire François qu'il y ait à Meſſine, une quantité de livres ſans aucun diſcernement, & entr'autres la Phyſique de S'graveſande.... Malgré cela, il ſe trouve en Sicile des perſonnes à qui cette oppreſſion donne le deſir de s'éclairer. Dix perſonnes à Meſſine ont formé, depuis pluſieurs années, une eſpèce d'Académie des ſciences, qui s'aſſemble toutes les ſemaines à huis ouverts, chez un d'entr'eux ; cette aſſemblée à laquelle il manque encore l'approbation du Roi, ſe nomme *des réparateurs*. Il n'y a preſque point d'induſtrie dans cette

Iſle. Le Sicilien qui a tant de matières premieres, ne ſait pas les façonner, ni même en tirer parti par un commerce libre; & c'eſt par cette raiſon que la dépopulation de l'Iſle va en augmentant. Peut-être la ſeule République de Syracuſe avoit-elle anciennement autant de ſujets que toute la Sicile a préſentement d'habitans. Le peu de ſûreté qu'il y a à voyager en Sicile ne donne gueres bonne opinion des Siciliens : les brigands ſont protégés ouvertement par quelques Barons du Royaume.

NOUS croyons devoir ajouter ici un portrait des Siciliens tiré du Voyage du Baron de Riedeſel.

CETTE Nation, ainſi que tous les Peuples méridionaux, poſsède beaucoup de fineſſe, de pénétration & de talens; mais elle eſt en même-tems

fort adonnée à cette molleſſe, à ce penchant à la volupté, à cet eſprit de ruſe & d'artifice; qui ſemblent généralement s'augmenter à meſure qu'on s'avance vers le Midi. Ce feu ſi étonnant qui les anime, n'eſt point accompagné chez eux de la moindre apparence de ce phlegme ſi néceſſaire aux Artiſtes dans l'exécution; ce qui ſe manifeſte non-ſeulement chez leurs Peintres & chez leurs Sculpteurs; mais encore chez leurs Poëtes, dont tout fourmille dans ce Royaume, même parmi le peuple, ſur-tout de ces Poëtes qu'on nomme *Improviſateurs*. On les voit tous préférer le plaiſir de produire de nouvelles penſées au ſoin de les repaſſer, de les perfectionner, de les purger de leurs fautes. On voit bien que la nature, dans ce climat, n'opère plus, dans ce juſte milieu, entre le froid violent & l'exceſſive chaleur qui produit cet heu-

reux

reux phlegme. Un ſel âcre agit ſans ceſſe ſur leurs nerfs ; & rien n'eſt plus commun en Sicile, qu'une maladie qu'ils nomment *umori ſalſi* ( humeur ſalée ) ; ce qui pourroit bien, au reſte, n'être qu'une ſuite de la façon dont ils vivent, & ſur-tout des excès qu'ils font en ſucrerie. Quoi qu'il en ſoit, cette âcreté d'humeurs les rend inquiets, impatiens ; & cette diſpoſition, jointe au feu immodéré qu'ils portent au dedans d'eux, ſe manifeſte ſouvent par les actes les plus violens ; voilà pourquoi les effets de la jalouſie & de la vengeance ſont ſi terribles chez eux, & qu'ils ſurpaſſent à cet égard toutes les autres Nations (*a*). Ce même

(*a*) Voici un exemple qui vous prouvera juſqu'à quel point les Siciliens ſont portés à la vengeance, & les traces profondes qu'a faites chez eux l'ancien eſprit républicain. Du tems de l'Empereur *Charles V*, il ſe forma à Trapani une Confrairie ſous le nom de *Confraternita di San Paolo*, dont l'inſti-

mêlange qui compoſe leur caractère, produit auſſi quelquefois un héroïſme & un ſtoïciſme dont on pourroit tirer le plus grand parti. Je puis vous en citer quelques traits. Dans le tems que le brigand *Teſtalunga* infeſtoit la Sicile avec ſa troupe, *Romano* ſon ami & ſon confident, eut le malheur d'être pris ; il étoit en quelque façon le Lieutenant de *Teſtalunga*, & après lui le premier de la troupe. Le pere de ce *Romano* fut arrêté dans le même-tems & empriſonné pour crime ; on lui promit ſa grace & ſa liberté, ſi ſon fils vouloit ſe prêter à trahir

---

tution & le vœu conſiſtoient à prononcer des jugemens ſur les actions & la conduite de leurs Magiſtrats, de leurs Concitoyens & de chaque Habitant de la Ville : quiconque avoit été condamné par toute l'aſſemblée, étoit perdu ſans reſſource ; & celui des membres de la Confrairie que l'on chargeoit de l'exécrable fonction d'aſſaſſin, étoit obligé d'obéir ſans réplique & d'expédier en cachette cet homme ainſi condamné ſecrettement par cet abominable Tribunal.

*Teſtalunga* & le leur livrer. Le combat entre la tendreſſe filiale & l'amitié jurée fut des plus violens chez le fils; mais le pere lui-même lui perſuada de donner à l'amitié la préférence ſur l'amour filial, qui ſeroit, diſoit-il, avili s'il le faiſoit éclater, dans ce moment, au prix d'une trahiſon. *Romano* ſe rendit à l'avis de ſon pere & fut fidèle à ſon ami. *Teſtalunga* lui-même ayant été pris par la ſuite, on ne put jamais, malgré les tortures les plus cruelles, l'engager à trahir aucun de ſes compagnons, & il garda juſqu'à la fin le ſilence le plus profond ſur ce qui les concernoit.

Le trait ſuivant offre un bel exemple d'un véritable amour mis à la plus forte épreuve. Un Prince d'une des plus nobles familles de Palerme, vivoit dans un commerce ſecret & très-intime, avec une demoiſelle de même condition que lui : cette intrigue abou-

tit au mariage, mais un peu tard, puiſque la Dame accoucha d'un fils deux mois après ſes nôces. La honte dans un pays où les impreſſions de l'honneur ſont ſi fortes, le deſir de ſe mettre à couvert des propos que cette avanture feroit tenir à toute la Ville, l'eſpoir enfin de voir bientôt ſuccéder d'autres enfans à celui-ci, engagèrent les deux époux à le ſouſtraire à la connoiſſance du Public, & à remettre le ſoin de ſon éducation & de ſa ſubſiſtance à un payſan. La choſe demeura ſecrette juſqu'au moment que la mere ſe voyant à l'article de la mort, ſe crut obligée, pour l'acquit de ſa conſcience, de révéler tout le myſtère. On fit auſſi-tôt revenir de la campagne ce fils, qui parut plus étonné que réjoui de ſon changement d'état: il déclara d'abord qu'il ne s'y ſoumettroit qu'à condition qu'on lui permettroit d'épouſer une payſane charmante qu'il aimoit. Cette demande

n'ayant pas pu lui être accordée, il renonça à toutes ſes prétentions en faveur de ſon frere, & reprit joyeuſement l'état dans lequel il avoit été élevé. Il y vécut content avec l'objet de ſa tendreſſe dans une obſcure, mais heureuſe médiocrité. Avouez, mon ami, que ce ſeroit-là un beau ſujet à mettre au Théâtre, & qu'il mériteroit d'être manié par un *Voltaire* ou par un *Métaſtaſe*.

Il ſe trouve encore par-ci-par-là des traits de reſſemblance entre les anciens Siciliens & ceux de nos jours, quoique les nombreuſes mutations d'habitans, de Souverains & de formes de gouvernement, ayent rendu ces traits un peu rares. Les phyſionomies Grecques y ſont encore aſſez fréquentes, ſur-tout le long des côtes ſeptentrionales & orientales, & l'on y voit un grand nombre de beautés en hommes & femmes, mais plus dans l'au-

tre ſexe que dans le nôtre; ce qui eſt tout le contraire du climat de Naples qui produit de très-belles figures en homme, tandis qu'il n'eſt pas auſſi favorable au beau ſexe. Les Siciliennes aiment ſincérement & avec violence, & font voir que leur ſexe eſt capable de conſtance & de fidélité. Une autre choſe qui leur reſte des Grecs, c'eſt cet empreſſement des habitans à exercer l'hoſpitalité envers les Etrangers: je vous ai raconté à quel point j'en avois fait l'épreuve dans tous les lieux de la Sicile que j'ai viſités; j'ai été dans le cas de jouir des effets de ce caractère hoſpitalier, & j'y ſuis tellement ſenſible, que je me ferai toute ma vie un devoir de payer, en toute occaſion, à ces généreux Inſulaires le tribut de mon hommage & de ma reconnoiſſance. Cette jalouſie nationale des anciens Grecs, & ce deſir de paſſer pour plus ancien, pour plus puiſſant, pour plus célèbre que les autres, domine

encore dans toutes les Villes de la Sicile. Palerme & Meſſine ſe diſputent aujourd'hui la prééminence, comme autrefois Athènes & Lacédémone. Girgenti & Syracuſe ſont en rivalité pour les antiquités qui s'y ſont conſervées; Manara & Sciacca, parce que la premiere prétend être l'ancienne Sélinunte, & l'autre *Thermæ Selinuntinæ*. Il n'en eſt aucune où je n'aye trouvé de ces ſortes de prétentions. L'ancienne débauche & l'intempérance dans les repas & dans la boiſſon ont entièrement diſparu (*a*). Les Siciliens ſont auſſi ſobres qu'il ſoit poſſible de l'être, & l'yvrognerie eſt pour eux le plus grand des vices, celui qui leur inſpire le plus d'horreur; on y aime les mets ſucrés & tous les genres de ſucrerie, au-deſſus de tout; de façon qu'on ne ſauroit faire de repas ſans quelque plat apprêté au ſucre. Les fruits, les pro-

(*a*) M. Brydone ne penſe pas de même.

ductions de la terre, le gibier, le poiſſon, y ſont exquis, & les vins le ſeroient auſſi par-tout, ſi l'on mettoit plus de ſoin & d'habileté dans leur fabrication. Ils ont diverſes eſpèces d'oiſeaux qui ne ſe trouvent qu'en Sicile, tels que le framolin, qui eſt de la groſſeur d'un coq de bruyere, & d'un goût délicieux; le paon ſauvage & d'autres encore. Dans leur économie champêtre, on retrouve à chaque pas *Théocrite* & ſes deſcriptions. Ces nombreux troupeaux de chèvres qui cherchent ſur les collines les herbages propres à leur nourriture; cette grande eſpèce de moutons & de béliers, au ventre de l'un deſquels *Ulyſſe* s'attacha pour s'échapper de la caverne de *Polyphême*; cette quantité de bêtes à cornes de couleur rougeâtre & de petite taille, tout retrace les différens tableaux de ces églogues peints dans la nature & dans la réalité. Les bergers ſe diſputent encore entr'eux le

prix du chant, & dépoſent une houlette ou une pannetiere pour le vainqueur. Le climat eſt ſi doux & ſi favorable, qu'ils peuvent paſſer toute l'année dans les champs; ils habitent des hutes de paille, & les beſtiaux reſtent jour & nuit en plein air.

Le peuple en Sicile fait uſage d'un habillement tout particulier, qui me parut d'abord entièrement oppoſé à la nature du climat; car les hommes portent des bonnets de couleur, & jamais de chapeaux; ce qui eſt très-incommode dans la grande chaleur: & ils ſe couvrent d'ailleurs d'une multitude de capes ou capotes qui ont toutes un capuchon ſemblable à ceux des Capucins. J'ai vu des hommes qui voyageoient à cheval, mettre juſqu'à quatre de ces capotes l'une ſur l'autre, & en ôter ou en remettre une partie, ſelon le tems qu'il faiſoit; mais comme dans un pays où le ſoleil eſt ſi ardent, dans une

Iſle où les vents varient & paſſent ſi bruſquement du chaud au froid & du froid au chaud, il eſt très-aiſé d'être ſaiſi tout-à-coup par le froid & de gagner une pleuréſie, maladie effectivement très-fréquente en Sicile : le ſoin qu'ils prennent de s'en garantir en ſe couvrant beaucoup, eſt fondé en raiſon & des plus naturels. Les femmes de la campagne ont conſervé quelque choſe de l'habillement Grec dans le voile qui leur entoure la tête, & dans la large ceinture dont elles ſe ceignent. Dans les Villes, elles portent, ſuivant l'uſage Eſpagnol, de grandes failles noires. La nobleſſe de Palerme tâche d'imiter les modes Françoiſes, comme le reſte de l'Europe.

LES aſſaſſinats ne ſont plus ſi fréquens chez les Siciliens qu'ils l'étoient autrefois, quoiqu'il leur arrive encore de tems en tems d'immoler des vic-

times à leur jalouſie ou à leur reſſentiment.

IL y avoit autrefois à Palerme & à Meſſine un prix fait pour expédier un homme ; il n'en coûtoit que dix onces ou douze ſequins : actuellement que la choſe n'arrive pas ſi ſouvent, il en coûteroit beaucoup davantage. Comme la jalouſie va toujours en diminuant & qu'il n'exiſte plus de factions politiques dans le pays, ces évènemens deviennent de jour en jour plus rares. Les Dames de Palerme jouiſſent d'une grande liberté, comme dans tout le reſte d'Italie ; & les maris commencent à rougir de cette jalouſie attachée au terroir ; ils aiment à recevoir les Etrangers, & l'on y paſſe ſon tems fort agréablement.

DEPUIS quelques années que la Sicile vend très-avantageuſement ſes denrées au dehors, il y a beaucoup

d'argent dans le Royaume : le cultivateur ſur-tout a gagné conſidérablement à ce commerce. Malgré l'exportation, rien de ce qui ſert à la vie n'y eſt cher ; ce qui peut venir de la grande abondance des denrées & d'une population peu nombreuſe ; car on ne compte pour toute l'Iſle que douze cens mille ames ; ce qui eſt très-peu de choſe, eu égard à ſon étendue, à ſa fertilité & à ce qu'elle contenoit autrefois.

EN un mot, le climat, le ſol de la Sicile & ſes productions ſont encore auſſi bons qu'ils l'ayent jamais été ; mais l'ineſtimable liberté dont jouiſſoit l'ancienne Grèce, la population, la puiſſance, la magnificence & le bon goût n'y exiſtent plus ; & les habitans actuels peuvent dire, *fuimus Troës.* Cependant *Solin* a toujours eu raiſon de dire, *quidquid Sicilia gignit, ſive ſoli fœcunditatem, ſive hominum in-*

*genia ſpectas, proximum eſt iis quæ optimæ dicuntur.*

## *Iſles appartenantes à la Sicile.*

LES petites Iſles appartenantes à la Sicile ſont les ſuivantes, 1°. les Iſles de Lipari, au nord de la Sicile, au nombre de onze, s'appelloient anciennement *Iſles Vulcaniennes* ou *Eoliennes;* la plus grande ſe nomme *Lipari;* a ſix lieues de long, & un Evêque dans la Ville Capitale : pluſieurs d'entre ces Iſles ſont déſertes; quelques-unes ſont remplies de ſoufre dont les veines ſe voient même extérieurement, de bains chauds, d'alun, de raiſins de Corinthe & de coton; l'une d'entr'elles, nommée *Stromboli*, eſt célebre par ſon volcan qui jette du feu toute l'année. La malvoiſie de Lipari eſt très-bonne; le terroir eſt très-fertile, les habitans induſtrieux & bons navigateurs. Avant l'année 1609, ces Iſles

étoient censées appartenir au Royaume de Naples ; mais depuis cette année, elles font partie du Royaume de Sicile.

2°. LA Pantelerie a trente milles de circuit ; elle est distante de cinquante milles du Cap-Bon en Afrique, & de trente-six lieues de Malthe vers l'Oueſt. Cette Isle contient trois mille habitans, tous bien aguerris, bons arbalêtriers. L'Isle produit du bon bétail, des olives, figues, raisins & capres. Le Prince de la Pantelerie, de la maison de Requezeno, la possède comme un fief de la Sicile.

3°. LA Favoguana, à l'Oueſt de la Sicile, à-peu-près à 12 milles de la riviere de Martala, a 6 lieues de circuit ; c'est un pays fertile où il y a des dains, des lapins, de belles prairies, un château nommé *Sainte-Ca-*

*therine*. L'Iſle appartient aux Pallavicini de Gênes.

4°. LE Marétino, à 30 milles à l'Oueſt de Trapano, eſt un rocher tout nud, qui a 15 milles de tour, & abonde en miel & en thym : on y voit un château au bord de la mer, où l'on confine les priſonniers d'Etat. Catulus remporta une victoire navale ſur les Carthaginois près de ce rocher.

5°. L'Uſtica, au Nord de Palerme, à 30 milles du Cap di Gallo, & à l'Oueſt des Iſles de Lipari, a 12 milles de largeur & deux petits Forts qu'on y a conſtruits, depuis qu'on y a tranſporté des habitans, il y a un an. La premiere peuplade qui y fut conduite il y a quelques années, fut enlevée par les Barbareſques. L'Iſle n'exiſtoit point avant la guerre Punique ; & il y a de grandes vraiſemblances qu'elle a été créée par un volcan.

6°. LA Lampédouze, environ à 30 lieues au Sud quart Sud-Eſt de la Pantelerie, & à 40 lieues à l'Oueſt-Sud-Oueſt de Malthe, a 4 lieues de long & n'eſt point habitée; elle appartient à la famille de Tomaſi, qui s'appellent de-là *Princes de la Lampédouze*. La Cour de Naples a deſſein d'y envoyer des habitans : la flotte de Charles-Quint y fit naufrage l'an 1552.

*FIN du ſecond Volume.*

Nota. *Le Traducteur de cet Ouvrage n'ayant pas pu en revoir les épreuves, il s'y eſt gliſſé pluſieurs fautes qui n'étoient pas dans ſon Manuſcrit : nous allons corriger les plus groſſières.*

## TOME PREMIER.

Page 1, l. 2, d'avoir toujours négligé, *effacez* toujours.
P. 2, l. 9, avec toute l'ardeur, *effacez* toute.
P. 31, l. 21, & la durée, *liſez* & leur durée.
P. 46, l. 12, du courant ſemblable, *liſez* du courant qui étoit ſemblable.
P. 50, l. 15, monté ſur un des mâts, *liſez* porté ſur un, &c.
P. 52, l. 8, qui en ait le moins, *liſ.* qui en a le moins, &c.
P. 60, l. 13, ſon accès eſt des plus difficiles, *liſez*, ſon accès eſt très, &c.
P. 63, l. 7, conſidérablement élargie, *liſez*, conſidérablement aggrandie.
P. 71, l. 19, mais cela pouvoit, *liſ.* mais cela pourroit.
P. 81, l. 5, d'un poiſſon, *ajoutez*, nommé *Empereur*.
P. 90, l. 17, qu'il le chargeoit de lui prêter, *liſ.* de les lui prêter.
P. 116, l. 9, les ayant ſaiſis, *liſ.* les ayant enlevés.
P. 119, l. premiere, deſtiné pour, *liſez*, deſtiné à.
P. 120, l. 21, qu'on puiſſe ſuivre, *liſ.* qu'on puiſſe employer.
P. 132, l. 11, ait été rempli jadis par du bois ſolide, *liſez*, rempli jadis en entier par du bois.
P. 133, l. 4, qu'il les avoit fait creuſer, *liſez*, qu'il les a fait creuſer.
P. 142, l. 4, nous comprîmes peu de leurs mots, *liſez*, nous comprîmes peu ce qu'ils diſoient.
P. 172, l. 13, les habitans diſent eux-mêmes, *effacez* eux-mêmes.
P. 173, l. 11, à changer de ſituation, *liſ.* à changer ſa ſituation.
P. 183, l. 10, 27 : $\frac{1}{4}$ degrés, *liſez*, pouces, & corrigez la même faute 3 lignes plus bas.

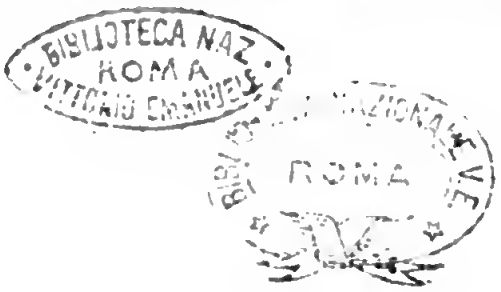
P. 190, l. pénult. Mel-Paſſy, *liſez*, Bel-Paſſy.
P. 195, l. 4, dans l'Océan, *liſez*, dans la mer.
P. 217, l. 13, la vaſte étendue de l'Océan, *lif.* la vaſte étendue de la mer.
P. 236, l. 15, s'il n'eſt pas même impoſſible, *lif.* ſi même il n'eſt pas impoſſible.
P. 273, l. 9, des étincelles de feu, *effacez* de feu.
P. 281, l. 3, morts ſur le bord, *lif.* morts ſur leur bord.
P. 304, l. 5, *alvuſa*, lif. *avulſa*.
P. 313, l. 3, en miniature, *lif.* en petit.
P. 320, l. 9, cette grandeur eſt dégradée, *lif.* cette grandeur eſt tombée.
P. 322, l. 15, les murailles de ces campagnes, *lif.* dans, &c.
P. 223, l. 3, & c'eſt probablement, *effacez* probablement.
P. 325, l. 6e avant la fin, ne touchent point de ce métal, *effacez* de.
P. 332, l. 12, pas une ſeule, *effacez* ſeule.
P. 335, l. 1, au-deſſous de l'Océan, *lif.* deſſous l'Océan.
P. 335, l. derniere, revomie bientôt après dans, *lif.* par.
P. 341, l. 10, il eſt très-probable, *effacez* très.
P. 342, l. pénultieme, tout notre ſyſtême, *effacez* tout.
P. 346, procurer de lits ni de logement, *lif.* des lits ni un logement.
P. 350, l. 11, que nous ne devions, *lif.* devons.
P. 372, l. 9, le coton eſt la production, *lif.* une, &c.
P. 385, empoiſonner toutes les fontaines, *effacez* toutes.
P. 402, l. 15, parce qu'il n'a pas voulu, *lif.* parce qu'il n'a pas pu.
P. 405, l. 7, & réduiſit ces ruines, *lif.* & renverſa.
P. 409, l. 4, il eſt toujours facile, *effacez* toujours.
P. 410, l. 6e avant la fin, d'entendre jamais la raiſon de rien, *lif.* d'entendre jamais le bon droit.

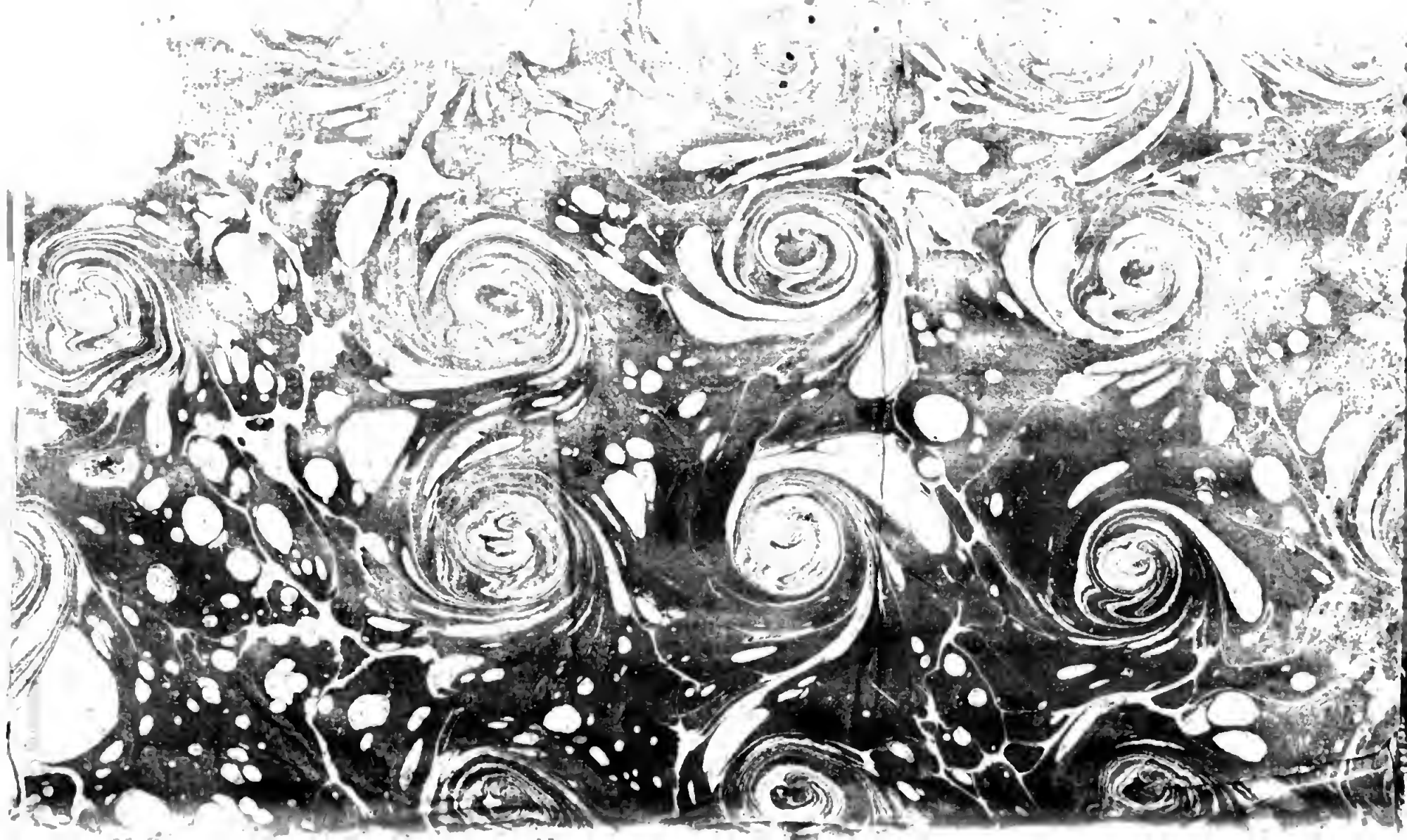
## TOME SECOND.

Page 8, l. 11, beaucoup plus grande, *lif.* beaucoup plus élevée.
P. 20, quatrieme ligne avant la fin, joints ſi intimement avec, *lif.* intimement à.
P. 41, l. 7, nous avons du thé, *lif.* nous avons pris.

P. 43, nous étions tous, *lis.* trente.
P. 44, 3^e l. avant la fin, la campagne, *lis.* la compagnie.
Page 67, 7^e l. avant la fin, vous ne pouvez pas vous imaginer, *effacez* vous.
P. 73, 10 l. avant la fin, qu'elles conſerveroient toujours, *effacez* toujours.
P. 74, l. 3, qu'elles l'étoient, *ajoutez* autrefois.
P. 77, l. derniere, & toute l'aſſemblée, *effacez* toute.
P. 94, l. 7, tous ces amuſemens, *effacez* tous.
P. 96, l. 9, paſſé toute ſa vie, *effacez* toute.
P. 112, troiſieme l. avant la fin, tous travaillés, *effacez* tous.
P. 103, l. 13, que le cynique le plus rigide, *liſez* le Stoïcien.
P. 121, l. pénultieme, il courut tout de ſuite, *lis.* ſur le champ.
P. 147, l. 15, ainſi nous voyons, *lis.* auſſi.
P. 158, l. 6, on apperçoit dans tous leurs ouvrages, *effacez* tous.
P. 166, l. 3, & le mémorial, *lis.* & le cérémonial.
P. 186, 6^e l. avant la fin, de maniere que leur coup, *lis.* de façon que.
P. 191, l. 4, & en dépit de toute notre philoſophie, *lis.* en dépit de la Philoſophie.
P. 193, l. 6, le char triomphant, *lis.* le char triomphal.
P. 195, l. 6, toutes les fenêtres, *effacez* toutes.
P. 196, l. cinquieme avant la fin, tous les chébecs, *effacez* tous.
*Ibid.* l. derniere, de toute leur artilletie, *effacez* toute.
P. 198, l. 9, toute l'atmoſphère, *effacez* toute.
P. 201, l. 1, tous ceux, *effacez* tous.
P. 203, l. 6, comment nous paſſerons, *lis.* ſupporterons.
P. 206, neuvieme l. avant la fin, ou deux plus tard, *lis.* trop tard.
P. 213, l. 8, toute l'égliſe, *effacez* toute.
*Ibid.* quatrieme l. avant la fin, couverts, *lis.* couverte.
P. 223, l. 13, je vous aſſure, *lis.* je vous jure.
P. 257, très-menaçante, *effacez* très.
*Ibid.* deux l. plus bas, très-perſuadé, *effacez* très.
P. 258, l 16, car je ſuis très-perſuadé, *lis.* car je crois.
P. 259, l. pénult. très-peſante, *effacez* très.

P. 271, l. 2, où il n'avoit pas, *lis.* elle ; &c.
P. 274, l. 12, tous les Inquiſiteurs, *effacez* tous.
Page 276, ligne 3, & de confirmer, *lis.* & de conférer
*Ibid.* l. 9, de leurs crimes & de leurs accuſations, *effacez* & de leurs accuſations.
P. 277, l. 5, afin qu'il ſoit, *lis.* pour qu'il ſoit.
P. 297, l. 3, accorderoient, *lis.* accorderoit.
P. 299, deuxieme l. avant la fin, ils étoient dans ; *lis.* ils ſe trouvoient.
P. 303, l. 1, & nous ſommes chargés d'aſſurer, *lis.* & nous pouvons.
P. 309, l. 11, toute ſa voix, *effacez* toute.
*Ibid.* quatrieme l. avant la fin, *effacez* toute.
P. 312, l. 10, toutes les autres, *effacez* toutes.
P. 314, l. 9, de tous ſes talens, *effacez* tous.
P. 324, l. 16, je ſuis très-porté, *effacez* très.
P. 337, l. 8, nous paſſerons, *lis.* nous reſterons.




MG 20168